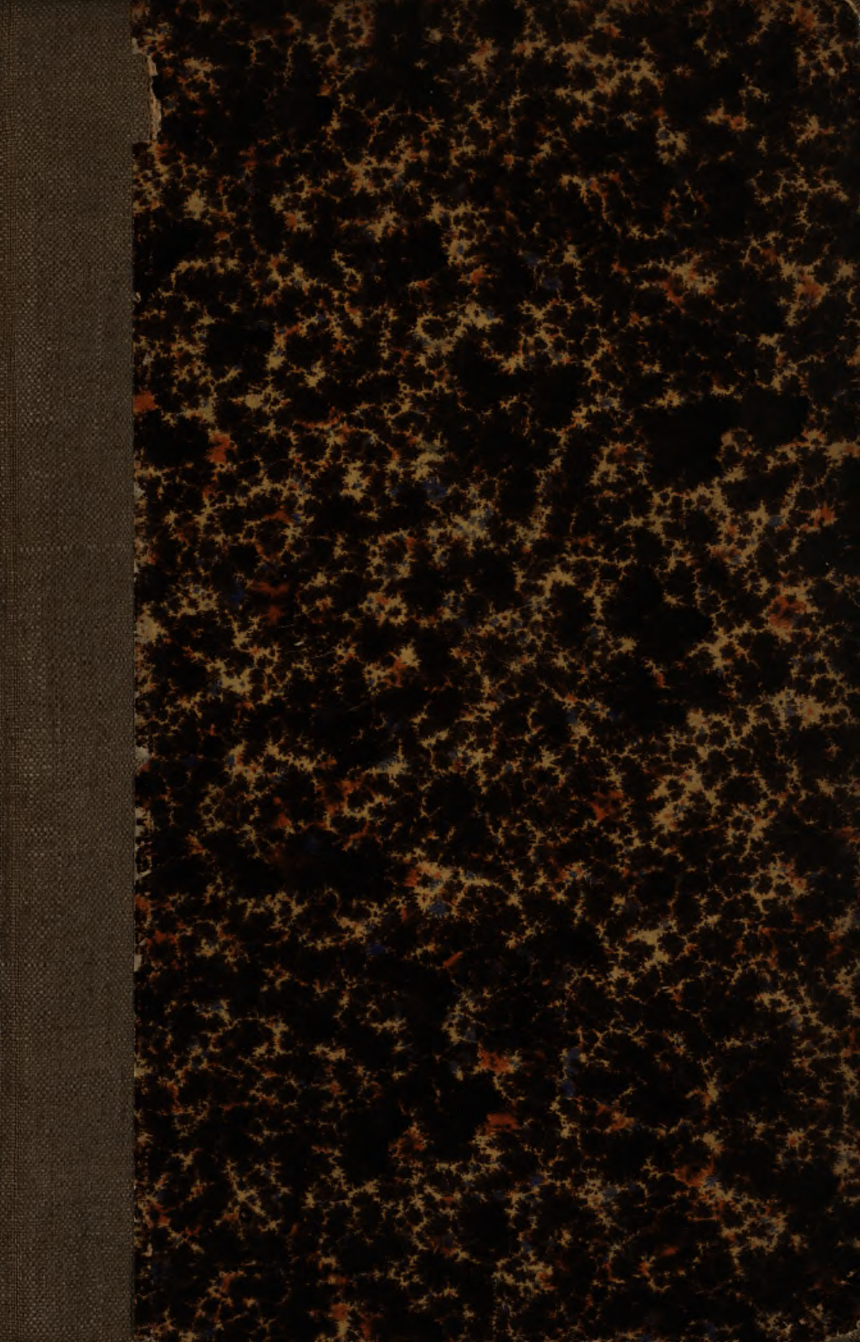


VIE ET OPINIONS

DE

M. FRÉDÉRIC-THOMAS

GRAINDORGE

60

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

EN VENTE A LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

Les Origines de la France contemporaine : 1re partie, L'Ancien régime; 11e édit. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr. 50
2e partie, La Révolution; 11e édit. Tomes I, II, et III. Chaque vol. . . . . 7 fr. 50

Histoire de la littérature anglaise; 5e édit. 5 vol. in-16. . . . . 17 fr. 50

Essai sur Tite-Live; 5e édit. 1 vol. in-16. . . . . . 3 fr. 50

La Fontaine et ses fables; 11e édit. 1 vol. in-16. . 3 fr. 50

Voyage aux Pyrénées; 10e édit. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Le même avec gravures. 1 vol. in-16. . . . . 4 fr. »

Le même illustré. 1 vol. grand in-8. . . . . 10 fr. »

Les philosophes classiques du xixe siècle en France; 6e édit. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Essais de critique et d'histoire; 4e édit. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

Nouveaux Essais de critique et d'histoire; 4e édit. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Notes sur Paris, par Fréd. Th. Graindorge; 10e édit. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Voyage en Italie; 5e édit. 2 vol. in-16. . . . . . 7 fr. »

Le même avec gravures. 2 vol. in-16. . . . . . . 8 fr. »

Notes sur l'Angleterre; 7e édit. 1 vol. in-16. . . 3 fr. 50

Le même avec gravures. 1 vol. in-16. . . . . . . 4 fr. »

Un séjour en France de 1792 a 1795; 3e édit. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Philosophie de l'art; 4e édit. 2 vol. in-16. . . . . 7 fr. »

De l'intelligence; 5e édit. 2 vol. in-16. . . . . . . 7 fr. »

Du suffrage universel et de la manière de voter. Brochure in-16. . . . . 0 fr. 50

Coulommiers. — Imp. P. Brodard et Gallois

NOTES SUR PARIS

VIE ET OPINIONS

DE

M. FRÉDÉRIC-THOMAS

GRAINDORGE

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE DE L'UNIVERSITÉ D'IÉNA
PRINCIPAL ASSOCIÉ COMMANDITAIRE DE LA MAISON GRAINDORGE AND C°
(HUILES ET PORC SALÉ, A CINCINNATI,
ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE)

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR

H. TAINE

SON EXÉCUTEUR TESTAMENTAIRE

DIXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1889

81



PRÉFACE

Les devoirs d'exécuteur testamentaire sont fort délicats à remplir, et ce n'est pas sans peine que j'ai pu enfin, conformément aux intentions de M. Graindorge, revoir, compléter et publier ses notes. La famille faisait des difficultés, et les manuscrits originaux sont presque illisibles ; M. Graindorge avait une longue écriture anglaise, confuse, compliquée d'abréviations commerciales, et en outre étriquée par l'usage des

caractères allemands. J'en suis venu à bout à force de temps, mais je regrette de n'avoir pu faire davantage. M. Marcelin, qu'il honorait comme moi de son amitié, avait voulu aussi élever un monument à sa mémoire; il avait fait exécuter par un photographe en renom plusieurs vues des appartements du défunt; grâce à divers portraits, il avait recueilli les principaux aspects de la personne et des costumes de M. Graindorge; il y avait ajouté ceux de son secrétaire, de son neveu, et d'autres personnes dont il est parlé dans le volume; sa sollicitude intelligente n'avait reculé devant aucun objet singulier, pas même devant la grande carapace de crocodile empaillé qui ornait le boudoir, pas même devant le visage de Sam, le valet nègre qui, dans l'antichambre, montrait ses éternelles dents blanches. En outre, recueillant ses souvenirs, il avait songé à illustrer de dessins les petits événements de salon, de théâtre et de voyage racontés par M. Graindorge. D'autres occupations le retiennent ; j'espère qu'un jour il sera

plus libre; en attendant, le lecteur regrettera que, dans ce dernier office, son crayon n'ait pas suppléé à l'insuffisance de ma main.

J'ai passé souvent la soirée avec M. Graindorge, et je me suis toujours plu à sa conversation. Son érudition était ordinaire, mais il avait voyagé et son esprit était bien approvisionné de faits. D'ailleurs, il n'était ni pédant ni prude, et le café qu'on buvait chez lui était exquis. Ce que j'aimais surtout en lui, c'était son goût pour les idées générales; il y arrivait naturellement, et peut-être le lecteur parisien jugera qu'il y inclinait trop. Je ne sais s'il était goûté dans le monde; le flegme américain l'avait trop cuirassé, et l'habitude des affaires l'avait rendu trop tranchant. C'était un homme grand, maigre, qui parlait sans gestes et d'un visage tout uni, non par manque d'imagination ou d'émotions, mais par habitude de se contenir et horreur de s'étaler. Sa conversation n'avait rien de littéraire, sauf l'ironie froide. Cependant, comme il aimait

la lecture et qu'il avait eu l'éducation classique, il pouvait et savait écrire à peu près comme tout le monde. D'ordinaire, il se tenait debout, le dos contre sa cheminée, et laissait tomber ses phrases une à une, sans la moindre inflexion de voix; ces phrases elles-mêmes n'étaient que des *statements of facts*, fort ternes et fort précis; au premier moment, elles ne faisaient point d'effet, mais une heure après, on avait oublié leur nudité et leur monotonie pour ne sentir que leur plénitude et leur justesse. Visiblement il ne parlait que pour remplir un devoir de société; son plus grand plaisir était d'entendre causer les autres. Nous n'avions que très-peu d'idées communes, mais notre méthode de raisonnement était la même; cela suffit pour rendre la discussion agréable. D'ailleurs il souffrait la contradiction et se livrait volontiers à la critique, jusqu'à la pratiquer de ses propres mains sur lui-même, démontant les rouages intérieurs de son esprit et de son caractère pour expliquer ses actions, ses opinions,

et notamment son pessimisme. A mon sens, il avait trop pâti dans sa jeunesse et il s'était trop replié sur lui-même dans son âge mûr; de plus, il avait commis la faute de se faire amateur, j'entends de se détacher de tout pour se promener partout. On ne vit qu'en s'incorporant à quelque être plus grand que soi-même; il faut appartenir à une famille, à une société, à une science, à un art; quand on considère une de ces choses comme plus importante que soi, on participe à sa solidité et à sa force; sinon, on vacille, on se lasse et on défaille; qui goûte de tout se dégoûte de tout. M. Graindorge sentait son mal, mais il se trouvait trop vieux pour y porter remède. A ce sujet, je raconterai une anecdote qui montre sa façon de voir, et, en outre, sa lucidité d'esprit. Un jour, au bout d'une longue conversation philosophique, il me dit en manière de résumé : « Louis XI, à la fin de sa vie, avait « une collection de jeunes porcs, qu'il faisait habiller « en gentilshommes, en bourgeois, en chanoines; on

« les instruisait à coups de bâton, et ils dansaient en « cet équipage devant lui. La dame inconnue que « vous appelez la Nature fait de même; probablement « elle est humoriste; seulement, quand, à grand ren- « fort d'étrivières, nous avons bien rempli nos rôles et « qu'elle a ri largement de nos grimaces, elle nous « envoie à la charcuterie et au saloir. » Cette façon d'expliquer la vie me parut outrée et, de plus, personnelle. Je repris l'idée que j'énonçais tout à l'heure, et je tâchai de l'insinuer, mais en termes fort généraux, sans la moindre application, avec tous les ménagements dont j'étais capable, et tout le respect dont un homme plus jeune se plaît à entourer un homme plus âgé. Il ôta son cigare, réfléchit un instant, et me dit de sa voix lente : « La conclusion que vous ne tirez « pas, c'est que je ferais mieux d'être mort; c'est aussi « mon opinion. » — Et, comme je protestais avec beaucoup de scandale et un peu d'émotion, il sourit, ce qui ne lui arrivait pas deux fois par mois, et ajouta

du même ton : « Quand vous aurez cinquante-cinq « ans et une maladie de foie, vous verrez que cette « opinion-là est le plus confortable oreiller du monde. » Il m'a légué ses ustensiles de café turc et sa provision de cigares; je suis donc son héritier, et pourtant j'ose me croire sincère en regrettant tout haut qu'il soit mort.

H. TAINE

NOTES SUR PARIS

CHAPITRE PREMIER

PREMIÈRES NOTES

7 décembre.

Hier, aux Italiens, *Cosi fan tutte* avec Frezzolini.

J'étais au balcon; sur sept femmes autour de moi, il y avait six lorettes.

Deux de vingt-huit ans à peu près. L'une, un vrai type de Boucher, un peu usée; l'autre, un type du Titien, molle, blanche, petite oreille grasse, les cheveux ébouriffés en nuage au-dessus du front, blonds, tombant sur la nuque et retroussés par un peigne d'or. La peau est d'une blancheur mate étonnante. Du temps du Titien, elle aurait été simplement énergique et stupide; aujourd'hui salie, avilie, effrontée, habituée aux affronts et à l'insolence, elle a dix ans de

bains, de poudre de riz, de veilles, de pâtés de foies gras. Ce qu'elle a appris, c'est à bien manger et finement, à boire fin et sec ; c'est une femme à soupers. Elle est déjà empâtée, elle tourne à l'oie grasse. Elle contait à son amie un dîner récent, un joli gueuleton, les vins, le café, le service, en tournant les yeux avec une béatitude gastronomique.

Dans la loge qui est derrière moi, le vieux prince de N... avec une danseuse de l'Opéra et une actrice des Variétés. Il les étale ainsi tous les samedis. La danseuse a la voix rauque des filles, et un ton de marchande de pommes ; cela fait contraste avec ses gants blancs à trois boutons. Elle parle haut, elle a des mots de titi. Quand Fleur-de-lys et Doralice éclatent en sanglots au départ de leurs fiancés, elle a dit à haute voix au milieu du silence : « Tout ça pour Carrau ! » Carrau est l'acteur qui fait le second amant, un pauvret sans voix et gentil. Cinq ou six hommes se sont retournés et ont ri ; elle était contente, elle avait du succès. Le reste de ses remarques est du même goût. « Alboni est si serrée que son jupon relève. Tiens, le noir la dégrossit. Mais qu'est-ce que c'est que ça, que cet opéra-là ? D'abord je n'y comprends rien, moi. Qu'est-ce qu'ils ont à faire des yeux en boule de loto ? J'aime mieux les Funambules ! »

Au-dessous de nous est une femme honnête. Cela se voit, parce qu'elle est moins décolletée ; la tenue, la mine sont autres. La grande lorette a toujours l'air de songer au plaisir. L'autre souhaite qu'on lui fasse la cour. Petite différence.

Il est clair que celle-ci, si jolie, si soignée, ne songe pas à autre chose. Elle se fait centre, elle veut qu'on la regarde, qu'on ne pense qu'à elle. Une femme belle, ou simplement jolie, a les exigences, les vanités, les susceptibilités, tous les besoins de jouissance et de flatterie, d'un prince, d'un comédien et d'un auteur.

A ne voir que les dehors et la toilette, elles sont divines. Il y a des promesses infinies de plaisir, des raffinements de goût et d'élégance dans les dentelles et les nœuds dont elles s'encadrent la poitrine, dans ces soies blanches à fleurs dont elles s'enveloppent. Mais il ne faut ni les entendre causer, ni regarder ce qu'elles sentent et si elles sentent.

---

15 décembre.

Soirée de mariage dans un restaurant : ce sont des employés, le futur est sous-chef et grappille quelque chose avec une autre petite place, en tout quatre mille francs. La jeune fille a cinquante mille francs de dot, son père est inspecteur des eaux et forêts en province.

Cette élégance de café est ignoble Les chaises sont fanées, les tapis de l'escalier gluants, on aurait envie d'écrire sur la porte : *Nopces et festins*. Les garçons apportent des verres d'eau sucrée, groseillée maigrement. Ils osent parler aux invités, ils font des observations, et quelles observations ! « Vous aurez des

glaces, toutes sortes de bonnes choses! » Cette insolence est admirable, toute parisienne.

Ce monde n'est pas beau. Les toilettes, les prétentions, l'ambition d'être du vrai monde, sont rabattues à l'instant même par les airs rétrécis, par l'étrangeté des nez, par les façons empesées, par l'aspect des têtes que la monotonie du métier a fini par abrutir. Quelques-unes, affinées bassement, sont plus déplaisantes encore.

Rien n'est bien porté que ce qui est habituellement porté. Le luxe jure, quand on l'a une fois par an.

Il n'y a qu'un salut pour les gens au-dessous de vingt mille livres de rente : vivre chez soi à la genevoise ou à l'anglaise, ne jamais recevoir, éviter toute parade, ne voir que deux ou trois vieux amis, dépenser en bien-être, en bons dîners provinciaux, en bon linge, l'argent des bals et des soirées; sinon, on est gêné et ridicule. Se marier à huis clos, sans autres assistants que les témoins, le père et la mère. Les grandes mangeailles, les danses aux quinquets sont bonnes pour les paysans, qui ne mangent leur soûl qu'une fois dans leur vie, ou pour les ouvriers qui ont besoin de se dégourdir les jambes.

Le pianiste, un homme de trente-six-ans, abruti, était plaisant dans son habit de cérémonie, avec sa moustache et son air de menuisier endimanché. Sous cette enveloppe, on voyait l'habitude des petits verres. Il tapotait durement et machinalement à quinze sous l'heure. Je pensais à ces croque-morts toujours râpés, tout noirs, avec un chapeau noir rougi aux bords,

La jeune fille est une bonne grosse petite mère, toute ronde, qui voudrait bien se mettre dans un trou. Vers onze heures du soir, elle prend de l'assurance, fait la dame, parle déjà des arrangements d'intérieur et dit: « Nous ferons, nous irons. » Lui, agile et déluré, salue, sourit, papillonne, se démène des bras, des jambes, des yeux, de la tête, avec une pétulance de méridional; les basques de son habit battent comme des ailes. Ils se sont vus pour la première fois il y a six semaines ; ils se sont acceptés après trois entrevues. Aujourd'hui, piano, tapage, et verres d'eau sucrée à la groseille; et voilà deux corps et deux âmes accouplés pour toute la vie.

---

17 décembre.

Soirée intime, gens du vrai monde. Et pourtant quelles disparates!

Une jeune fille a chanté je ne sais plus quel air moderne, en tout cas un air d'amour, aussi passionné qu'on peut le souhaiter; la musique surtout a des élans extraordinaires, comme ceux de la *Sérénade* de Schubert. Notez que vous seriez le plus grossier, le plus indécent des hommes si, devant la mère, le père, la tante, la grand'mère, tout l'escadron des duègnes et des grands parents de la famille, vous osiez faire la plus légère, la plus lointaine allusion à la chose qu'elle vient d'expliquer tout au long.

Défilé de musiciennes, entre autres Mme de V..., une

jeune mariée de vingt-trois ans, les yeux levés au ciel, j'entends au plafond, et qui attendent. Elle a chanté le *Désir du printemps*, avec des mines languissantes, pour commenter la musique. Le mari est rayonnant, il apporte les cahiers, il fait l'impresario. Moi, j'aimerais autant que ma femme ôtât sa robe en public.

Toujours paraît l'actrice et la modiste. — Je regardais tous ces visages par-dessus les riches robes décolletées à dentelles. Les robes sont belles, poétiques même, mais les têtes!

M[me] de V... et son mari sont rentrés avant-hier à sept heures du matin. Le même jour, ils sont allés à deux autres soirées. Les jeunes femmes sont insatiables ; tous les soirs en voiture pour le bal, le théâtre, les dîners ; celle-ci y va six fois par semaine, et dans deux ou trois maisons chaque soir, le temps de prendre un fauteuil, d'échanger une phrase convenue contre une phrase convenue, de faire signe au mari, qui attend dans l'embrasure d'une porte, et d'enfiler le burnous dans l'antichambre.

Toujours la même physionomie souriante ; c'est un pli pris, elle retombe sur un sourire comme une danseuse sur ses pointes. Elle a beau être jolie, ce n'est qu'une poupée ; après dix minutes de conversation, on a envie de s'en aller. Le mari est un nabot trapu, passionné pour les truffes. Après tout, elle a raison de le faire trotter, il mange trop, il prendrait du ventre.

21 décembre.

A présent, quand les hommes parlent aux femmes du monde, c'est avec une nuance de persifflage; ils ont pris ce ton à force de voir les filles, avec qui on est toujours sur le pied militant. Le ton chevaleresque, le vrai respect a disparu. Les façons empressées et complimenteuses, ou simplement les airs de déférence ne se rencontrent plus que chez les hommes de cinquante ans. Mme André M... me disait hier que c'est fort désagréable, et qu'on ne sait où cela ira. J'ai vu ce ton chez son mari comme chez les autres.

---

23 décembre.

Les femmes s'ennuient extraordinairement d'être délaissées dans les salons; elles aiment encore mieux être persifflées. En tas et sur plusieurs rangs, elles bâillent décemment sous l'éventail, emprisonnées par une muraille de robes qu'il faudrait franchir. Impossible de bouger de toute la soirée, et point de conversation; elles ne causent pas volontiers entre elles; elles se défient les unes des autres, parce qu'elles sont rivales de toilette et de beauté; elles ne savent que se sourire et pester intérieurement.

Les hommes regardent, penchés contre les montants des portes; ils lorgnent comme devant un bazar. En effet, c'est une exhibition de volants, de diamants et d'épaules.

L'aigreur perce vite. Elles ont une rancune ancienne contre le mariage, n'y ayant trouvé que des

déceptions. « Les hommes ont eu leur jeunesse, leurs illusions, ils ont vécu, et nous? » Elles sont furieuses de succéder à cinq ou six drôlesses. Une d'elles revenait toujours sur ces mots : *connaître la vie;* entendez par là l'enivrement, la sensation intense, la palpitation du cœur et des nerfs, le tourbillon qui emporte tout, les sens et la tête. Leur parole est modérée, mais leur pensée! Nul ne mesure les trous, les creux sans fond qu'on rencontrerait sous la croûte uniforme de glace mondaine.

Mme André M... a pour lecture préférée les romans d'Henri Mürger; c'est là pour elle le vrai sentiment. J'ai vu des Allemandes lire et relire *Fanny*, *Madame Bovary*. Ennui du pot-au-feu, désirs des soupers. On les mènerait loin sur cette pente.

On leur commande des sentiments d'écureuil en cage, une vie régulière, mesurée, tirée au cordeau, exempte de passions, comme celle d'un Hollandais philosophe; et en même temps on leur enseigne l'art de contenter, de réveiller, d'irriter les plus véhémentes des imaginations et les plus raffinés des désirs. — Ma chère, vous ferez autour de vous le plus grand feu que vous pourrez, mais vous resterez toujours froide.

---

3 janvier.

A l'Opéra, deux jeunes femmes et leurs maris dans ma loge.

J'entends ronfler les mots de moire antique, velours épinglé, tarlatane, popeline, guipure, volants et autres.

Dans ce monde qui flotte entre quarante et quatre-vingt mille livres de rente, impossible de songer à autre chose. Mme M... et Mme de B... ont été élevées fort simplement, sont très-simples, et pourtant ne trouvent de temps pour rien. Il faut aller choisir une étoffe, assortir des rubans, faire garnir un chapeau, comparer des dentelles, redresser la modiste. Les après-midi sont employées dans les magasins ; le mari ne peut se servir de la voiture.

Elles ont raison, elles donnent au Français la denrée qui lui plaît entre toutes, l'agrément. Il n'aurait que faire d'un sentiment durable et fort ; cela l'embarrasserait, l'agiterait, le rendrait soucieux ; il lui faut un chatouillement passager de l'imagination, une jolie promesse de plaisir jetée au passage.

Mes deux jeunes femmes sont faites exprès pour cela. Toujours le même état continu d'amabilité riante et gracieuse. Elles sourient devant cet horrible et terrible drame du *Trouvère*, elles sont à leur aise.

Figurez-vous une personne qui prend une glace ou laisse fondre une meringue dans sa bouche. Tel est leur état, un état de petit plaisir tranquille, et sans arrière-pensée.

Chacun a ainsi son degré et son espèce de bien-être, qui est comme sa température morale et naturelle. Il oscille à l'entour et tâche de s'en rapprocher. Cette température, pour Voltaire par exemple, se rencontre dans le pétillement d'un souper fin et brillant, dans la sensation qu'on éprouve lorsqu'on a un remue-ménage de vingt idées vives et comme une bouteille de

vin de champagne dans la tête. La température de Verdi est celle d'un combattant, d'un révolté, d'un homme indigné, qui a longtemps concentré son indignation, et qui, souffrant, tendu, éclate tout d'un coup comme un orage. Les singuliers auditeurs que ceux-ci pour se trouver au niveau de Verdi !

Ce sont des critiques, gens de goût, moqueurs, tout à fait incapables de s'oublier, d'être émus jusqu'au fond. Ils se sont d'abord occupés de la figure d'Azucena. — « Elle est passable, sa jupe de bohémienne a du caractère. » Vient le récit si poignant, tout tragique, presque déchirant, toute l'horreur des atroces passions espagnoles, toute la grandeur sanglante du moyen âge. Les dames se demandaient la lorgnette, la rendaient ; il s'agissait de découvrir la nuance exacte du teint d'Azucena. « Bon Dieu ! elle s'est enfumée comme un jambon ! » Et de rire avec un certain dégoût. Cela me rappelait la scène de don Juan, au dernier acte ; quand les petits diables arrivent en cabriolant, tous les gens de loges faisaient des plaisanteries. Ils ne voyaient pas le sérieux tragique de l'air.

---

4 janvier. — *Alceste* à l'Opéra.

Le public était très-froid et ne s'est trouvé émoustillé que par le ballet. Ce public se compose pour les trois quarts de gens qui veulent s'amuser, et qui viennent écouter un grand poëme dramatique, comme on va au café ou au Vaudeville. Scribe, Alexandre Du-

mas père, Adolphe Adam donnent la mesure du Français. Pourtant, à cause du terreau parisien, il y a une petite élite de vrais juges, et, à la rigueur, les autres peuvent être soulevés jusqu'à eux. Mais la sympathie native, l'intelligence innée du beau, la capacité d'illusion sont en Italie et en Allemagne. A Berlin, on écoute la musique en silence, aussi attentivement qu'à l'église. Ici on raille.

Par suite, les bévues abondent. Les ronds des arrosoirs sur le plancher sont vus des meilleures loges et salissent l'imagination. L'expression ennuyée, effrontée des figurants fait contraste avec la musique; ils se poussent du coude, se gouaillent dans les coulisses. Le ballet est ignoble. C'est une exposition de filles à vendre. Elles ont les gestes et les basses petites minauderies de l'emploi, la fadeur voluptueuse et voulue. Il n'y a pas dix pour cent dans un ballet de beauté vraie. Tout est provocation comme sur un trottoir; les jambes en maillot rose se montrent jusqu'aux hanches : l'attitude est celle des danseuses de corde ; avec leurs vilaines pattes de grenouille moderne, avec leurs bras filamenteux d'araignée, avec leurs ronds de jambe qui sentent l'école du saltimbanque, elles s'imaginent représenter les nobles processions de la Grèce antique.

Des gens du monde qui vivent pour le plaisir et l'attrapent une fois sur dix, des bourgeois qui courent après sans l'atteindre, des filles et une populace interlope qui le vendent ou le filoutent : voilà Paris.

Un seul but : jouir et paraître.

CHAPITRE II

M. GRAINDORGE AU LECTEUR

A monsieur Marcellin, directeur de *la Vie parisienne*.

Monsieur,

Puisque vous jugez convenable de faire connaître à votre public l'auteur des notes assez bizarres que vous avez bien voulu imprimer, je m'en vais faire moi-même au lecteur les honneurs de ma personne. On est un peu embarrassé de se présenter soi-même. N'importe. Il est à propos que vos lecteurs aient une idée de l'homme qui viendra une fois ou deux chaque mois faire avec eux la conversation pendant leur déjeûner.

J'ai cinquante-deux ans, j'ai gagné quatre-vingt mille livres de rente dans le commerce du porc salé et des huiles, et je n'ai point d'imagination. De plus,

j'ai quitté Paris il y a quarante ans, et j'y suis revenu depuis cinq ou six ans à peine. Voilà d'assez mauvaises dispositions pour décrire la vie parisienne. Probablement on m'appellera barbare, et peut-être est-ce déjà fait.

Si cela est, Monsieur, la faute en est à mon éducation première. Mon père prétendait qu'un collége français est une caserne, et qu'on n'y apprend rien, sinon à fumer dans les couloirs et à souhaiter la connaissance des jolies demoiselles qui dansent si agilement rue Cadet, entre onze heures et minuit. Il m'envoya à Eton, en Angleterre, où je fabriquai beaucoup de vers grecs, surtout des iambiques; en outre, je cirais les bottes des grands, et je recevais ou donnais plusieurs douzaines de coups de poing par semaine. Je n'ai pas tiré grand profit des vers grecs, même iambiques; mais l'art de cirer les bottes et l'habitude des coups de poing m'ont été utiles : je prends la liberté de vous les recommander pour monsieur votre fils, si par hasard vous en avez un.

Quand j'eus dix-huit ans, mon père jugea qu'à ce régime de vers grecs et de bonnes bourrades, j'avais dû me faire une cervelle patiente et des côtes solides, et m'envoya en Allemagne, à l'Université d'Heidelberg. J'achetai une casquette rouge, avec un liseré d'or, et je me promenai dans les jardins du vieux château, tendant mon torse, ce qui donne un air mâle; de plus, quoique ayant de très-bons yeux, je portais des lunettes pour avoir un air savant. Pendant cinq ans, je fumai une multitude innombrable

de pipes, je donnai et reçus quelques coups de sabre, une fois à propos d'une servante envers laquelle un de mes camarades ne s'était pas montré respectueux, une autre fois pour défendre contre un sceptique l'autorité du sens intérieur, une autre fois à propos de l'objectivité et de la personnalité de l'infini. J'admirais de tout mon cœur les divisions et subdivisions dans lesquelles nos professeurs faisaient tenir toutes les choses divines et humaines ; je grattais du pied toutes les fois que le privat-docent parlait trop vite; je ne voulais pas perdre un seul mot : il me semblait que toute la science numérotée et étiquetée entrait dans ma tête comme dans un casier ; je commençais même à avoir une idée de l'absolu, et je songeais à faire des découvertes immortelles, lorsque mon père mourut, me laissant sans un sou.

En Allemagne, Monsieur, on rencontre parfois dans les journaux l'annonce suivante : « Un jeune homme, ayant reçu une éducation classique complète, parlant et écrivant plusieurs langues vivantes, versé dans le droit et les mathématiques, fils d'un père connu dans les lettres, muni des recommandations les plus honorables, demande une place de commis à douze cents francs. » Je n'avais pas tant de titres, et je fus très-heureux d'entrer au service de MM. Schwartz et Cie, à Hambourg, négociants en huiles, qui me firent voyager pour surveiller leurs livraisons et leurs chargements. J'avais de grands cheveux plats, un air absorbé, et je ne pensais pas assez aux huiles ; mais je fus vite forcé de me débrouiller. Un

jour, un matelot, gros et grand gaillard, à qui j'ordonnais de descendre une barrique, haussa les épaules en m'appelant « Euer Gnaden, monseigneur. » Je sautai sur lui, et, en six coups de poing, je lui démolis la figure ; il obéit à l'instant même ; tout l'équipage commença à me traiter avec bienveillance, et j'acquis ainsi mes premières idées sur la façon de conduire les hommes. Trois semaines après, comme nous relâchions à Cuba, j'allai prendre l'air à deux cents pas du port, appuyé sur le bras d'un camarade ; j'étais encore faible, j'avais eu la fièvre, à cause de la mauvaise eau et du biscuit que je ne digérais pas. Je vis quelques-uns de ces Chinois qui se vendent pour dix ans, moyennant une mesure de riz par jour, deux piastres au bout de l'an, une chemise et un chapeau de paille tous les deux ans, et des coups de rotin à la discrétion de l'acheteur. Un d'eux me suivit, j'eus pitié de lui et je lui fis l'aumône. Cinq minutes après, au détour d'un chemin, un coup de bâton bien asséné par la main du même Chinois me jetait par terre. Mon camarade riposte, voilà le Chinois à bas ; je me relève et je retourne clopin-clopant au navire. « Et le Chinois ? » dis-je en rentrant. — « Oh ! ne vous in-
« quiétez pas ; ses amis vont venir l'achever et l'en-
« terrer, d'abord pour lui prendre sa chemise, ensuite
« pour n'être pas compromis si nous faisons une
« plainte. » Je bandai ma tête qui était un peu fendue, et je réfléchis beaucoup. Il me sembla que les hommes n'étaient pas si enclins à la fraternité que je l'avais cru. Huit jours après, à Bâton-Rouge, dans une table

d'hôte, je prie mon voisin de me passer un plat; il le prend, le flaire, le juge bon, le pose devant lui, et le mange fort gravement sans plus s'occuper de moi. C'était mon voisin de gauche. Au même instant, mon voisin de droite demande une fois, puis une seconde fois, une tranche de jambon au *waiter*, qui ne l'entend pas. Sans dire un mot, il lance au *waiter* son assiette à la tête; celui-ci, qui a l'oreille fendue, empoigne une chaise et abat le gentleman; il est renversé lui-même par un autre gentleman, qui tire son *bowie-knife*. Cependant, trois ou quatre Américains, qui avaient fini de déjeûner, restaient tranquillement assis au coin de la cheminée, les pieds à la hauteur de l'œil, taillant chacun un petit morceau de bois avec le petit couteau qu'ils ont toujours dans leur poche; c'est leur divertissement. Ils tournèrent seulement la tête, en sifflotant avec l'espèce de curiosité qu'on apporte à une représentation de boxe. Cela me suffit; j'étais formé. Avec mes premières économies, je payai un professeur de canne, j'achetai un fusil, je m'exerçai au tir sur les crocodiles de la rivière, je me débarrassai de ma métaphysique et de ma politesse, et je commençai à marcher droit devant moi, du bon côté, qui est celui de l'argent.

Je ne vous raconterai point mes commencements; cela serait trop long, peut-être trop cru; vous n'aimez pas en France la vérité vraie. Sachez seulement que j'ai mangé de la vache enragée, comme vous dites ici, et pas toujours à mon soûl; n'a pas de la vache enragée qui veut; d'ailleurs, en Amérique, on juge que

de vingt à trente ans, c'est la vraie nourriture de l'homme. Vers trente ans, j'avais une plantation, dix-neuf esclaves et cinq cents cochons. Esclaves et cochons, je les traitais bien, mais j'en tirais profit. Ici, j'imagine, vous allez vous récrier et m'appeler scélérat, exploiteur d'hommes. Sans doute, Monsieur, il y a de mauvais maîtres; quand mon voisin, M. Wright, trouvait un cheval écorché, il faisait appliquer au conducteur un vésicatoire large comme l'écorchure du cheval, et le forçait de garder cet avertissement tant que le cheval n'était pas guéri. Pour moi, si un nègre était mauvais, je le vendais; c'était là ma grande punition; je n'ai pas donné vingt coups de fouet dans ma vie. Je puis vous assurer que, le dimanche, mes drôles dormaient le plus voluptueusement du monde, en tas, sentant leur peau onctueuse se dilater et suinter au soleil. Pour les cochons, il ont le même goût que les nègres, mais plus d'esprit. Ce sont des animaux fort distingués, qui ont des instincts de grands seigneurs et des finesses de politiques. Ils vont en bandes à la glandée, je veux dire à la promenade, et passent ainsi la journée sous les grands chênes, capricieusement, poussant fort loin, quelquefois à une lieue de l'habitation, en gourmets et en aventuriers, tous friands et habiles à quêter, à déterrer avec leur gros museau les bonnes racines. Ils sont sociables, mais avec calcul, comme nous autres; quand un ours se montre, ils se forment en rond, montrant leurs défenses. Si parfois un d'entre eux s'écarte et se fait prendre, ils crient tous ensemble, du haut de leur

tête; puis, quand l'ours est repu et s'en va, ils viennent manger le demeurant de leur camarade; vous voyez qu'ils ont l'esprit positiviste. Au soleil couchant, on sonne de la trompe; ils arrivent au galop des quatre coins de l'horizon, et, comme des gentlemen, trouvent la table mise; les petits s'entassent aussi roses et aussi frais que des amours de Rubens, entrent tout entiers dans des citrouilles gigantesques, mangent à plein ventre, lèchent leurs babines et sortent triomphalement, tout jaunes. Pardonnez ces souvenirs trop vifs : c'est parmi ces animaux, Monsieur, que j'ai vécu dix ans; mainte fois à votre Opéra, j'ai regretté leur musique. J'en vendais deux cents par an d'abord, puis mille, puis deux mille. Mon nom était connu à Cincinnati, et j'aurais pu, tout comme un autre, me bâtir une maison grecque à clochetons gothiques, devenir capitaine des pompiers, trésorier d'une société pour l'éducation anatomique et clinique des jeunes dames chirurgiennes. Mais je songeais à Paris, et je savais qu'il n'y faut revenir que riche. On venait de découvrir les puits d'huile dans la Pensylvanie. Je me jetai à corps perdu dans les huiles. J'entrai pour trois mois dans un magasin, je fis l'éducation de mon odorat, je maniai les barriques, les savons, les poix, les goudrons; je goûtai les échantillons; mon imagination se peupla de brocs, de pintes, de futailles, de robinets, de liqueurs, les unes jaunes, les autres verdâtres, les autres pailletées ou ardoisées, toutes collantes, filantes et suintantes, chacune avec son prix, sa saveur, son odeur et sa marque. Ainsi muni,

j'établis un entrepôt, j'achetai un terrain, je perçai un puits, j'avais rencontré la bonne veine; je tirais en vingt-quatre heures cinq mille litres d'huile, et je gagnais quatre cents dollars par jour. Le seul inconvénient de ces admirables puits, c'est que parfois ils prennent feu; mon successeur y a été grillé vif avec la moitié de ses ouvriers. Rassurez-vous, Monsieur, j'étais payé.

Malgré tant de satisfactions, ni les huiles, ni le porc salé ne me remplissaient l'âme; les Américains aiment les affaires pour les affaires, et moi non. Je n'étais pas marié, je n'avais pas comme eux douze ou quinze enfants à pourvoir; je ne trouvais point de plaisir, comme mes voisins les planteurs, à bâtir une église. Quand le dimanche ils faisaient trois lieues à cheval pour écouter un sermon méthodiste, je ne me sentais aucune envie de les imiter. Deux fois par an, ils avaient un *shouting*, en français *hurlement;* c'est une assemblée d'édification. On dresse une espèce d'estrade; une demi-douzaine de prédicateurs viennent tour à tour prêcher sur la prédestination, la pénitence, la damnation et autres sujets aussi agréables. Dans les intervalles on chante des psaumes. Les auditeurs sont venus de vingt milles à la ronde; ils campent alentour, attachant leurs chevaux aux arbres. Au bout de quarante-huit heures, les têtes s'échauffent; un des assistants monte sur l'estrade et confesse tout haut ses péchés, puis un autre, puis deux ou trois ensemble; les sanglots et les pleurs commencent; c'est un débouché pour les imaginations solitaires et tristes.

Je restais froid, et cela me ſaisait du tort. Je m'enfermais le dimanche dans une chambre haute d'où je voyais le soleil se coucher tout rouge entre les dômes des grands arbres; j'y avais ma pipe d'Heidelberg et quelques bouquins grecs annotés à Eton. Je lisais vos revues, vos livres, les livres d'Allemagne et d'Angleterre. L'ancien homme se réveillait en moi; je me trouvais plus jeune; à voir vos idées, vos vivacités, vos témérités d'esprit, vos campagnes aventureuses à travers la philosophie et les lettres, il me semblait que j'étais au bal. Un matin, au lieu de retomber dans les jambons et les barriques, je vendis mes terres et mon usine, je plaçai ma fortune en consolidés anglais, et je m'embarquai sur *la Persia* pour l'Europe.

J'ai beaucoup voyagé, mais nulle part, Monsieur, je n'ai trouvé si bon accueil qu'à Paris. Vous excellez dans l'art de rendre la vie agréable; peut-être est-ce là votre seule excellence; en tout cas, pour qui veut simplement causer et s'amuser, cette ville-ci est le paradis. J'y ai bien été un peu tracassé dans les premiers temps; un homme riche, même quand il est mal conservé, est fort poursuivi. Il m'a fallu renvoyer coup sur coup trois valets de chambre; mes jolies voisines les payaient pour avoir l'honneur d'être entretenues par moi. Encore aujourd'hui, je passe pour un ours dans plusieurs maisons dont je n'ai point épousé la fille. Tout cela a fini par se calmer. J'ai donné quelques dîners passables, et on a pris de la considération pour mes vins et pour mes truffes. J'ai prêté de l'argent à plusieurs musiciens et gens de lettres, et j'ai

toujours oublié de le leur redemander, ce qui m'a valu leur tendresse. Je n'ai point de bagues en diamants, et je ne parle jamais du cours de la Bourse, en sorte qu'on ne m'a pas trouvé plus impertinent, ni plus ennuyeux qu'un autre. La guerre d'Amérique est venue fort à propos pour me donner un rôle décent; je fournis des renseignements sur le Nord et le Sud, je raisonne autant qu'on veut sur les cotons, sur le président Davis, et la maîtresse de la maison se sait bon gré de m'avoir envoyé une carte. Pour moi, je vais dans le monde comme au théâtre, plus volontiers qu'au théâtre; les acteurs sont meilleurs à la ville qu'à la scène, surtout ils sont plus fins ; après tant d'années passées en Amérique, c'est de finesse que j'ai besoin. J'ai une bonne voiture chaude qui me mène et me ramène, un valet de chambre alerte qui m'habille. Mon tailleur n'est point un sot, et je suis trop vieux pour être timide. Je n'ai point de place à solliciter, ni de prétentions à soutenir. Je ne souhaite rien qu'écouter et regarder; j'écoute et regarde; aucune femme n'est mécontente d'être regardée, ni aucun homme d'être écouté. Quelquefois, en boutonnant mon paletot, une idée me vient, je l'écris en rentrant; de là mes notes. Vous voyez bien, Monsieur, que ce ne sont point là des choses littéraires. Ce n'est pas en Amérique que j'ai pu apprendre le joli français ; je l'admire, mais je suis tout à fait incapable de l'imiter. A mes yeux, aux yeux d'un étranger, le style de vos gens d'esprit ressemble à ces *articles-Paris* qu'un vrai Parisien seul peut fabriquer, si brillants, si légers, faits avec rien.

Je ne sais que noter mon idée quand elle vient, et comme elle vient, décrire un ameublement à la façon d'un commissaire-priseur, en phrases décousues, avec toutes sortes d'observations saugrenues. J'écrivais pour moi, non pour le public; souvenez-vous que j'ai vécu parmi des têtes bibliques et dans les huiles, après une éducation allemande, et jetez de mes griffonnages ce qu'il vous plaira; je ne sais pas si vos lecteurs excuseront le reste.

CHAPITRE III

UN SALON

25 décembre.

Mme de L... était debout contre la cheminée, demi-penchée, avec ce geste nerveux qui lui sied si bien, les yeux animés, et quel sourire! Sa taille élancée, souple, était serrée dans une robe de velours noir. L'épaule ronde et divinement blanche sortait lumineuse de cette noirceur profonde, et la nuque ondulait jusqu'aux tresses tordues sous le peigne d'or. Cette ligne sinueuse de chair nue et vivante était délicieuse au sortir de l'opulente bordure sombre.

Point de vraies soirées sans femmes en grande toilette; et on n'a le droit de s'habiller et de se décolleter que lorsqu'on a soixante mille livres de rente. Il y a là un extrême atteint, comme dans le génie; une vraie toilette vaut un poëme. Il y a un goût, un choix dans la pose et le reflet de chaque ruban satiné, dans les

soies roses, dans le doux satin argenté, dans la mauve pâle, dans la douceur des couleurs tendres, attendries encore par des enveloppes de guipure, par des bouillons de tulle, par des ruches qui frissonnent; les épaules, les joues ont une teinte charmante dans ce nid moelleux de blondes et de dentelles. C'est toute la poésie qui nous reste, et comme elles l'entendent! Quel art, quel appel aux yeux, dans ces corsages blancs qui prennent les tailles, dans la fraîcheur immaculée des soies chatoyantes! Elles n'ont plus d'âge aux lumières; la splendeur des épaules efface l'altération du visage. Elles le savent bien.

Deux amies aux deux coins de la cheminée; (sont-elles amies parce qu'elles se font repoussoir?): l'une grasse, décolletée extraordinairement, et pourtant sans indécence, avec un diadème de diamants et une sorte de saint-esprit au corsage, s'étale blonde et charnue comme une déesse de Rubens, dans une jupe jaune de soie claire, enveloppée de dentelles qui bouillonnent. Tout cela palpite et frémit quand elle marche; la lumière s'enfonce dans l'ampleur satinée des épaules et semble y habiter; le col tourne, et les grands yeux tranquilles posent leur regard d'aplomb comme ceux d'une femme de la Renaissance.

L'autre, en robe de velours ouverte en carré sur le devant, comme au temps de Henri IV, avec une bordure de magnifiques dentelles qui l'encadre ainsi qu'un camée, lève une tête de Juive ardente sous un diadème de cheveux plus noirs que des plumes de corbeau. Autour du cou, des colliers noirs; au sommet et sur le

devant des cheveux, une coiffure noire. La riche et lourde chevelure tombe par masses lustrées sur la nuque, et les yeux noirs flambent comme ceux d'une Espagnole de Calderon.

Il faut jouir de tout cela en artiste, pour une minute, comme d'une illusion qui passe, comme d'un éblouissant fantôme qui va s'évaporer; sans quoi, le trouble serait trop fort, on concevrait l'amour comme au XVI[e] siècle.

Un instant après, je me représentais le dessous des cartes, que je connais. La première, l'admirable musicienne, excède son mari de piano, de concerts, de gammes; j'ai le fruit, il a le noyau. La seconde est brouillée avec le sien, ils se voient une fois par jour à table. La toilette a mis la discorde dans le ménage; je parierais, à l'air du mari, qu'ils se sont querellés hier. Soixante mille francs de rente, et, l'an dernier, le mémoire de la couturière était de dix-huit mille. Il a fallu employer le confesseur pour réduire la femme. Prenez ces gens pour ce qu'ils sont, pour des acteurs ou des actrices; ce qu'il y a de comique, c'est qu'ils paient pour vous plaire.

Mais ce point de vue est difficile à garder. L'illusion vous prend; vous imaginez le sublime, le bonheur; en descendant l'escalier vous avez un opéra dans la tête. « Il tressaille en vous des phrases de roman. » Comme ce mot du pauvre Musset est juste! Puis la sensation est singulière quand, par la portière de votre voiture, à minuit, vous regardez les gens qui pataugent, et les trottoirs luisants de boue.

Le ciel noir, taché par le gaz de flammes tremblantes, pesait sur la rivière comme un couvercle de tombeau. Une longue file de lumières s'allongeait à intervalles égaux, dans le silence et l'immobilité, comme les flambeaux d'un catafalque. La rivière remuait indistinctement, horrible et lugubre. Il y avait encore des lanternes allumées dans un bateau de blanchisseuses. Les pauvres femmes, pour gagner quatre sous, battent le linge jusqu'à minuit.

J'y suis retourné, j'aime cette maison, il n'y a pas trop de monde, on n'y est pas raide, on s'y amuse; mais aussi que de choses réunies !

D'abord cent mille livres de rente; il faut cela pour mener la vie élégante. — Un luxe ancien; il y a six générations que la fortune est dans la famille; rien qui sente le parvenu. — Point de coterie ni d'ambition; je fuis comme la peste ces maisons où l'on va faire sa cour et répéter un catéchisme; M. de L... n'a pas d'emploi, n'en souhaite pas, n'a pas d'enfants à placer. C'est un épicurien, finement moqueur, et point méchant, à qui tout a réussi. Rien de tel que le bonheur pour rendre un homme aimable. Avec cela, et par-dessus le marché, lettré, presque artiste, amateur de tout ce qui est beau et joli; poli et gracieux par excellence, le plus délicatement complimenteur de tous les hommes que j'ai connus. Point de passions ni d'idées profondes, mais des goûts vifs, un tact toujours

éveillé, des ménagements infinis, une façon de parler correcte, exquise; on écrirait ce qu'il dit. Il est né grand seigneur et homme de cour.

Il a d'abord été officier de marine, ce qui l'a muni de faits sans gâter ses façons mondaines. Personne n'a le ton meilleur, les manières plus douces que les officiers de marine. Il le faut bien, ils vivent l'un contre l'autre; tout frottement dur deviendrait intolérable. C'est en ce temps-là, à la Nouvelle-Orléans, que je l'ai connu.

Il veut s'amuser, c'est là son fort, mais s'amuser finement, jouir de toutes les choses fines, par l'esprit, l'imagination, les yeux, par tous les sens. — Son cuisinier est un artiste. Quatre plats à peu près, des plats savants, mais pas davantage. La chère surabondante indique des provinciaux ou des enrichis. Il ne faut pas que les convives, à neuf heures du soir, soient lourds, silencieux, empâtés comme des volailles grasses. — Dix ou douze personnes, tout au plus, qui se connaissent, ou qui ont un nom et un talent. Dès qu'il y a cohue, ou dès que les convives ignorent par quel bout ils peuvent se prendre, il n'y a plus de conversation, et la conversation vive, abandonnée, variée, est le meilleur dessert. — Des femmes parées, qui font plaisir aux yeux comme un bouquet; ni embarrassées, ni provocantes; qui discrètement et justement, peuvent juger en musique et littérature, qui savent le monde, qui ont voyagé, qui ne sont point prudes, et qui toute la vie se sont épanouies parmi des empressements, des attentions, au sein du bien-être assuré et

délicat. — Par-dessus tout, la conversation agile et voyageuse, promenée en un instant sur vingt sujets, composée de portraits, d'anecdotes, sur les hommes publics, sur les coulisses de la politique et du monde, toujours exempte de pédanterie et d'intolérance. — Enfin la fine louange, échangée, perpétuelle, si agréable qu'elle plaît même quand on la sent fausse, et, mieux encore, une façon de glisser son approbation à demi-mot, par une tournure piquante, une image neuve. — Bref, le goût en toutes choses, qui est l'art des plaisirs fins.

Ceci est Français et Parisien; une nation ne change guère; quand nous retombons sur notre fonds, nous revenons au XVIII[e] siècle.

Il y a ici une aristocratie, non pas de titres ou de pouvoir, ni peut-être de cœur, mais au moins d'éducation, de goût et d'esprit. Le soir, André Zschokke a joué avec son entrain, sa richesse de style ordinaire; après lui, une jeune dame, toute frêle et gracieuse, encore timide et mignonne dans sa robe de soie pâle. Elle a joué une valse et un nocturne de Chopin. Je pensais, en écoutant, à l'accumulation de terreau et de jardinage qu'il a fallu pour produire une telle fleur, quelle culture précoce a pu mettre dans une tête de vingt-deux ans l'intelligence d'une musique si délicatement douloureuse, si aérienne, si étrangement nuancée, d'un parfum si suave et si sauvage. Elle est riche, honnête, elle a été élevée comme toutes les jeunes filles, sous l'aile de sa mère, dans une demi-ignorance. Comment de prime-saut a-t-elle pu compren-

dre tant de choses? La finesse de leurs nerfs leur tient lieu d'éducation et d'expérience ; elles devinent ce que nous apprenons.

Je compte encore le logis ; il faut cet accompagnement pour soutenir la mélodie.

Un vieil hôtel tranquille dans une rue d'hôtels ; point de boutiques à portée, ni d'étalages en plein vent, ni de pauvres diables crottés ; cela fait tache ; les jolis rêves de luxe et de bien-être ont besoin de ne pas être dérangés.

Cette avenue Gabrielle est vraiment un paradis d'aristocratie ; par derrière s'allongent de grands jardins pleins de vieux arbres : c'est presque l'air de la campagne. Hier, 28 décembre, une brise moite et douce remuait le bout des branches, le délicat réseau brun, la chevelure pendante des bouleaux ; le soleil, dans un ruissellement de pourpre, disparaissait au fond du ciel, et des treillis d'or venaient obliquement se poser sur les tentures à travers les portes entr'ouvertes.

Ils ont gardé l'énorme et vieil escalier du XVIIIe siècle, à rampe de fer ouvragé, où l'on peut monter trois de front, où les robes modernes, comme autrefois les paniers, peuvent se déployer à l'aise. Dans l'antichambre sont des trophées d'armes, des chinoiseries, toutes sortes d'étranges curiosités que le maître de la maison a rapportées de ses voyages ; l'acier poli

des yatagans et des carabines a de beaux reflets sévères, et les laquais, fourrés, chamarrés, graves, se tiennent debout avec un air décoratif comme une troupe d'heiduques.

Le grand salon a vingt pieds de haut ; ici au moins, ce qui est rare à Paris, on respire, et, ce qui est mieux, on n'a pas mal aux yeux. On ne l'a point plaqué d'or, historié de statues, enluminé de peintures, comme chez un millionnaire d'hier, qui court après la beauté et n'atteint que l'éblouissement. Quelques tableaux anciens, qui ne sont ni des saintetés ni des tragédies ; deux ou trois portraits de grands hommes ou de femmes célèbres ; çà et là un paysage tranquille ; rien pour l'étalage, tout pour la jouissance ; entre deux bouts de conversation, les yeux s'arrêtent sur quelque ample beauté vénitienne, qui, tournant le col, essaie un collier de perles et fait ondoyer la soie pâle de sa jupe, ou sur quelque cadre sculpté, bruni, où courent en relief des figurines et des feuillages ; la tenture rouge à fleurs de soie enveloppe et relie tous ces chefs-d'œuvre de sa teinte éclatante et grave.

Mais par derrière est un petit salon arrangé par sa femme pour les jeunes filles et pour les femmes, d'une fraîcheur virginale, tout blanc, sous de minces filets d'or qui partent en fusées, qui fleuronnent et, sinueusement, dans les corniches, entrelacent les plus délicates arabesques ; des rideaux d'un rose tendre tombent emmaillottés de dentelles ; des fauteuils de soie jaune, brodés de fleurs lustrées, posent leurs pieds tordus sur un tapis profond, soyeux, qui semble fait

pour accueillir les petits souliers de satin et sentir le frissonnement des robes traînantes. Çà et là, dans les angles, des fleurs vertes, échevelées, montent toutes vivantes entre les dorures qui chatoient, au cœur même des lumières. Des arums, sur les dressoirs, penchent leurs vases satinés, et les orchys étranges, dont la pulpe est rosée comme une chair de femme, ouvrent leur poitrine nacrée qui palpite au moindre frôlement.

Tout est de niveau ici; presque chaque homme, presque chaque femme est au sommet de cette civilisation et de ce monde, les unes par leur toilette et leur goût, les autres par leur rang ou leur culture. Ce sont comme autant de plantes de serre qu'on respire en passant, et qui vous donnent le meilleur d'elles-mêmes au passage, sans qu'il vous en coûte d'autre peine que de laisser monter jusqu'à vous la fine odeur.

J'ai fini ma soirée dans un bal bourgeois. Le contraste est étrange.

Au quatrième étage, rue de Greffulhe, chez un chef de bureau, quinze mille francs à dépenser par an; l'étage est haut comme un entresol.

Dans ce monde-là, les femmes ne sont pas des femmes; elles n'ont pas de mains, mais des pattes, un air grognon, vulgaire, une demi-toilette, des rubans qui jurent. On ne sait pas pourquoi, mais on a les yeux choqués et comme salis. Les gestes sont anguleux, la grâce manque. On sent des machines de travail, rien de plus.

La société ne peut se composer que des gens qui, par leur fortune, sont au-dessus d'un métier, ou qui, par leur génie, dépassent la spécialité. Ceux-là seuls ont des idées générales; les autres sont des manœuvres.

Les demi-fortunes n'ont qu'une ressource : se réfugier dans la vie de ménage et dans la vertu.

Le métier déforme. Il y avait à côté de moi une espèce de richard retiré des affaires; il y a pris la physionomie maligne et grossière d'un porc; ses petits yeux luisent derrière ses lunettes; il est mal rasé, il a de vilaines soies blanchâtres qui font touffes autour de ses oreilles. Il est balourd, mâche et tortille les mots, et ne trouve pas ses phrases. Il a composé une brochure sur les cotons d'Amérique, c'est sa façon d'entrer dans la littérature. Mais il s'est tenu trente ans de suite à la porte de son magasin de nouveautés, courbant l'échine devant les gens qui entraient, et disant :

— « Qu'y a-t-il pour le service de Madame? Si Madame voulait de la popeline, nous en avons une forte partie qu'on a déballée hier, affaire tout à fait avantageuse, et qui ne peut manquer de convenir à Madame. »

On garde jusqu'au bout une pareille empreinte.

Toutes ces têtes seraient passables dans des intérieurs de Teniers. Mais parmi des dorures et sous un lustre!

Deux chefs de bureau : ils ont vieilli derrière un grillage, à tailler des plumes, rongeant leurs ongles, talonnés au retour par leur femme, obligés, pour doter leur fille, de rogner sur le beurre, sur la bougie, sur le bois ; humbles devant leurs chefs, et l'esprit rempli par la pensée d'une augmentation de cent francs.

Un juge : il s'est desséché dans une salle trop chaude, sous le bavardage des avocats, parmi les physionomies basses et inquiètes, dans les mauvaises exhalaisons, parmi les odeurs douteuses ; les petites contraventions sentent mauvais.

A ce régime, les traits se tirent, l'expression devient grimace, l'homme a l'air d'avoir à demeure la colique ou la migraine ; le teint est terreux, blafard comme une eau trouble, les épaules se voûtent ; ils ne savent plus marcher, s'asseoir ; ils ont contracté des tics, ils sont raides ou tordus. De même pour l'esprit ; ils n'ont plus les idées promptes et libres. Ils sont étranglés par la crainte de se compromettre, et par l'envie de gagner ; ils ne voient plus les choses en elles-mêmes, mais à travers l'intérêt de leur bureau ou de leur boutique. Quand la soie, les dentelles ou l'habit noir viennent envelopper et parer ces tristes échines, on les regarde avec une sorte de malaise. Ce sont des difformités qui marchent.

Toujours le vice de la vie parisienne : le goût de l'apparence et le manque de bon sens. Ils seraient heureux, et, de plus, presque agréables à voir chez eux, sous leur lampe, dans de grands fauteuils commodes,

avec un tapis chaud et des tentures douces, le mari en robe de chambre, fumant sa pipe, la femme en bonnet blanc avec un ruban simple, occupée à coudre. C'est la vie allemande, si saine et si sensée; c'était la vie flamande. Ils aiment mieux jeter leur argent par la fenêtre, et se faire grotesques.

CHAPITRE IV

LES BALS PUBLICS

Onze heures du soir; j'aurai une soirée agréable. On ne peut s'amuser qu'à Paris; il n'y a de gai que les bals de Paris; du moins on me l'a dit en Amérique.

Au Casino, rue Cadet.

Six cents personnes à peu près, puanteur du gaz, odeur du tabac, chaleur et vapeur des corps entassés. Il y a de petits recoins où l'on peut boire, une espèce de foyer où l'on se coudoie, une grande salle de danse, avec un plancher blanchâtre, arrosé; çà et là, des banquettes de vieux velours usé, un mobilier d'hôtel garni.

Plusieurs femmes sont jolies, de figure régulière, mais toutes usées, salies par le fard. Elles ont soupé, veillé; le lendemain matin, beaucoup de pommade et de cold-cream; cela leur fait un teint unique. Les voix sont rauques, éraillées ou grêles. Mariette la

Toulousaine a cette voix tendue, durcie, que font les petits verres. Demi-toilettes qui tiennent le milieu entre celle de la grisette et celle de la dame ; je parie que vingt de ces mantelets sont loués à la nuit, ou seront demain en gage.

La plus remarquée est cette Mariette. On monte sur les banquettes, les deux files se rapprochent, les hommes s'étouffent pour la voir danser. Teint bistré, une grosse taille, maigre pourtant, mais tout muscles. Elle lève la jambe au-dessus de la tête, elle a des caleçons.

Elle sue, elle s'éponge, elle fait des efforts comme un sauteur de corde ; on trouve cela joli. Mon voisin prétend qu'elle mange vingt mille francs par an.

Elle parle et ne manque pas de verve, mais les choses qu'elle dit ne peuvent pas s'écrire.

Elle danse en relevant ses jupons à pleine poignée. (J'ai dit qu'elle avait des caleçons, mais j'ai besoin de le redire). Quand le pied arrive à la hauteur de l'œil, elle le touche de la main. Grands applaudissements et brouhaha.

Les saltimbanques font mieux, mais celle-ci *allume* son public.

Elle a des envieuses. Une femme à côté de moi dit : « Mariette danse bien, mais elle est un peu canaille. »

Je n'ai vu que trois ou quatre hommes qui pour la mise et la tenue fussent du monde ; encore ne les ai-je pas entendus parler. Quelques croix d'honneur, mais la croix d'honneur ne va pas toujours trouver des hommes de goût. Le reste se compose d'étudiants et

de commis. Beaucoup semblent des garçons de magasin, des contrôleurs d'omnibus, des garçons coiffeurs, des marchands de vin. Il y a des habits et des chapeaux comme en vendent les revendeurs ambulants. Ils dansent et gigottent comme les filles.

Cela n'est explicable que par l'extrême platitude et l'ennui du métier. De même les matelots, à peine débarqués, se ruent dans les faubourgs. Le commis qui a auné toute la journée, le contrôleur d'omnibus qui a une soirée libre, est bien aise de voir remuer des jambes.

Les filles s'amusent comme les ouvriers boivent. Elles font du tapage, de grands bras, elles disent des mots crus, par besoin d'excitation; joignez le plaisir d'être regardées. On n'imagine pas les cent mille vanités furieuses et rampantes qui voudraient redresser la tête. Toutes les femmes de ce monde, et beaucoup de femmes du monde, envient les actrices.

Le besoin d'excitation; ceci est le grand mot: atteindre à la lumière, au grand jour, avoir les nerfs remués, sentir le tressaillement intense de la jouissance, avoir du vin de champagne dans la tête, rien de plus Français; il y a un peu de madame Bovary dans chaque Française. Mais ici l'ivresse est celle du vin bleu.

---

25 août.

A Mabille.

Que de fois j'en avais entendu parler! Les jeunes

gens en rêvent, les étrangers y amènent leurs femmes. Les historiens un jour en feront mention.

Les Champs-Élysées, que j'ai traversés, m'ont paru lugubres ; une obscurité palpable, pleine de poussière et d'émanations épaisses : cigares, lampions, vapeur humaine ; dans cette noirceur vague, de misérables arbres poudreux, jaunis, malades ; çà et là les taches vacillantes du gaz et les rares lanternes des voitures, qui avancent d'un train monotone, comme de pauvres vers luisants. Partout des ombres affairées, entassées, qui se croisent et qui, traversées au passage par un jet de lumière, ont un air de spectres.

Dans l'énorme nuit, flamboient deux ou trois oasis de lumière : ce sont des cafés-concerts. Des femmes décolletées comme au bal paradent entre des montants de carton doré, sous une clarté blanche et crue. Elles sont peintes, blanchies au fard, elles ont l'air impudent et gêné, elles sont à la montre, à tant l'heure ; elles sentent que le public veut du décolleté, que, tout au plus, on les écoute d'une oreille, que les gens bâillent, fument, causent, s'étirent, pendant leur musique.

L'une d'elles, souriante, minaudait la main sur son cœur, pour mieux marquer une ritournelle. Quinze ou vingt applaudissements d'une claque payée ; on crie bis, elle recommence avec un salut reconnaissant. Mon voisin grommelle :

— « As-tu fini, vieille savate ? »

Tout à l'entour de l'enceinte extérieure, une bande de bourgeoises, d'ouvriers, tend le cou pour apercevoir les chanteuses et profiter sans payer. Ils ont l'air

d'envier ce misérable plaisir frelaté : un éclat brutal, un luxe de deux sous, une jouissance salie et surchargée, voilà le bonheur pour tout ce monde.

A dix heures du soir j'entre à Mabille. Grand bal : cinq francs pour les hommes, un franc pour les femmes ; beaucoup de sergents de ville; il y a foule pour voir l'entrée.

Une grande allée d'abord, diaprée de verres de couleur ; puis des bosquets, des ronds de verdure illuminée. Les becs de gaz allongent leur petit jet bleuâtre à rase-terre entre les fleurs. Les lampions, les vases transparents, font cercle autour des gazons. On sent vaguement la graisse et l'huile. Les arbres, blafards sous la clarté oblique, prennent un air cadavéreux, étrange. Ces prétendus vases corinthiens, ces paravents peints en trompe-l'œil pour allonger les allées, font lever les épaules. Au-dessus de cet entassement champêtre, les coins aigus, les moellons d'une énorme maison surplombent ; les petits graviers font mal aux pieds. — Décidément je manque d'enthousiasme.

Un kiosque au centre avec des musiciens ; ils sont passables. Cependant le chef d'orchestre fait du bruit pour imposer la mesure.

A l'entour est un pourtour dallé, où l'on danse. Véritablement on danse, sous une chaleur horrible, en s'épongeant. Les hommes sont payés, dit-on ; les femmes se démènent gratis pour être regardées, et sentent que ce regard est du mépris. Singulier plaisir que de voir danser ces pauvres filles, la plupart fanées, toutes l'air avili ou effarouché, en chapeau, en mantelet, en

bottines noires! On a envie de leur donner vingt francs, de les envoyer à la cuisine pour manger un bifteck et boire un verre de bière.

Les hommes sont pires; ils gambadent en canailles, en gamins vieux, en suppôts d'estaminet, crasseux, l'air ennuyé, le chapeau sur la tête.

Un grand cercle mouvant ondoie à l'entour : ce sont des femmes accompagnées ou seules, en gaze blanche, en petit chapeau, avec des mouches visibles, la plupart trop grasses ou maigres. Toilettes douteuses, presque toujours exagérées ou fripées, avec des disparates, comme d'une ouvrière qui s'attiffe, ou d'une marchande à la toilette qui met sur elle le fond de son magasin.

Il y a des conversations curieuses; une grande femme, pimpante, ballonnée, à cheveux crêpés, poudrés, heurte un monsieur qui lui dit :

— Tiens, c'est vous, Théodora?

— Oui, et vous aussi; vous êtes revenu?

— Oui.

— Vous êtes à Paris?

— Oui.

— Vous viendrez me voir?

— Où çà?

— Rue des Martyrs, 68.

— Toujours le même nom?

— Toujours!

— Quelle heure?

— Toute l'après-midi.

— Eh bien! un de ces jours.

— Lequel ?

— Nous verrons.

— Bientôt?

— Nous verrons.

— Cette semaine?

— Nous verrons.

— Eh bien ! bonsoir. Fichu cancre ! Ils vous remettent tous comme ça ! »

Beaucoup d'étrangers allemands, italiens, anglais surtout, qui leur prennent le menton. On échange des adresses, on discute les valeurs comme à la Bourse. Çà et là des cris vrais, des cris du cœur : une belle fille, fraîche, bien gantée, charmante dans sa robe de soie bleu tendre, presque une dame, en plein café, crie tout d'un coup tout haut à son monsieur : « Je ne veux pas qu'on m'embête comme ça, fiche-moi la paix ! »

Enfin, je trouve un coin tranquille, près du grand salon désert ; là sont des gens du monde ; cela est bien visible : ils ont des habits convenables, dont toutes les parties vont ensemble ; ils se traitent avec égards ; ils ont l'air d'être à l'aise, chez eux ; ils rient et raillent de cette façon légère qui est propre aux Français, sans presque y toucher, du moins sans appuyer, en un instant. L'un d'eux disait des gens du pourtour : « Ils tournent comme des bêtes en cage, c'est la barrière du Combat. » Cela n'a pas de sel ici, mais là-bas, jeté négligemment avec un joli geste, le coup allait à fond.

Ils ont une femme parmi eux et la tutoient ; entre

eux, façons parfaites; avec elle, c'est le contraire. Un d'eux, très-grand, à barbe immense, avec une tournure d'officier, lui dit à haute voix des choses salées, plus que salées. On rit; elle sourit avec un peu d'embarras. Il continue et finit par du Rabelais; nouveaux rires. Elle n'est pas mal habillée, ni prétentieusement; elle n'a pas de mauvaises manières; mais, avec ces femmes, le ton est tout à fait grossier. Je suppose qu'ils ont du plaisir à oser, à risquer; on marche sur une convenance, comme on casse les assiettes après souper, par verve, et pour faire du bruit. Le tort de celle-ci est de rougir un peu, de n'être pas franchement fille ou dame. Elles sont toutes ainsi, excepté deux ou trois qui ont du génie: demi-timides, demi-impudentes, elles ne savent pas *s'asseoir* dans leur état.

Une pourtant, toute en blanc, enveloppée dans de longues mousselines et des broderies flottantes, causait penchée sur une chaise, sans être trop penchée, sans trop songer à être vue; elle causait en bons termes, même finement. A la fin, elle s'est levée, a tendu la main à ses deux voisins, a traversé seule le grand salon; trente-deux ans, figure fatiguée, mais intelligente; elle marchait bien, elle n'avait point l'air embarrassé, ni insolent.

Je l'ai écoutée dix minutes; elle ne parlait point trop haut; évidemment, aux yeux de tous ces gens, elle avait fait ses preuves, on la traitait en camarade; elle avait acquis la valeur d'un homme, d'un homme adroit, ayant du monde, capable de rendre des services, de se tenir à sa place, et de garder sa place. Elle

disait d'Adrien de Beaugency, son ancien amant : « Il « me regarde encore, quoique marié. Avant-hier, au « Gymnase, il a pris la lorgnette de sa femme pour me « regarder. Il me salue au Bois. C'est drôle, n'est-ce « pas? »

Ceci a été très-bien dit, sans amertume, sans les grands airs de victime, en personne qui sait la vie.

Le voisin demande si Mme de Beaugency n'est pas jalouse : « Oh ! elle sait bien que c'est passé. Si une femme était jalouse du passé de son mari, elle aurait trop à faire. Après tout, c'est moi qui l'ai marié. J'ai connu son frère après lui, et j'ai aussi marié son frère. » — « Aussi, ils ne parlent de vous qu'avec toutes sortes de respects et d'égards. »

Elle a brisé là ; elle n'a pas expliqué son grand cœur, elle n'est pas vulgaire. Elle a tourné tout de suite sur un autre sujet, et s'est mise à parler d'un de ses amis, gros, court, toujours drôle. Elle sait jouer avec la conversation, ne pas ennuyer son monde. Rien de plus rare. La plus célèbre, descendant hier en peignoir de dentelle dans son billard, trouve deux hommes qui jouent : « Combien jouez-vous ? D'abord, le gain est pour moi. » Elle a quarante mille livres de rente. Habitude d'accrocher cent sous.

Vers minuit, cohue; cela devient un marché; on m'a reconnu à mes boutons de manche pour un étranger riche; l'on m'a pris le bras et l'on m'a serré la main; j'ai été obligé d'envoyer promener deux personnes trop charmantes.

J'ai voulu tout voir, et je suis allé au bal Perron, à

la barrière du Trône. Sept sous d'entrée, et on a droit gratis à vingt-cinq centimes de consommation; c'est une guinguette.

Le joli mot que celui de guinguette, et comme il sonne bien à l'oreille! On a vu des guinguettes à l'Opéra-Comique, ou dans les estampes du XVIIIe siècle, ou chez Béranger. On s'imagine sur ce mot des minois futés, de petits bonnets bien ajustés, des tailles sveltes et pliantes. Toute la gaieté, toute la vivacité française et parisienne est là, n'est-il pas vrai? Eh bien, voici cette guinguette :

Une centaine de basses grisettes et cinquante drôlesses, qui sentent à une lieue Saint-Lazare et la préfecture de police, au teint luisant, plombé, avec des cheveux plaqués, et des mufles impudents ou tristes. Mon voisin dit à une maritorne qui danse : « Est-ce que la Salpétrière est descendue aujourd'hui au bal du Trône? » — « Non, mais c'est Mazas qui s'est vidé aujourd'hui au bal du Trône. » On les sépare.

Le trait marquant c'est que tous, sauf un ou deux, sont grêles et petits. Plusieurs ont l'air d'enfants : il y a des femmes hautes de quatre pieds. Tout cela est rabougri, nabot, chétif, mal bâti. De père en fils, ils ont bu du vin bleu, mangé des còtelettes de chien, respiré l'air infect de Bobino, et travaillé trop pour s'amuser trop. Les figures sont tordues, ratatinées, les yeux ardents. Cette vie parisienne, dans les bas-fonds, a passé l'homme à l'alambic, l'a concentré, brûlé, gâté. Avec du vin, elle a fait du trois-six.

On voit bien là le type de l'ouvrier parisien. En blouse

bleue, l'air entreprenant, la tête rejetée en arrière, il gigotte avec une vélocité incroyable. La vanité transpire, et aussi le plaisir de faire le brave contre la règle, avec un fonds de sensualité polissonne. Tête ronde, alerte et vive, avec volonté de paraître. Cela peut faire un héros à Sébastopol ou un furieux sur une barricade.

Il y a une rixe à la porte, et les municipaux, un instant, ont cessé de surveiller le bal pour s'y porter. A l'instant tintamarre dans la salle, jambes en l'air, cancan infernal ; les municipaux rentrent, et tout retombe. On dirait des écoliers en goguette qui, soudainement, ont aperçu le maître d'étude. Nous sommes des gamins : il nous faut une férule.

On en donne ici aux gens pour leur argent. Les musiciens soufflent infatigablement. A peine un quadrille est-il fini qu'un autre entre en branle; l'huissier traverse, poussant, appareillant les couples avec une activité et une vélocité extraordinaires. Pas une minute d'intervalle entre deux figures. Quelle différence entre cette fièvre de fourmis enragées et le calme contentement, la douce jouissance des *jardins de plaisir* en Allemagne !

Il y a deux ou trois soldats à l'orchestre : l'un pour le tambour, l'autre pour les cymbales, celui-ci à lunettes, sérieux, attentif, comme s'il s'agissait de mettre le feu à une mine. Le cornet à pistons a ôté son habit et souffle, renversé, le front ruisselant, les joues rouges. La petite flûte est un bossu, un chafouin desséché, avec une figure charbonneuse tout en pointe, et des yeux qui luisent comme des flammes. Un bon vieux grison,

patient, râcle de la contrebasse. Ils font tout le bruit qu'ils peuvent.

Les assistants sirotent leur café, fument, avalent de grandes lampées de bière, emplissent leurs oreilles et leurs yeux de tumulte. C'est pour se reposer du tire-pied ou de la varlope. Ce qui est triste, c'est la présence de sept ou huit petites ouvrières qui ont l'air honnête, et de plusieurs familles, père, femme, enfants, qui viennent voir. Ils apprennent là que le plaisir c'est la criaillerie et la crapule.

CHAPITRE V

CONSEILS A MON NEVEU ANATOLE DURAND SUR LA MANIÈRE DONT IL DOIT SE CONDUIRE DANS LE MONDE.

Mon neveu, j'ai quatre-vingt mille francs de rente, un commencement de maladie de foie, et point d'enfants. C'est pourquoi je ne doute point que vous ne lisiez ces conseils avec une attention profonde.

Il est même probable que vous m'en ferez compliment, et que vous me donnerez à entendre que j'ai beaucoup d'esprit. Je reçois les compliments de dix à onze heures du matin; mais prenez garde aux phrases.

Je vous engage à ne point imiter les façons modernes, qui consistent à traiter les grands parents en camarades. Si, par exemple, pour me féliciter, vous veniez me taper sur le ventre et me dire : « Bravo,

mon bonhomme, hurrah pour l'oncle littéraire ! », il y aurait à cela plusieurs inconvénients. Sam, mon domestique, vous conduirait à la porte, ou moi je vous jetterais par la fenêtre.

Vous pouvez mettre sur vos cartes Anatole en toutes lettres. Anatole ennoblit Durand ; cela sera surtout nécessaire, si vous vous mariez : *Madame Anatole Durand.* Ces prénoms en toutes lettres sont aujourd'hui des savonnettes à vilains. Mais, si jamais je trouvais sur une de vos cartes Anatole du Rand, ou d'Urand, faites votre deuil des dollars que j'ai ramassés dans le porc salé et dans les huiles.

Vous dînez trop ; à vingt-quatre ans vous avez la carrure d'un homme de trente-six. Néanmoins, ces sortes de torses font bien aujourd'hui dans le monde. Depuis dix ans, une nuance de brutalité complète l'élégance. A présent que les femmes copient les Madeleines, les hommes peuvent se rapprocher des portefaix.

Le jour d'une présentation, ayez des bottes vernies de vingt-huit francs au moins, de quarante francs si vous pouvez. Vers quarante francs, vous êtes un gentleman ; le bottier assouplit le cuir, fait rentrer la

semelle, établit une pente du cou-de-pied à l'orteil, répand sur le tout un luisant délicieux, et l'on conclut des pieds au reste.

Un front dégarni est bien porté; il annonce qu'on a vécu. Cependant il est bon d'y ajouter une barbe ample, des joues saines, de fortes dents, un air de gaillard hardi, bref, la preuve qu'on vit encore. Vers 1830, on aimait le poitrinaire exalté; à présent, le luron positiviste. Après le règne des nerfs, le règne des muscles.

Ne vous y fiez pourtant qu'à demi. Sur trente femmes dans un salon, il y a vingt-cinq bécasses, qui font frou-frou avec leur plumage, et dont le ramage consiste à répéter la phrase qui court; mais il y a cinq personnes fines, et elles vous jugent. Avant-hier, étalé sur un pouf rose, entre deux jolies femmes, vous faisiez la roue; vous passiez dans vos cheveux votre large main molle chargée de bagues; vous aviez rejeté des deux côtés les basques de votre habit, et vous arrondissiez votre poitrine si belle; vous penchiez la tête en arrière, complaisamment, et vous leur faisiez des contes, satisfait d'être écouté et de si bien parler. Lorsqu'après leur avoir dispensé vos faveurs, vous vous êtes levé pour porter à d'autres votre air épanoui et votre charmant sourire, elles se sont regardées un instant sans parler, et j'ai vu les coins de ces bouches

si fines se baisser imperceptiblement, pendant que les épaules, remontant un peu, faisaient frissonner les dentelles du corsage.

De tous les hommes que j'ai connus, celui qui réussit le mieux auprès d'elles, a soixante ans. (N'allez pas prendre votre air entendu, et croire que je désigne à mots couverts M. Frédéric-Thomas Graindorge; M. Frédéric-Thomas Graindorge a trop longtemps vécu en Amérique pour être autre chose qu'un animal taciturne et américain.)

L'heureux sexagénaire que je vous propose pour modèle use en cela d'une politique bien simple, celle du grand monde qui a fini en 89 : il les admire, et les aime; au bout d'un instant, elles voient cela. Sitôt qu'il approche d'une jupe, il se sent auprès d'un être délicat, précieux, fragile, qu'il faut à peine effleurer du bout du doigt. Il entre dans leurs idées, il fait sortir d'elles des jugements fins, capricieux, singuliers, de jolis mots qui seraient restés pelotonnés intérieurement, et comme effarouchés de prendre leur vol devant un autre; il suit l'essor et les sinuosités de leur imagination voyageuse; il suffit qu'elles parlent, que les grappes de leur coiffure ondulent, que la lèvre rieuse ou boudeuse fasse un pli, pour qu'il soit charmé. Il a l'air de leur dire : « Brillez et souriez, c'est du bonheur que vous nous donnez, et trop de grâce que vous nous faites. »

Cet exemple n'est pas contagieux, c'est pour cela que je vous l'offre.

Se tenir bien, et correctement, quand on s'ennuie. Ne pas froncer le sourcil, cela serait impoli Ne pas se sourire à soi-même, cela aurait l'air fat. Ne pas remuer les muscles de son visage, on croirait que vous vous entretenez avec vous-même. Ne pas se coucher dans son fauteuil, ce sont des façons d'estaminet. Ne pas trop se pencher en avant, on a l'air de contempler ses bottes. Que le corps fasse un angle de quarante-cinq degrés avec les jambes. Ayez l'expression vide et décente d'un prince dans une cérémonie. Vous pouvez aussi feuilleter l'album aux photographies.

L'honnête homme à Paris ment dix fois par jour, l'honnête femme vingt fois par jour, l'homme du monde cent fois par jour. On n'a jamais pu compter combien de fois par jour ment une femme du monde.

Il y a dans tout ménage une plaie, comme un ver dans une pomme.

On s'étudie trois semaines, on s'aime trois mois, on se dispute trois ans, on se tolère trente ans, et les enfants recommencent.

Une femme se marie pour entrer dans le monde, un homme pour en sortir.

Quand une femme juge un homme, elle se le représente à genoux et tendre, jamais en soi et dans sa valeur propre. Si, dans cette attitude, elle l'imagine ridicule, tout est fini; fût-il le premier des hommes, pour elle, c'est un grotesque. Elle l'évite à table, elle ne veut pas danser avec lui, elle se demande pourquoi on ne le renvoie pas à l'antichambre.

Quand une femme vient dans le monde et que ce n'est pas pour y pêcher un mari ou un amant, c'est afin d'y pêcher l'idée d'un mari ou d'un amant pour elle ou pour une autre. Toutes leurs idées coulent dans celle-là, comme les fleuves dans la mer.

Peu importe à une femme l'esprit, la beauté, le vrai mérite; elle les reconnaît, mais des lèvres. *Il me plaît,* ce mot dit tout, emporte tout. C'est comme le choix d'un chapeau, d'un ruban; *il me plaît,* cela signifie qu'il y a là une convenance secrète, un agrément piquant, le contentement de quelque étrange désir personnel, raffiné, excentrique même. Ainsi une tournure dégagée, des gants frais, une jolie phrase vive, un ton

de voix vibrant, font leur effet : bref il lui faut la cuisine appropriée à son palais. En somme, j'aime les cerises, je prends des cerises.

Le propre d'un esprit de femme, c'est que, sauf les moments vifs, toutes les idées y sont vagues et en train de se fondre l'une dans l'autre. Elle vous y voit poindre comme une lueur dans un brouillard mouvant et rose.

A son premier bal, une jeune fille dit : « Marché-je bien ? Tomberai-je en dansant ? »

— Au second : « M'a-t-on trouvée jolie ? Ai-je eu du succès ? »

— Au troisième : « Les lumières étaient splendides, la musique délicieuse, j'ai dansé toutes les fois, mes pieds allaient, j'étais comme grise. »

— Au quatrième : « Suis-je au goût de M. Anatole d'Urand, qui a un oncle dans le porc salé et dans les huiles ?

Les bals sont utiles. Paroles vides ; mais les deux étranges animaux, le mâle et la femelle, mystérieux, infinis l'un pour l'autre, font connaissance.

Beaucoup de maladies par l'effet des crinolines et du corset. Corps grêles, épaules trop étroites. Sur quatre, deux sont des os qui promettent, une un os qui ne promet pas. Un quart ira poitrinaire à Nice. Un quart à vingt-six ans traînera six jours sur sept, dans une chaise longue.

D'autre part, quand vous voyez à votre future des joues roses et des yeux candides, ne concluez pas qu'elle est un ange, mais qu'on la couche à neuf heures, et qu'elle a mangé beaucoup de côtelettes.

Vous avez les ongles roses ; ce n'est pas une raison pour vous gratter publiquement le bout du nez.

Vous regardiez beaucoup l'autre jour Mlle Marguerite S... : elle sort du couvent ; elle ne lève pas les yeux, sauf pour consulter ceux de sa mère ; elle est pieuse, on l'a confite dans la dévotion, comme un bonbon dans du sucre. Je vous avertis que c'est un bonbon à surprise. Il y a quinze jours, elle a remercié une de ses amies qui lui présentait un catholique pratiquant : — « Mais pourquoi ? — Je ne sais pas. — Enfin, il faut dire une raison. — Eh bien !... — Eh bien ! quoi ? — Eh bien ! il me semble qu'un homme comme cela doit être un peu borné, ou avoir des manies. »

Où diable a-t-elle pêché cette idée-là ? Est-ce dans son couvent ? Impossible. Est-ce dans un journal ? Elle n'en lit pas. Est-ce dans un livre ? On les lui choisit, et on coupe avec des ciseaux les passages suspects. Est-ce dans la conversation ? Elle n'a jamais dit ni entendu un mot hors de la présence de sa mère, de sa tante ou de sa grand'mère, trois argus inattaquables. Peut-être a-t-elle un jour, au bal, en pareil sujet, remarqué au vol un sourire. Cela suffit ; la moindre flammèche, en volant, tombe sur ces têtes-là comme sur un paquet de poudre. — Quand elles ne savent rien, elles soupçonnent tout.

Trois procédés quand une femme sort du piano :

Si l'on est loin, levez vos mains visiblement pour applaudir : c'est un moyen de montrer vos boutons de manche et la jolie façon dont vous êtes ganté.

Si l'on est près, faire défiler à mi-voix la liste des adjectifs : « Admirable, goût parfait, jeu brillant, sentiment vrai. » — Si la musicienne est bête, lâcher les grandes épithètes : « Ravissant, foudroyant. » — Si l'on veut s'insinuer, apprendre quelques termes techniques : « Reprise savante, changement de ton, passage en mineur, ces trilles sont perlés, etc. » — Le degré supérieur consiste à savoir les noms des principales œuvres des maîtres et à les citer à voix basse avec une sorte d'intimité, comme un initié qui entre dans le temple des mystères. Là-dessus, on vous

parle; les confidences admiratives roulent, la charmante pianiste se trouve aussi contente de son esprit que de ses doigts, et prend de l'estime pour M. Anatole Durand, ou d'Urand.

Dernier procédé. — C'est le plus beau, mais il est d'exécution difficile. — Étudier dans Berlioz, Fétis, etc., la biographie des maîtres; savoir la différence des styles, avoir des anecdotes à l'appui; partir de là pour improviser une appréciation du génie de Mozart ou Weber; insister sur la délicatesse, la distinction, le charme poétique inaccessible au vulgaire, et donner à entendre, sans jamais le dire, que l'interprète a l'âme du compositeur. La voilà comprise. — Cela mène à tout.

Quatre sortes de personnes dans le monde: les amoureux, les ambitieux, les observateurs et les imbéciles.

Les plus heureux sont les imbéciles.

J'y ai vu de grands hommes; d'ordinaire ils n'y réussissent guère; j'entends les vrais grands hommes. Ils sont préoccupés; et, s'ils se jettent dans la conversation, ils choquent ou sont choqués.

Une idée dans un homme ressemble à ce pieu de fer que les sculpteurs mettent dans leurs statues : elle l'empale et le soutient.

Un grand homme est absorbant, parce qu'il est absorbé.

Ne partez pas de là pour engloutir, comme vous l'avez fait hier, deux tasses de thé, trois tasses de chocolat, deux gâteaux et des sandwiches.

Impossible de subsister dans le monde sans une spécialité. Il y a quatre-vingts ans, il suffisait d'être bien mis et aimable; aujourd'hui, un pareil homme ressemblerait trop à un garçon de café. Les élégants ordinaires parlent maintenant chevaux, courses, élevage. Je vous conseille l'économie politique : cela donne du relief auprès des hommes; outre cela, les vers de circonstance : cela fait bien à la campagne.

Quand vous mettez votre cravate blanche, ne jurez pas contre la stupidité de l'usage. Un salon est une exposition permanente; vous êtes une denrée, et on ne place une denrée qu'en l'exposant.

Le seul mal, à cet endroit, c'est l'hypocrisie. Vous êtes des chiens qui courez chacun après son os; il faut dîner, je vous approuve; mais, pour Dieu! ne dites pas que vous dédaignez les os, et, s'il se peut, ne vous donnez pas tant de coups de gueule.

CHAPITRE VI

LA PARISIENNE

I

4 octobre.

Deux mois en Allemagne; au retour, à Paris, on est tout surpris. C'est une autre espèce de femmes.

Hier, j'ai acheté des gants dont je n'avais que faire, du thé que je n'aime pas; thé ou chiendent, peu importe; j'ai presque envie d'aller en acheter encore; la façon dont elles le vendent vaut l'argent qu'on donne.

Deux jeunes filles se sont avancées pour me recevoir; elles marchaient aussi bien que de vraies dames; le corps coulait en avant sans qu'on sentît le mouvement des pieds, les robes de soie faisaient le frou-frou le plus discret. Je me suis égaré parmi les noms chinois des thés; j'ai demandé des explications, on m'a apporté une chaise; je voulais voir leurs petits gestes,

prolonger leur ramage. Point d'embarras ni d'effronterie; la voix la plus douce, la mieux modulée, un sourire fin, complaisant, une promptitude étonnante à comprendre, des mouvements menus, gracieux, le manége de la plus habile maîtresse de maison. Ce n'est pas seulement par spéculation et pour vendre; elles sont ainsi tout de suite et naturellement; elles ont du plaisir à plaire, comme à s'habiller coquettement, à lisser leurs cheveux, à encadrer leur corsage dans une bordure moirée, à serrer leurs poignets dans des manchettes blanches. — Un peu pâles; elles veillent trop tard, dans une chambre échauffée, sous une lumière vive, et alors la poudre de riz fait son office : autre ressemblance avec les dames de salon. En bonne foi, elles les valent : même portée et mêmes limites. — Elles le savent. En France, une femme de chambre, au fond du cœur, se croit l'égale de sa maîtresse. « J'ai autant d'esprit, je suis aussi jolie; si j'avais des robes, on verrait bien. » En effet, en six mois, un amant convenable les décrotte; elles apprennent tout, même l'orthographe; pour la réplique vive, elles l'ont de naissance, et, en fait de sentiments, elles sont de niveau.

Ceci n'est pas une phrase satirique; elles ont beaucoup de bon: la netteté et la décision d'esprit, le talent d'administrer, au besoin la persévérance et le courage. Je suis passé une heure après rue des Lombards. Jusqu'à minuit la jeune femme demeure assise dans la cage de verre, tenant les écritures; elle a une chaufferette, et, quinze heures durant, elle ne bouge pas. La

mélasse, les cuirs, les porcelaines, les vendeurs, les chalands, les commis, la servante, les enfants, du lundi matin au samedi soir, elle a l'œil sur tout; ses ordres sont nets, ses livres exacts; on lui obéit; c'est un bon lieutenant, souvent meilleur que son capitaine. L'homme parfois se laisse endoctriner; quand il a tempêté, son attention s'émousse; si l'adversaire s'insinue, offre un bon dîner, se donne pour un brave garçon, rond et sans malice, il va céder, conclure un mauvais marché; mais la femme fait signe du doigt, il comprend, s'arrête : « C'est-à-dire non, à demain, j'en causerai avec ma femme. » La nuit, il est catéchisé, et, le lendemain, le voilà cuirassé de défiance et d'arguments neufs. Je suppose qu'on ne la consulte pas; elle sort de sa vitrine, intervient : « Mais, mon ami, tu sais bien que... » Et là-dessus elle reprend la discussion pour son compte; le terrain est reconquis par une charge. Elle fera ferme, une heure durant, et sa voix perçante, son esprit affilé comme un couteau, finiront par clouer le bec de l'adversaire. Il s'agit d'intérêts, les phrases n'ont pas de prise sur elle; ses idées sont fichées dans sa cervelle comme des épingles dans une pelote; elles n'en sortiront plus; il faudrait pour les extraire décrocher toute la machine; un esprit d'homme est accessible au raisonnement, un esprit de femme ne l'est pas. J'en connais qui ont fait de leur mari un commis, le tout au grand profit de la maison; lui, en manches de chemise, cloue les caisses, fait les courses et boit le petit verre avec les grosses pratiques; elle, sèche, noire, commandante, donne les instruc-

tions, fait fabriquer, prend les grands partis, décide que tel modèle est hors de cours et qu'on vendra à perte. Il s'agit de boutons ; elle a juste le degré de cervelle qu'il faut pour imaginer le bouton à la mode et à bon marché.

Je crois que leur triomphe, le triomphe d'une Française, est d'être dame de café, un beau café, s'entend : jolie femme, bien habillée, occupée à sourire et à vendre, en parade et en fonctions, demi-décente et demi-provoquante, agréable pendant cinq minutes et à tout le monde, dans une salle qui est à la fois une boutique et un salon ; elle est là comme une chèvre dans son pré.

Comme cela se sent par contraste! comme un café parisien peint le Parisien, ses instincts, ses habitudes, le vrai Français, mâle et femelle! J'étais à Nuremberg il y a quinze jours ; au départ, mes amis m'ont conduit dans une brasserie ; les gens bien élevés y vont comme les autres. Singulier lieu de divertissement! Un entassement d'hommes de toute condition, en habits, en blouses, sous la blancheur crue des becs de gaz, dans un nuage de fumée, au ron-ron d'une conversation assourdissante, avec une vapeur des corps pressés qui se tiennent chaud les uns aux autres, tous s'accoudant, buvant, pipant et crachant. Ils se trouvent bien là-dedans ; leurs sens sont obtus ; cet air lourd et sale leur fait l'effet d'une grosse redingote bien chaude et bien grasse. Leur jouissance, c'est leur quiétude. Ils fument pacifiquement, ou parlent tour à tour sans s'interrompre. Beaucoup ont l'air figés ; avant de ré-

pondre, ils restent en suspens un quart de minute; on voit l'horloge intérieure se mettre lentement en branle, une roue pousser l'autre, tant qu'enfin, et avec des accrocs, l'heure sonne; de plus, aux mots un peu vifs, ce sont des ours doublés de graisse, insensibles à cause de ce matelas naturel. Les reines de l'endroit sont à l'avenant; combien différentes de nos Françaises! Deux femmes, les deux femmes de la maison; la fille, bonne petite boulote fraîche; elle vous regardait en face avec une interrogation franche et ne pensait qu'à sa bière; la mère, grande, paisible, fortement bâtie, avec l'air d'une honnête génisse qui rumine; de plus, enceinte de huit mois; elle circulait autour des tables, s'étalait sans honte. Vous entendez d'ici les commentaires d'un restaurant parisien! Mais en revanche, dans la chambre du haut, une quinzaine de jeunes gens, commis, clercs, étudiants, assis autour d'une table longue, ont ôté leur pipe de leur bouche, chacun d'eux a tiré de sa poche un papier de musique. Celui du centre a fait un signal, et ils se sont mis à chanter un choral, le plus grave, le plus noble, une composition du vieux Bach. *Les deux femmes s'essuyaient les yeux avec leur tablier.* — Une jolie toilette ou un pareil sentiment, lequel vaut le mieux?

Cela dépend; il y a des jours où j'aime mieux le homard, et d'autres où j'aime mieux les huîtres.

II

Boutiquière, femme du monde ou lorette, voilà les trois emplois d'une Française ; elles excellent en cela, et seulement en cela.

Affaire de tempérament. Supprimez les coiffures, les toilettes, le rang, tout l'attirail visible, et voyez l'être intérieur. L'être intérieur ici, c'est un petit hussard déluré, un gamin avisé et hardi que rien ne démonte, à qui le sentiment du respect manque, et qui se croit l'égal de tous. Les jupes n'y font rien, il faut voir l'âme. Nous croyons leur enseigner la timidité à domicile, elles n'en prennent que la grimace ; encore cette apparence craque après trois mois de mariage et de monde ; les idées leur viennent trop vives, trop nettes ; à l'instant la volonté est faite et l'action jaillit. Il faut qu'elles commandent, du moins qu'elles soient indépendantes. La subordination les étouffe ; elles se choquent contre la règle, comme un oiseau contre ses barreaux.

Par exemple, le mari marche dans la chambre, se demandant ce qu'il fera de sa soirée ; voilà la femme agacée, elle se lève comme par un ressort, et, de sa voix brève, vibrante : « Qu'est-ce que tu fais à tourner comme en cage ? Auras-tu fini aujourd'hui ? Voilà bien les hommes, des tatillons qui ne se décident jamais. » Elle est décidée, elle ; elle ne comprend pas qu'on ballotte ainsi les raisonnements.

Le père, à table, dit qu'il aime je ne sais plus quoi ; la fille l'interrompt : « Papa, *tu tiens de moi.* » A

seize ans, elle se fait centre involontairement, elle rapporte tout à soi, son père avec le reste.

Le dernier enfant, un bébé de trois ans, joue à la poupée dans son coin, et l'oncle qui arrive lui demande ce qu'elle fait là : « Mon oncle, *ouvre les yeux; tu verras bien.* » A trois ans, elle fait déjà sentir à l'oncle que l'oncle est un imbécile.

Par contre, j'en ai vu le jour d'une grande faillite, quand les hommes consternés restaient dans leurs fauteuils, les bras pendants et inertes, se dresser et dire : « Il ne s'agit pas de pleurer, il faut du pain pour les enfants, je serai dame de comptoir; Charles, va chercher les livres et faisons les comptes. »

Voyez encore dans Raffet cette pauvre vivandière dont le fils vient d'être tué par une balle; elle ne pleure pas, elle ramasse le fusil, elle mâche la cartouche, ses dents sont serrées, elle ajuste : « Oh, les gueux! »

Une Anglaise, une Allemande aurait pleuré, pensé à Dieu, à l'autre vie, etc. : celle-ci agit en homme.

En effet, la femme, en France, est un homme, mais passé à l'alambic, raffiné et concentré. Elles ont notre initiative, notre vivacité militaire, notre goût pour la société, notre besoin de paraître, notre passion pour l'amusement, mais plus nerveusement et avec un élan plus fort.

Donc, il leur faut les mêmes emplois qu'à nous, mais plus fins, ceux où l'on manie les passions, où l'on observe les caractères, où l'on combat et où l'on domine, non pas brutalement et par force, mais par manége et habilement : — l'ambassadrice, la mar-

chande et la courtisane. — Dites-moi s'il y a un endroit au monde où les salons, les boutiques et les alcôves soient plus courus qu'à Paris?

Le Péruvien, le Valaque, l'Anglais morose, l'homme enrichi viennent s'établir ici. C'est que la Parisienne les réveille. Pour cela elle a deux talents :

Premier talent . l'art de dire, de laisser dire, et de faire dire des gravelures. Tout homme y est enclin, parce que, dans les compagnies honnêtes, elles sont interdites. La décence le gêne comme un habit noir et un faux-col raide; il a besoin de se mettre, non pas nu, mais en manches de chemise. Les innombrables petites répressions qu'il s'est imposées ou qu'il a subies ont provoqué une sourde rébellion intérieure. Plus l'homme est sérieux par état, plus il a chance de contenir un gamin. C'est ce gamin que la courtisane tire de sa prison; il gambade sur les tapis, vous jugez avec quel plaisir; d'autant plus que ce tapis est luxueux, que les meubles sont élégants, que la maîtresse de la maison est souvent belle, toujours parée, du moins habillée comme une femme du monde. Les mots vifs font disparate dans sa bouche. Dire des gueulées en robe de bal, quelle franche lippée! Ce gamin grave en habit noir, dont je parlais tout à l'heure, y court, comme jadis, en jaquette et collerette, il courait manger les pommes vertes du voisin.

Second talent : la Parisienne est une personne, non une chose ; elle sait parler, vouloir, mener son homme; elle a des réparties, des insistances, des caprices; tout avilie qu'elle soit, elle se tient debout Je ne sais plus

quelle petite actrice, au siècle dernier, ôtait à son amant, un duc, son cordon du Saint-Esprit, en lui disant : « Mets-toi à genoux là-dessus et baise ma pantoufle, vieille ducaille ! » Une de ses pareilles, ces jours-ci, demande à son protecteur de lui acheter une maison : trois jours après, il lui donne un portefeuille. Elle l'ouvre, n'y voit que des billets, les lui jette au nez : « Vieil égoïste, ce n'est pas de l'argent que je te demandais, c'est une maison; tu n'as pas voulu te donner la peine de l'acheter toi-même. » Il a trouvé cela charmant ; il n'est pas habitué à l'indépendance. Il n'y a qu'une Française capable de ces éclats. A l'étranger, à Londres, les femmes de Cremorn-Gardens sont des folles qui bavardent et boivent, ou des commerçantes correctes qui font des livraisons. Dans les petites maisons de la banlieue, vous trouvez de jolies personnes décentes, qui sont presque des ladies et ne souhaitent que la vie réglée, les contentements du ménage ; le reste, morne et désespéré, s'abandonne. A Paris, elles songent à l'avenir : ce sont elles qui exploitent les hommes. Elles ont des salons, elles occupent les femmes honnêtes ; on se les montre au doigt, elles font la mode. Au-dessous des illustres, les médiocres se placent, établissent une boutique de gants, se marient : ce sont des Figaros malhonnêtes, mais ce sont des Figaros.

III

Mme de B... est certainement une des maîtresses de maison des plus accomplies de Paris. A-t-elle un autre

talent et emploie-t-elle un autre manége? Vers dix heures, on la trouve au coin de son feu dans une sorte de chaise longue, mince, fluette, en robe gris de perle, avec toutes sortes de mousselines et de dentelles qui bruissent autour de ses bras mignons, de son cou de cygne; une sorte de Jeanne de Naples, pareille au portrait de Raphaël, mais plus blonde. Elle n'est pas ministre, elle n'est pas maréchal de France, elle ne donne pas de places, elle demeure plus loin que l'Arc de l'Étoile, et pourtant on vient chez elle des quatre coins de Paris. Elle a deux procédés : la flatterie et la cuisine.

La cuisine. Vers cinquante ans, souvent vers quarante, un homme est revenu de beaucoup de choses : sa fortune est faite; coqueter l'ennuie. Pour le gros plaisir, il l'achète; sa grande affaire est de maintenir son rang et sa considération; mais c'est une affaire, donc un ennui. Les tracas de la vanité ne l'intéressent plus qu'à demi ; il devient positif; et, s'il a un bon estomac, c'est de ce côté qu'il se rejette : être huit ou dix devant une chère fine, sous des lumières adoucies, parmi des femmes parées, avec des convives gais qui ne songent qu'au moment présent ; déguster un vin exquis, authentique, longuement soigné, précieusement charrié dans son petit traîneau d'osier; tortiller l'aile de quelque caille bien grasse, sentir couler dans son arrière-bouche la pulpe juteuse et fondante d'un pâté au poisson relevé de truffes : beaucoup de gens se disent tout bas que les chérubins et les séraphins sont moins heureux, et ne changeraient pas

l'état de leurs papilles nerveuses contre toute la musique des Dominations et des Trônes. — La veille d'un dîner, elle prend sa voiture, va chez les fournisseurs, choisit elle-même le dessert ; elle écrit de sa main à Isigny, à Nérac, tire chaque mets de l'endroit spécial, sans intermédiaire, etc. Mais c'est toute une science; je n'en finirais pas.

La flatterie. Tout le monde flatte, mais les imbéciles ne savent que vous dire avec variantes : « Ah ! monsieur, quel talent vous avez ! ah ! Madame, que vous êtes jolie ! » Quand le patient n'est pas trop stupide, il baisse la tête, laisse couler les phrases, remercie en faisant la bouche en cœur, et gronde tout bas : « Tais-toi, serinette. » — Celle-ci n'étale pas son approbation, elle la dissimule. Quand la louange lui vient sur les lèvres, elle la retient, et on voit qu'elle la retient; ce sont ses actions qui vous admirent, et non ses paroles. Elle entre dans vos idées, les achève, vous aide à les développer, vous fait bien parler, vous rend content de vous-même. Elle discute avec vous, elle vous donne le plaisir de la convaincre; elle ne se rend pas tout de suite, elle vous prouve que vous êtes supérieur. Quand je sors de chez elle, je suis persuadé que j'ai de l'esprit, que mes voyages sont la chose la plus intéressante du monde, que rien n'est plus curieux que l'Amérique, que j'ai eu parfaitement raison de me faire fabricant et marchand, que le porc salé et l'huile sont des sujets de conversation délectables, et qu'un alligator empaillé ferait très-bien dans son boudoir.

Elle prend les gens par leurs faibles. Aux étages inférieurs, la lorette et la marchande font de même : un seul esprit en trois personnes ; même talent, même besoin, le talent et le besoin de la Française : profiter des hommes en leur plaisant.

CHAPITRE VII

LES JEUNES FILLES

I

3 juin.

Les Tuileries sont un salon, un salon en plein air, où les petites filles apprennent les manéges, les gentillesses et les précautions du monde, l'art de coqueter, de minauder et de ne pas se compromettre.

Je viens d'en écouter deux (sept ans, dix ans,) qui faisaient la résolution d'aller inviter une nouvelle venue. Elles l'ont bien regardée d'abord ; elles ont vérifié si elle était de leur monde ; puis, tout d'un coup, relevant la tête d'un air sémillant, elles ont marché jusqu'à la bonne, avec le mélange convenable d'assurance et de modestie, exactement comme une dame qui traverse un salon pour en saluer une autre.

Vous connaissez l'attitude ; on se cambre joliment,

on efface les épaules, on arrondit sa jupe, on prend un sourire de circonstance, et on avance délicatement sur la pointe du pied, échangeant de petits coups d'œil fins avec les gens de connaissance, jusqu'au moment où les deux jupes vont se frôler ; à cet instant, on plonge dans sa robe avec une révérence savante, la bouche s'entr'ouvre comme une rose épanouie, un sourire angélique et inquiétant erre sur le coin des lèvres flatteuses et moqueuses, et, tout d'un coup, comme une cascade de perles, les compliments coulent et roulent à la rencontre d'autres compliments.

Celle qui a décidé la démarche avait l'air évaporé, volontairement évaporé des coquettes qui ont dix ans de salon. Rien de sincère ; elle *se sert* de ses impressions, elle les exagère, elle les mime. Elle joue un rôle : tendresse ou colère, elle est toujours en scène; tout d'un coup elle se jette sur la bonne et la câline ; c'est qu'il est joli, bienséant d'être aimante. Une autre a le petit geste hasardé, provoquant d'une écuyère. La troisième tourne déjà les yeux, rêveusement, comme une valseuse. Elles babillent, gazouillent, étalent leur robe, plient leur taille, remettent leurs boucles, comme elles feront dans vingt ans. Elles n'ont plus rien à apprendre ; elles savent déjà leur métier ; la grande affaire de leur mère sera maintenant de les comprimer jusqu'au mariage.

Est-ce leur faute? Les mères leur enseignent la coquetterie, dès qu'elles peuvent marcher. Qui a jamais vu ici de vrais enfants en cotte ou en jaquette, avec des souliers solides, franchement joyeux, rouges, un

peu roussis par le soleil, les cheveux défaits, occupés à courir et à faire du bruit? Cela choquerait la mère tout de suite; ce sont là des façons brutales, bonnes pour des enfants du peuple; sa plus sérieuse leçon a toujours été : « Tenez-vous bien! » Elle a souhaité que sa fille lui fît honneur et se montrât bien élevée; elle l'a blâmée de se salir, de se mêler aux enfants mal habillés; elle a encouragé ses petites réponses sentimentales ou malignes. Pour sa fille comme pour elle-même, elle a mis la perfection dans la grâce, dans la gentillesse, dans la toilette. Elle n'a pas craint de la rendre trop précoce, artificielle. Ses mièvreries lui ont plu; elle lui a fait répéter ses révérences, elle lui a fait réciter des fables avec inflexions et gestes, quelquefois en public, et surtout elle l'a parée commme une poupée.

Mes trois petites filles ont des nattes lustrées dont pas un cheveu ne dépasse l'autre, un petit casaquin serré à la taille, élégamment bombé en dessous, un fin bas de soie collé à la jambe, de jolis gants frais pour jouer au cerceau. Essayez de dire à la mère qu'il vaudrait mieux leur mettre une blouse et leur laisser les mains nues. Le modèle idéal gouverne ceci comme le reste : à l'instant, en toute situation, le Français retombe sur ses instincts mondains, comme un polichinelle sur son bout de plomb.

Mais, en revanche, les jolies mines riantes et futées, les fins petits pieds agiles et bondissants comme des pattes d'oiseau! Il y a là des chefs-d'œuvre de grâce, de vivacité pétulante et nerveuse, de toilette bien portée, de bavardage pétillant comme des ramages de

volière. Après tout, elles suivent leur nature et m'ont donné du plaisir pendant une heure. Elles ne souhaitaient point autre chose, ni moi non plus.

4 juin.

Je copie dans un roman de M. About cette lettre d'une jeune fille de seize ans à une jeune fille de seize ans ; elle est parfaite. M. About est un vrai Français, un survivant du XVIIIe siècle, un peu parent de Voltaire, cousin germain de Beaumarchais et de Marivaux : c'est pour cela qu'il peint si bien les Françaises.

Cher petit *Désir de plaire*,

(Comme elles se connaissent ! Il n'y a que Paris où une jeune fille, tout fraîchement éclose de sa classe de géographie et de français, perce aussi vite à jour le caractère de sa meilleure amie.)

« Me voilà revenue de la campagne, Henriette aussi, « Julie et Caroline aussi. La grave Madeleine m'a « fait *assavoir* qu'elle arriverait demain. Avec toi, « sans qui rien n'est bon, le sextuor sera complet. » (Un compliment bien tourné, puis une moquerie, trois tons différents en trois phrases : une pétulance, une habileté de style naturelle et perpétuelle ; trouvez-moi cela ailleurs en Europe !)

« Maman a décidé que la première réunion des in- « séparables aurait lieu chez nous ! » (Dans un an elle dira : « chez moi ! »)

« Quelle bonne journée! J'en saute de joie. N'attri-
« bue pas à une autre cause le pâté qui vient de tom-
« ber au beau milieu de ma lettre. Prie le papa-loup
« de te faire mener rue Saint-Arnaud, n° 4, avant
« l'aurore; on te rapportera dans ta tanière après
« dîner. » (Un père est un domestique imposé par la nature; on le dépose au vestiaire avec les parapluies, quand il est grognon et laid.)

« Nous danserons peut-être, mais à coup sûr nous
« bavarderons beaucoup, nous rirons comme des folles,
« et c'est le solide. » (De la philosophie, déjà! Elle a raison, c'est la philosophie de son tempérament, celle du XVIIIe siècle.)

« Il s'agit d'organiser les plaisirs de l'hiver sur une
« grande échelle, comme disait notre respectable pro-
« fesseur de littérature. » (Des coups de patte en passant à qui de droit.) « J'espère bien que l'on se verra
« tous les jours jusqu'au mariage, et encore après. » (Elle y pense, elle en parle; à seize ans, c'est sa grande idée, comme, à huit ans, l'idée d'une tarte.)

« C'est tout un plan de campagne à dresser; mon
« frère le soldat, qui vient d'arriver en semestre, nous
« aidera. Il ne veut pas croire que tu es cent fois plus
« jolie que moi (un compliment). Ces lieutenants du
« génie sont d'une incrédulité choquante. (Peut-on mieux affriander une coquetterie?) « A lundi! à lundi!
« à lundi! Encore un pâté! La pâtissière t'embrasse à
« tour de bras! » (De petits cris d'hirondelle, un flot ruisselant, entraînant de paroles impétueuses, étourdies, des gestes caressants et mignons, et, au-dessous de

tout cela, un besoin irrésistible de plaisir, d'excitation, d'action, des nerfs tendus comme des cordes de harpe, une volonté qui ne saura jamais se contenir, ni se subordonner, ni se régler. Vous la voyez d'ici, trois ans après, mariée, femme du monde, disant à son mari qui a des affaires :

— Mon bon chéri, nous allons ce soir à *Don Juan*, j'ai fait prendre la loge; je t'en prie, ne dis pas que tu n'as pas le temps; si, tu as *le* temps, il faut que tu aies le temps; Mario chante trop bien, il y a si longtemps que je ne l'ai entendu; je mourrais de chagrin si je ne l'entends pas ce soir; si, si, ce soir, pas un autre soir! Tu laisseras ton ami, il est bête, il vient de province, il a un nez rouge; est-ce qu'on donne des rendez-vous, est-ce qu'on prend les soirées des gens, quand on a le nez rouge? Voilà qui est convenu! Dieu, j'en saute de joie! Et toi aussi, il faut que tu sautes! Je t'assure que je te ferai honneur; regarde ma jolie robe mauve. Nous avons une première loge. Là, monsieur, soyez gentil; vous êtes gentil! je vous défends de parler, je vous ferme la bouche comme cela; n'est-ce pas une jolie manière de fermer la bouche? Jean, allez chercher la voiture!

(Dix ans après, elle a vingt-huit ans. Même scène, avec la variante que voici :)

— Un rendez-vous? Je suis édifiée sur vos rendez-vous. Un beau prétexte, et bien neuf, pour me laisser en tête-à-tête avec ma lampe. Mais c'est toujours comme cela : à l'homme, tous les profits du mariage, à la femme, tous les ennuis. Que madame brode

comme autrefois quand elle était petite fille, monsieur court comme autrefois quand il était jeune homme! Est-ce que je ne sais pas que votre rendez-vous du cercle est aux Bouffes-Parisiens, ou ailleurs? Au reste, vous avez raison, on est mieux là qu'ailleurs pour expédier les affaires et fixer les livraisons! Belles livraisons, et bien propres! Croyez-vous que je ne vous observe pas à l'Opéra? Vous dormez pendant la musique, il n'y a que le ballet qui vous réveille. Eh bien! j'y serai mieux seule qu'avec un bloc commercial, une bûche philosophique, pour qui l'idéal est dans un maillot rose. Ah! pauvres abusées, pauvres délaissées que nous sommes! Bonsoir, monsieur! Jean, dites qu'on attelle!

3 juin.

J'ai achevé ce petit roman, qui est extrêmement spirituel et tout à fait réussi. J'avais déjà entendu parler de M. About à l'étranger; on me disait de lui :

— « Dans la génération nouvelle, c'est l'homme qui est le plus en vue; non-seulement il fait de jolies choses, mais ces jolies choses sont d'un genre unique. Nous les importons comme les bijoux et les modes de Paris; rien de semblable, ni d'approchant en Allemagne ou en Angleterre. Depuis *Marianne* et *le Paysan parvenu*, on n'a rien fait chez vous de plus national. »

Son capitaine Bitterlin, père de la charmante jeune fille à qui la lettre ci-dessus est adressée, lui dit un jour, la voyant rêveuse à table :

— « Attention ! tu fais de l'œil à la carafe. »

Ceci est brutal, mais vrai ; dans l'âme, elle est grisette.

La même charmante personne ayant choisi un amoureux, vient dire à monsieur son père :

— « Mon cher père, je suis amoureuse d'un jeune homme que vous aimerez quand vous l'aurez vu, et que je vous montrerai, si vous me promettez de ne pas lui faire de mal. Si je n'étais pas une enfant soumise et respectueuse, j'attendrais ma majorité pour l'épouser malgré vous, sans autre dot que les vingt-quatre mille francs de ma mère. »

Ceci est un peu fort, mais n'est pas impossible. Elles sont naturellement décidées : avec un fond de grisette, elles ont un fond de hussard. La vraie pudeur, la candeur virginale et profonde, la timidité rougissante, la délicatesse effarouchée leur manque tout à fait ou les quitte vite. Ce sont des fleurs, si vous voulez, mais, au premier coup de soleil, elles s'ouvrent ; au second, rayon, elles sont trop ouvertes ; la jeune fille disparaît, la femme reste, et souvent cette femme est presque un homme, quelquefois plus qu'un homme. Dès quatorze ans, elles s'exercent sur leur famille, sur leur père.

Mon ami B.., médecin, s'entend un soir déclarer par sa fille qu'elle veut aller à la soirée de mariage d'une de ses amies.

— Mais tu as eu la fièvre ce matin.

— Cela ne fait rien.

— Mais tu es encore au lit et tu frissonnes !

— Je me couvrirai bien.

— Louise, la fièvre te reprendra !

— Papa, si je n'y vais pas, j'aurai la fièvre de rage !

— Ma chère enfant, je ne connais pas la fièvre de rage, ce sera une espèce nouvelle à constater ; je ferai un beau mémoire, et je serai élu à l'Académie.

— Papa, il le faut absolument !

Le père a cédé ; quelle est la volonté de cinquante ans qui peut résister à une volonté de vingt ans ? Elle est rentrée épuisée à une heure du matin, et la fièvre est revenue. Le pauvre homme, toute la nuit, s'est relevé d'heure en heure pour la soigner, la faire boire ; il avait monté cinquante-sept étages dans la journée, et, le lendemain matin, quand je l'ai revu, il avait la mine d'un déterré.

Elles sont trop intelligentes, trop vite éveillées et déniaisées, trop promptes à saisir les faibles et les ridicules. D'autre part, elles ont trop de volonté, des désirs trop vifs et trop nombreux, surtout un trop âpre et trop puissant besoin de flatterie, d'adorations, de sensations agréables et fortes. Le profond sentiment sublime et la niaiserie native, qui font la subordination volontaire, sont absents. Elles sont au-dessus et au-dessous de l'obéissance, incapables de subir le commandement et d'éprouver du respect.

Voilà pourquoi tout l'effort de l'éducation est de les arrêter, de les retenir, de les empêcher d'ouvrir leurs ailes. Je sais des familles où l'on n'admet pas de jeunes gens, cela pourrait suggérer des idées ; rien que le futur, une fois accepté par les parents. Mme de M... disait avec orgueil :

— « Jamais ma fille (elle a vingt ans) n'est sortie seule, n'a passé une heure seule, nuit ou jour, hors de mes yeux, ou des yeux de sa gouvernante. »

Tout cela revient à dire que nous sommes voisins de l'Italie ; le climat les fait précoces et d'imagination débridée. Donc il faut le couvent, le couvent véritable, comme dans les pays du midi, ou la maison domestique arrangée en couvent. Quand la répression de soi par soi fait défaut, il faut une autre répression ; au lieu du contrôle personnel, la clôture forcée : même règle qu'en politique ; le gendarme extérieur est d'autant plus désagréable, que le gendarme intérieur est moins vigilant.

Mon pauvre B... prétend qu en certaines pensions on a supprimé les professeurs, même vieux et laids. On trouvait sur les cahiers des petites filles : « Je t'aime, je t'adore, » à l'adresse de ces pauvres potiches. Aussi bien, une pension de jeunes filles est une école de coquetterie. L'émulation, qui est bonne pour les hommes, est pernicieuse pour les femmes ; elles rivalisent dans leurs compositions comme dans leurs toilettes ; la vanité et la curiosité deviennent énormes, et patatra sur le mari.

Regardez-les deux ans après le mariage, vous saurez ce qui couvait sous cette attitude décente. Mme B... avait trois filles, elle les a élevées catholiquement, elle les a matées ; elle les tenait toutes trois dans un petit dortoir sans feu, courbées sur une géographie ou collées sur une tapisserie. Je voyais des contenances modestes, des yeux baissés, des personnes amorties.

En un an, le petit serpent s'est dégourdi, s'est dressé sur sa queue, a sifflé. L'aînée, qui était muette, babille maintenant sans cesse, mord et jappe sous l'aile de son mari: personne n'a le compliment plus venimeux ; ses répliques sentent d'une lieue Figaro et Dorine. La cadette, qui a épousé un politique humanitaire, chante à table, d'après lui, des motets philosophiques et religieux, raisonne sur les sciences, lance des idées générales ; cela lui va comme un pantalon ; on sent le perroquet sifflé ; c'est l'idée du mari, mais gâtée, répétée à tort et à travers : il a laissé tomber son trop plein, elle le recueille et le déverse. En ce moment elle complète une brochure sur le perfectionnement et l'avenir de la femme. La troisième, un ange, s'est promenée huit jours à Brighton avec un officier. — Moi qui l'ai connue candide, encore chrysalide !

Au bal.

J'ai bien examiné les têtes ; sauf les deux petites G..., le moral est déplaisant ; une sorte d'impétuosité physique, un accent net, volontaire, quelque chose de remuant, de sec et de borné ; des passions promptes et impérieuses, des nerfs irritables, qui amèneront des accès de larmes à la moindre contradiction ; l'esprit tout en dehors, et toujours des phrases de convention. Moitié actrices et moitié princesses.

Elles s'habillent bien, elles ont de l'esprit, mais la noblesse leur manque et elles mentent trop.

CHAPITRE VIII

LES JEUNES FILLES

II

15 juin.

Visite à Ville-d'Avray, chez mon ami S..., chef de division dans un ministère ; trente mille francs de dépense par an. Une villa peinte à neuf, avec une prairie suisse de vingt-deux mètres et sept arbres. Deux filles, quinze, seize ans, qui prennent le bon air de la campagne en gants frais, pèlerine de tulle, bottines serrées, corsets irréprochables, dès huit heures du matin. Elles m'aiment beaucoup ; j'ai toujours des bonbons et des brimborions dans mes poches.

— « Eh ! c'est M. Graindorge, dit Mme S... Bonjour, mon cher monsieur, que vous êtes aimable de venir sitôt ! Nous allons vous montrer notre chaumière. Oh ! une vraie chaumière ! Mais il y a un peu de verdure. Nous ne pouvions nous passer de verdure.

Ces pauvres enfants ont si grand besoin de l'air des champs! Aussi elles en profitent! Toujours sur le gazon à remuer les bras, les jambes. Et pas de gêne : des robes simples, de vraies jaquettes, comme à sept ans. Elles sont si enfants, vous n'imaginez pas combien elles sont encore enfants! Croiriez-vous bien qu'hier Jeanne, en me répétant l'histoire de Louis XIV, m'a dit : « Mais maman, comment pouvait-il « aimer cette La Vallière, puisqu'il était déjà marié? « Il était donc bigame ? » Cela m'a fait venir les larmes aux yeux ; n'est-ce pas que c'est joli ? C'est elle qui me disait à trois ans, quand je lui parlais du bon Dieu qui est dans le ciel : « C'est donc comme les oiseaux ; est-ce qu'il a un bec ? » Elle avait déjà du raisonnement. Ah ! monsieur Graindorge, c'est un bien grand bonheur que d'être mère! les hommes qui sont restés garçons comme vous ne savent pas ce qu'ils ont perdu. Mon mari me le disait ce matin encore; c'est qu'il est galant. Mais vous aussi vous êtes galant, et nous sommes toujours charmés de vous voir. Comme il fait chaud, n'est-ce pas, aujourd'hui ! Prenez donc la peine de vous asseoir. »

J'ai salué. Je suis en France depuis six ans, mais je ne sais pas encore recevoir convenablement ces douches d'amabilité parisienne.

Une fusée de gammes et de trilles est partie du petit salon-boudoir.

— « C'est Jeanne! Elles sont dans leur nid, elles viennent de le faire arranger; entrons, vous nous direz votre goût; elles ont du goût! »

Cela est vrai. Il n'y a pas de nid plus coquet, plus élégant. Toute la chambre est tendue de perse blanche et bleue, d'un bleu léger, d'une fraîcheur exquise ; un mince filet d'or monte et serpente, encadrant les glaces. De grandes porcelaines blanches évasent leurs calices de neige, pleins de chèvrefeuilles échevelés, de roses moussues, d'azaléas encore humides de rosée. La lumière adoucie entre sous les stores à travers les majoliques des fenêtres, et s'étale sur le tapis comme une nappe de brume soleillée. Sur la table, deux ou trois albums jetés avec une négligence savante ; aux deux coins de la cheminée, des esquisses signées de leurs initiales ; un seul tableau, un grand portrait de Marie-Antoinette. Et que de jolies bagatelles féminines sur les étagères !

Jeanne est au piano, Marthe debout, à côté d'elle. Deux noms modernes ; c'est la dernière mode. Marthe mince, le col penché, a l'air d'une fine mésange délicate. L'autre promène languissamment ses doigts le long des touches d'ivoire, avec un demi-sourire sur sa lèvre boudeuse. Toutes deux en robes blanches rayées de rose, d'une fraîcheur immaculée, avec des bouillons ponceau autour du cou et aux manches, à peine décolletées, et pourtant assez décolletées. Il fait chaud, on est à la campagne. Pourtant elles sont modestes, timides encore avec les étrangers ; elles s'arrêtent avant de parler ; elles rougissent un peu d'un éclat de voix qui leur est échappé ; elles hasardent un petit mouvement abandonné, puis tout d'un coup, hésitantes, inquiètes, elles le suspendent. On sent en elles un feu

intérieur, une sensibilité frémissante, toujours occupée à se contenir, une délicatesse et une vivacité d'oiseau. La jolie créature est si frêle, qu'on craint toujours de l'écraser; si vive, qu'elle semble toujours au moment de prendre son vol. Tout cela tressaille et palpite sous les ondoiements légers de la jupe, avec le balancement des boucles enroulées le long des tempes, avec les mignons tremblements de la voix qui s'essaie.

— (Vous aurez cinquante-trois ans le vingt-et-un juillet prochain, Graindorge, mon bon ami.

— Cela est vrai, monsieur, mais raison de plus pour me rajeunir les yeux en regardant les fleurs de serre.)

Véritablement on se sent ici comme devant deux fleurs de serre. On comprend que le charme est dans l'imprévu et dans l'apparence, dans la subite nouveauté, dans l'imagination qui tout de suite bâtit à travers l'inconnu, qu'il faut rester immobile, qu'au moindre contact du bout du doigt, tout s'effeuillerait. Voilà ce que c'est que d'avoir vu en chemin de fer des visages plats, des bourgeois aigres. Cette grâce, cette suavité étrange touchent comme un air de Mozart qu'on entend tout d'un coup au milieu d'une longue rue vulgaire, comme une belle aubépine fleurie, qui apparaît seule dans une haie sèche. Si l'aubépine était dans un pot sur votre fenêtre, si vous aviez entendu les roulades et les vocalises préparatoires de la chanteuse, votre émotion se réduirait à presque rien.

Goëthe nous disait : Traitez votre âme comme un insecte; il est amusant de compter ses instincts, de

prévoir ses soubresauts et ses démarches. — J'aime mieux dire : Traitez votre âme comme un violon, et donnez-lui des motifs sur lesquels elle trouvera des airs.

Peu à peu, je suis devenu un confident, et Marthe m'a dit :

— Voulez-vous venir mercredi au cours? Il y a grande séance. Rue d'Astorg, 27, M. d'Héristal. Oh! c'est un monsieur très-bien, il est décoré; et puis maman dit qu'il est paternel. Tout le monde y va maintenant; j'y ai toutes mes amies. Il fait de petits discours sur le bonheur des mères, cela fait pleurer. Et un homme si convenable, si aimable! Jamais de gronderies; quand un devoir n'est pas bien, il ne se moque pas, il vous console, il dit que le suivant sera mieux. Toujours bien habillé, n'est-ce pas, Jeanne? Un habit bleu à boutons d'or, et du linge si blanc! Nous rions bien un peu, parce qu'il regarde trop souvent ses ongles, et qu'il tire joliment son mouchoir; Mlle Volant, qui est tout à côté de lui, dit qu'il y met du benjoin. Enfin il est soigné comme une dame. Nous sommes bien contentes d'aller chez lui, notre institutrice nous ennuyait tant! Vous la rappelez-vous, mademoiselle Eudoxie? Elle avait le nez rouge, et des pattes! N'est-ce pas, Jeanne, quel air miel et vinaigre? Mesdemoiselles, vous recommencerez votre analyse. Mesdemoiselles, tenez-vous mieux. Mesdemoiselles, on ne marche pas comme cela quand on est une personne bien élevée. Mesdemoiselles, on ne parle pas à table. Une vraie grille de prison. Quand

on mangeait, défense d'ouvrir la bouche. Et cette manière de nous encourager quand nous devions jouer du piano devant quelqu'un! Et les principes! Elle en avait plein la bouche. Louise Volant dit que c'est cela qui lui a gâté les dents. Toujours les principes. Elle en vend, c'est son état. Enfin, Mme Volant a dit à maman que le cours était charmant, bien composé, et nous y allons depuis six mois.

— Et qu'est-ce que vous y faites?

— Toutes sortes de choses. Des compositions. Nous avons eu la mort de Jeanne d'Arc. Conversation de deux anges émus par les misères de la terre. Une mère à genoux devant un lion qui veut dévorer son enfant. Joseph vendu par ses frères. Hymne au soleil. Par exemple, il faut se donner de la peine. Vous comprenez, un hymne au soleil! D'abord je ne trouvais rien à dire, Jeanne non plus. Nous avons pleuré, nous nous croyions stupides. M. d'Héristal nous a dit qu'il fallait s'exalter, exalter son imagination. Alors, nous nous sommes promenées en faisant de grands pas dans la chambre, nous nous sommes embrassées bien fort, nous nous sommes serré les poignets, nous avons fait les yeux blancs comme au théâtre, et tout est venu. Nous ne trouvions qu'une demi-page en commençant; à présent, nous en faisons six. Nous allons composer demain matin notre hymne avant le second déjeuner.

— Et qu'est-ce que vous direz?

— Oh! nous ne savons pas encore; il faut que nous soyons seules, et alors nous faisons la grosse voix,

n'est-ce pas, Jeanne? — Et puis, cela dépend : Jeanne parle toujours des petits agneaux, des prairies émaillées de fleurs, des enfants qui se mettent à genoux le soir sur leur lit rose pour demander la bénédiction du bon Dieu; moi, je parle du char du tonnerre, de l'éclair qui est un messager ailé, de la foudre qui est la voix du Tout-Puissant. Cela fait très-bien. M. d'Héristal est toujours content, il dit que nous avons du style, il va nous mettre sur le tableau d'honneur.

— Est-ce que vous lisez cela tout haut et vous-mêmes?

— Ah! vous avez raison, c'est bien difficile. Figurez-vous que, la première fois, Jeanne n'a pas pu, et s'est mise à pleurer. Moi, j'ai cru que la voix me resterait dans le gosier, j'étais rouge, rouge! mais maman m'a fait des yeux, et alors j'ai lu sans savoir ce que je disais; j'étais comme dans un rêve. M. d'Héristal m'a fait un compliment; alors, il m'est revenu un peu de courage, j'ai bu une gorgée d'eau sucrée et je me suis senti une voix, une force! C'est tout à fait comme au bal, quand les lumières vous rentrent dans les yeux, et la musique dans la tête, et qu'on tourne sans savoir comment; mais on tournerait toujours, jusqu'à cinq heures du matin. La dernière fois, il a dit à une nouvelle que ses phrases étaient lourdes; là-dessus, elle a sangloté, sa mère l'a prise à bras le corps, on lui a fait respirer des sels, elle avait des attaques de nerfs; il a lu le reste du devoir lui-même; heureusement c'était très-bien, et alors elle s'est remise. C'est qu'aussi, c'est terrible : tous les yeux sont braqués sur vous, les

mères, les tantes sont là, quelquefois les papas avec leurs lorgnons à l'œil et leurs breloques. On se mettrait dans un trou de souris. Par exemple, il y a des choses bien amusantes, des figures comiques ; l'avant-dernière fois, il nous est venu une Anglaise, miss Flamborough, rouge comme un coquelicot, avec un châle rouge à effaroucher les bœufs, une espèce de casaquin et pas de taille; elle n'a pas osé lever les yeux, elle n'a rien regardé, excepté ses pieds et son cahier, ce sera une piocheuse. Ce jour-là, maman a été scandalisée : croiriez-vous que M[lle] d'Estang avait un cachemire? On n'a jamais rien vu de pareil, on ne porte de cachemire que lorsqu'on est dame ; mais elle est créole et ne sait pas encore les choses. Je vous assure que c'est un joli coup d'œil, presque comme dans une soirée; il y a des fleurs dans les jardinières, des domestiques en livrée pour ouvrir les portes; des robes fraîches, et quelles coiffures! On en apprend plus là que dans les journaux de mode. M[lle] d'Estang avait des boucles d'oreilles comme celles du musée Campana, avec des émeraudes. M[lle] Hérié a un frère artiste qui lui a dessiné ses toilettes d'hiver, tout en velours noir, avec une bordure de cygne. M[lle] d'Argelès a le visage et le cou trop longs, mais elle natte ses cheveux en diadème pour élargir sa tête, et, comme elle a un teint brun d'Espagnole, elle se met tout en bleu sombre avec des passementeries hérissées, avec des broderies qui font repoussoir et des franges sur tout son corsage. Oh ! c'est bientôt mercredi! Encore cinq jours : vendredi, samedi, dimanche, lundi, mardi,

douze heures tous les jours; non, vingt-quatre heures, car j'en rêve. Jeanne, ma chérie, tu vas m'embrasser. »

Là dessus, elles se sont jetées dans les bras l'une de l'autre, et ont sauté comme des chèvres sur le gazon; expansion nerveuse. Dans deux ans, elles s'embrasseront par contenance; cela sied bien, et cela est piquant; elles entreverront qu'il y a là une coquetterie; ce sera comme un bouquet de cerises, bon à passer sous le nez des hommes, pour leur faire imaginer combien il serait délicieux d'y goûter. Dans quatre ans, si elles ne sont pas mariées, elles prendront les petits enfants sur leurs genoux en plein salon, les baiseront, les pomponneront, avec toutes sortes de petits noms caressants et mignons, pour montrer qu'elles seront bonnes mères. — Les nerfs, la coquetterie, la maternité; rien d'autre dans la femme.

La manivelle tournait, il fallait profiter du mouvement; et j'ai hasardé cette remarque fort simple que le cours Héristal est plus amusant que le catéchisme.

— « A cause des robes grises ou noires, qui étaient d'uniforme au catéchisme? non, le catéchisme était gentil; Jeanne avec ses yeux baissés avait l'air d'une madone. Mais nous avons bien travaillé, n'est-ce pas, ma petite Jeanne? Figurez-vous qu'elle y a été sept fois de suite première. Elle a eu la grande médaille au bout de l'année. Papa l'appelait sa petite théologienne. Moi, j'étais tout au plus dans les dix premières. Tout le monde y allait, Mlle Eudoxie, maman; même quelquefois nous demandions conseil à papa, qui nous indiquait les livres. Il le fallait bien, il n'y aurait pas eu

moyen de s'en tirer. Madame Volant et les autres mamans étaient là à côté de leurs filles, avec un crayon et des cahiers pour prendre des notes ; et vite, vite, vite, les doigts trottaient comme des chevaux de course. Elles écrivaient tout. Louise Volant a apporté une fois une rédaction de dix-sept pages sur l'amour de Dieu ; une autre fois une rédaction de vingt-quatre pages sur la dignité de l'Église, avec des citations de saint Augustin. Chez nous, maman notait la fin, Mlle Eudoxie le commencement, moi et Jeanne le milieu, et nous avons fait une fois une rédaction de trente-deux pages ; le soir, papa nous lisait du Bossuet ; Jeanne a une si bonne mémoire, qu'elle disait de suite toutes les hérésies, tous les conciles. Là-dessus on nous a dénoncées. Ces demoiselles sont si jalouses ! mais M. l'abbé a répondu qu'il était édifiant de voir les parents s'instruire ainsi dans la religion. Et, le jour où Jeanne est allée recevoir sa médaille, les mamans enrageaient, je ne tenais pas de joie dans ma robe ; je pétillais, je répétais tout bas vingt fois par minute : « La médaille n'est pas pour vous, Mesdemoiselles, la médaille n'est pas pour vos filles, Mesdames, c'est pour ma Jeanne. » Jeanne, tu étais belle comme un ange. »

Un déluge de baisers. Il y a du trop plein dans cette jeune fille ; elle devrait monter à cheval, faire de grandes promenades à pied, aller au gymnase, apprendre la géographie. Mais ce n'est pas mon affaire. Encore un petit coup de fouet, pour achever.

— « Et ce cher piano ? »

Elles éclatent de rire.

— « Ceci est très-mal, vous êtes sceptiques. Vous savez bien que j'ai été élevé en Allemagne. J'adore la musique.

— L'ophicléide ou le trombone?

— Abominable. Vous ne respectez rien. Le piano, le piano.

— Voilà, Monsieur.» — Et de courir comme une biche; elle ouvre la porte, elle ouvre le piano, et, des deux mains, commence un roulement de gammes : quel roulement! Elle y va de toute sa force, en faisant frou-frou de tout son gosier. — « Jeanne, fais donc frou-frou ; en avant les gammes; il faut contenter Monsieur. »

Le vent a tourné, plus de confidences; je n'obtiendrai qu'un charivari.

— « Mesdemoiselles, rien d'affreux comme la calomnie pour un cœur sensible. Je me noierai ce soir en rentrant, s'il y a de l'eau dans la Seine. J'étais de bonne foi pourtant ; je vous avais apporté un petit cahier de Schumann. Que vais-je devenir? mon Dieu, mon Dieu !

— Un cahier, un cahier, où est le cahier? un cahier gris-saumon ; quel est ce baragouin qu'ils ont mis dessus? de l'allemand? Qu'est-ce qu'il a imprimé là, votre Allemand?

— Des préceptes, une sorte de catéchisme à l'usage du musicien qui commence.

-- Un catéchisme? cela doit être charmant. Ah!

M. Graindorge, M. Graindorge, vous serez gentil, vous allez nous traduire cela. »

Voici ces préceptes. Pendant que je les lisais, leur mine était à peindre : elles ouvraient de grands yeux ; c'est qu'on sent dans ces vingt phrases la gravité, toute la conviction profonde, toute l'émotion intime qui en Allemagne gouvernent l'éducation musicale. Imaginez deux jeunes chattes de salon en présence d'un crabe.

« L'éducation de l'oreille est le principal. Efforce-toi de bonne heure de reconnaître le majeur, le mineur, les différents tons. La cloche, la vitre des fenêtres heurtées, le coucou, tâche de noter quels sons ils rendent.

« Il y a des gens qui s'imaginent qu'on arrive à tout par l'agilité des doigts, et qui, jusqu'à un âge avancé,emploient plusieurs heures par jour aux exercices mécaniques. C'est comme si un homme s'appliquait chaque jour à prononcer A B C le plus vite possible, et toujours plus vite. Emploie mieux ton temps.

« Pour la mesure, le jeu de beaucoup de virtuoses est comme la marche d'un homme ivre. Ne prends point de telles gens pour modèles.

« Quand tu joues, ne t'inquiète point de savoir qui t'entend.

« Joue toujours comme si un maître t'entendait.

« Tu ne dois pas seulement savoir tes morceaux avec les doigts ; il faut encore que tu puisses les fredonner sans clavier. Aiguise ton imagination de telle

sorte que, dans un morceau, tu puisses retenir, non-seulement la mélodie, mais encore l'harmonie.

« Tu dois arriver à comprendre la musique à la lecture.

« Ne joue jamais un morceau sans l'avoir lu d'avance.

« Quand tu seras plus âgé, ne joue aucun morceau de mode. Le temps est précieux; il faudrait cent vies d'hommes, à qui voudrait connaître seulement ce qui est bon.

« Ne répands pas la mauvaise musique; au contraire, aide de toute ta force à l'écraser.

« Tu ne dois point jouer de mauvaise musique. Tu ne dois point même en entendre, à moins d'y être forcé.

« Regarde comme une chose horrible de changer, d'omettre quelque chose dans la musique des bons compositeurs, ou d'y introduire des ornements nouveaux et à la mode. C'est le plus grand outrage que tu puisses faire à l'art.

« Cherche parmi tes camarades ceux qui en savent plus que toi.

« Les règles de la morale sont aussi les règles de l'art.

« Maintiens-toi, enquiers-toi sérieusement dans la vie, comme aussi dans les autres arts et dans les sciences.

« On peut apprendre toujours. »

Ici elles ont bâillé de tout leur cœur. « Mais, mon bon monsieur Graindorge, ceci est gai comme un

enterrement. C'est un trappiste, n'est-ce pas, qui a écrit cela? Il aurait dû ajouter à ses règles : « Frère, il faut mourir! » On voit bien que les Allemands mangent de la choucroute. Nous n'y faisons pas tant de façons, nous autres. Nous apprenons à lever et à baisser tour à tour les cinq doigts, ut, ré, mi, fa, sol; après cela, des gammes; après, les exercices : Cramer, Czerny, Doelher, et le reste. J'en suis à Czerny, Louise Volant n'en est qu'à Cramer. Alors les doigts roulent, tenez, comme ceci. (Et les doigts blancs commencèrent à galoper avec les plus jolies roulades.) On s'assied bien, on prend un air grave, tenez, comme ceci. (Et elle fit la mine la plus moqueusement sentimentale du monde.) On relève la tête un petit instant, vers le plafond, tenez, comme ceci. (Elle arrangea gracieusement une boucle qui n'avait pas besoin d'être arrangée.) Puis, pouf, une grosse note, et ron, ron, ron; écoutez bien, c'est le *Mouvement perpétuel.* »

En effet, c'est le titre du morceau, un vrai train express. La galopade a duré dix minutes; ses joues s'empourpraient, son œil brillait; un vrai cheval de course. Sa sœur a battu des mains, j'ai battu des mains, le père et la mère qui sont arrivés ont battu des mains. Nous lui avons juré qu'elle serait la première à la prochaine réunion musicale, chez Mme d'Héristal, et, ma foi, elle le mérite. A dîner, nous avons délibéré sur la robe, nous nous sommes décidés pour les cheveux crépés, bouffants, avec une torsade; nous sommes sûrs d'un grand succès. Elle était en verve, et, en me reconduisant jusqu'au perron, comme je baisais (à l'ancienne

mode) la main de sa mère, elle m'a dit, avec une révérence : « Frère, il faut mourir ! »

Je pensais à son futur mari, en rêvassant au retour dans ma voiture. Heureux homme ! S'il y a une éducation capable d'exciter les nerfs et la vanité, c'est celle-là.

CHAPITRE IX

LES JEUNES GENS

I

J'ai vu ces jours-ci cinq ou six jeunes gens du monde et je voulais les décrire ; mais mon esprit s'en va, je ne sais pourquoi, vagabonder ailleurs, en Amérique. Probablement, c'est par la force du contraste ; la seule chose que je puisse écrire aujourd'hui, c'est l'histoire du premier jeune Américain que j'aie bien connu.

J'étais à la Nouvelle-Orléans, et nous avions plus d'une fois chassé ensemble. Au coucher du soleil, on descend le long du canal jusqu'au grand *bayou*, qui mène au lac Pontchartrain ; les crocodiles font la sieste sur la vase ; on les tire aux yeux, parce que la balle glisserait sur leur cuirasse, ou bien au ventre, quand ils ont la bonté de montrer cet organe, ce qui arrive souvent ; car ce sont des gentlemen pour les allures,

et volontiers ils s'étendent sur le sable, comme sur un sopha, dans des attitudes commodes. Par contre, une fois touchés, ils deviennent comiques, et pirouettent dans l'eau avec des entrechats, des battements et des voltiges, absolument comme les danseurs de l'Opéra. Avant-hier encore, en voyant M. Mérante faire la toupie, j'ai été frappé de la ressemblance. Cependant le crocodile est supérieur; dans les soubresauts de l'arrière-train, il met une fantaisie extraordinaire. En somme, cet exercice est excellent après dîner, et, à mon avis, préférable au billard.

Mon ami, Jonathan Butler, tirait fort bien, et dans ces occasions, s'épanouissait la rate; du reste il ne riait point et ne parlait guère hors de ces occasions-là. Mais une fois sur le bord du *bayou*, il frottait ses solides mains et entrait en joie. « Tom, me disait-il, voyez-vous ce gentleman qui bâille là-bas sous la touffe de jonc, avec une si belle mâchoire? Est-ce que vous ne trouvez pas qu'il ressemble au révérend Booby, du Kentucky, qui est venu hier psalmodier chez ma mère? Absolument la même mâchoire, et un gilet blanc, comme l'autre. Au gilet blanc du révérend!... Paf! patatra!... Le révérend manque de tenue; voyez-vous comme il se démène? Ah! ah! le ventre en l'air! Je vous demande pardon, Monseigneur, j'ai taché votre gilet blanc. A un autre! » Dans ces moments-là, ses yeux n'étaient pas bons; ses narines se gonflaient, et ses joues devenaient rouges.

Il était Yankee de race et Anglais de tempérament, en cela fort différent des jeunes gens de la Nouvelle-

Orléans, qui sont ordinairement d'origine française, pâles, fins, nerveux, à la façon des créoles. Il avait six pieds de haut, et il était gros à proportion, quoiqu'il n'eût que vingt-huit ans, large d'épaules, avec les chairs épaisses et immobiles d'un taureau. Le plus souvent, il se tenait au repos, et, dans la conversation, ne prodiguait pas ses gestes. Mais, quand il avait bu ou qu'il était de mauvaise humeur, ses lèvres commençaient à trembler, son souffle devenait bruyant, et on se taisait volontiers, parce qu'on sentait qu'une fois lancé, il foncerait en avant tout entier et les yeux clos. Je l'avais vu, par une nuit de tempête, quand le ciel descendait comme un déluge, sortir du club à une heure du matin, en criant qu'il n'était point un chien pour rentrer au logis et dormir sur une paillasse. En cinq minutes, il avait enjambé le port, décroché sa barque, et s'était lancé sur le fleuve, où roulaient des troncs d'arbres charriés par les eaux violentes. La grande eau bourbeuse tourbillonnait sous les bourrasques, le mât craquait. Nous le rappelions de toutes nos forces; il n'écoutait pas et manœuvrait, la tête nue, avec des bras d'Hercule. Nous le tenions pour mort: le lendemain matin, il rentrait trempé comme s'il eût passé la nuit sous l'eau, mais rafraîchi et de bonne humeur, comme un homme sanguin qui a été saigné, et qui, ne sentant plus ses veines engorgées, se trouve à l'aise. — Un an avant mon arrivée, il y avait des coups de fusil du côté du Mexique. Tout d'un coup il quitta sa maison, si bien montée, son confortable anglais rehaussé de luxe créole, et partit à che-

val, avec sa meute de chiens, deux carabines, une boussole, une couverture, à travers les forêts, seul, vivant de sa chasse, attachant le soir son hamac à un arbre, et dormant sous la garde de ses chiens. Il revint au bout de trois mois, ayant fait sept ou huit cents milles, et tué un nombre raisonnable d'Indiens et de Mexicains, bien portant, mais avec un coup de couteau dans la joue. Les chiens, nourris de chair, étaient devenus si féroces, qu'il fut obligé de les envoyer hors de la ville. — Ces sortes d'expéditions l'avaient rendu populaire parmi les jeunes gens riches, d'autant plus qu'il était serviable et n'avait point de prétentions. Surtout il était parfaitement exempt de la raideur et de la pruderie puritaines. En ce point, les idées créoles avaient recouvert chez lui le fond anglais; sa mère, une fière Française, apparentée aux anciennes familles, l'avait élevé dans les mœurs de la vieille noblesse et dans la haine du *cant*. Il faut dire que, dans ce monde élégant, les Yankees passent pour des épiciers rogues. En effet, chez eux, à Cincinnati par exemple, la loi interdit les billards; il y a cinquante dollars d'amende pour qui vend un paquet de cartes; vous y trouvez, en pleine forêt, des *revivals* qui durent trois jours. Les prédicateurs se relayent, décrivant l'agonie du pécheur, sa mort, les progrès de la pourriture, le feu de l'enfer, toutes les circonstances de la grillade, minutieusement, avec des cris et des éjaculations, jusqu'à tomber épuisés, pendant qu'autour d'eux les auditeurs crient Hosanna! du haut de leur gosier, quelquefois trois ou quatre heures durant, et que les jeunes femmes

sanglotent la face contre terre, dans les convulsions. D'autre part, les gentlemen de Cincinnati vont eux-mêmes faire leur marché, mangent avec leurs couteaux, crachent incessamment, même à table, et sur les robes des dames. Vous verrez ces belles mœurs dans un roman de Cooper : il s'agit de deux amoureux ; la jeune fille n'épouse pas le jeune homme, parce qu'il a des doutes théologiques ; après beaucoup de discussions, il s'en va pêcher le veau marin dans les mers polaires ; il a le nez gelé, ce qui le convertit. Elle, cependant, continue à faire la cuisine et va au-devant du vaisseau, une casserole à la main. Du plus loin qu'elle l'aperçoit, elle lui crie : « Croyez-vous maintenant à la médiation directe, ou seulement à la médiation symbolique? — A la médiation directe. » Éperdue de joie, elle laisse tomber la casserole, et les voilà mariés. — Naturellement ces cordonniers prédicants ne plaisent guère à des gens du monde. C'est pourquoi notre ami Jonathan Butler, quoique protestant, ne prêchait pas, même d'exemple. Selon la mode, il avait pour maîtresse une jolie quarteronne, et ne lui était pas trop fidèle. Sa voiture était neuve et ses chevaux admirables : ses nègres, un peu trop battus, obéissaient sur un coup d'œil. Sans doute les gens du peuple le trouvaient orgueilleux parce qu'il ne leur parlait jamais, et, quand il passait, les épicières dévotes l'appelaient tout bas Moloch et Satan. Mais on ne l'abordait que la tête découverte, et, s'il avait besoin d'une vingtaine de carabines, il n'avait pas besoin de frapper à vingt-et-une portes pour les trouver.

On était en juillet, et la chaleur était si grande, que ce jour-là deux hommes et cinq ou six chevaux étaient morts dans la rue, d'apoplexie. Les moustiques s'élevaient de la rivière par nuages. Vers le soir, un vent lourd et malsain, qui agaçait les nerfs, commença à fouetter la poussière. Butler et moi nous entrâmes dans un de ces cafés américains, où l'on avale, debout, le long d'un comptoir, des sandwiches, des tranches de homard et des verres de vhiskey. Il était morose depuis le matin, et il venait d'être piqué par deux ou trois moustiques. J'essayai de plaisanter, il ne répondit pas; il se fit servir un grand verre de rhum et le but, le sourcil froncé, sans mot dire. Je l'appelai pour sortir, il ne parut pas entendre. Cinq ou six gentlemen du Kentucky, qui tournaient leur chique dans leur bouche et se curaient les dents avec leurs couteaux, le regardaient avec une familiarité égalitaire, et, visiblement, étaient choqués par la coupe trop élégante de son pantalon blanc. Il les regardait aussi, en revanche, et certainement ce n'était pas d'un bon œil. A ce moment, il demanda au garçon une allumette. « Tout de suite, monsieur. » — Une demi-minute après, il demanda une seconde fois l'allumette, et sa voix devint rauque: le garçon servait les Kentuckiens. — Il demanda une troisième fois, et son visage était pourpre : ce garçon avait l'habitude de le servir; il lui semblait qu'on lui volait son domestique. A la quatrième fois, le pauvre diable, harcelé, crut qu'il aurait le temps de pousser aux Kentuckiens leur dernier sandwiche, et passa courant. Butler, levant le bras de toute sa hau-

teur, lui planta dans le dos son bowie-knife. Le coup fut si fort, qu'on entendit craquer l'omoplate, ébréchée par la garde du couteau. L'homme tomba le ventre à terre, suffoquant; il fit un effort pour se relever sur les coudes, tendit le gosier en avant pour avaler de l'air, puis, avec un hoquet, lança un flot de sang par la bouche, et mourut, sur-le-champ, sans crier. La plaie avait retenu le couteau, et Butler, qui était resté debout, absorbé comme un somnambule, se laissa prendre et emmener.

Le lendemain, dans la ville, tous, jusqu'aux nègres, raisonnaient sur cet événement. Les nègres trouvaient bien le jeune massa un peu vif : « Mais, disaient-ils, puisqu'il a appelé le garçon quatre fois, c'est la faute du garçon. » Cependant leur imagination trottait, et ils se demandaient si M. Butler serait pendu avec son pantalon blanc et en cravate rose ; là-dessus, ils secouaient la tête mystérieusement, et montraient leurs dents. Les jeunes gens du monde regrettaient que Butler se fût servi d'un couteau et non d'une canne. « Avec une canne, ce n'est pas un coup qu'il fallait donner, mais une douzaine. A cause du couteau, il sera forcé d'aller passer quatre ou cinq ans en Europe. » Mais les boutiquiers et tous les gens qui travaillent de leurs mains étaient furieux. Ils firent des meetings où l'on parla, plusieurs heures durant, contre les aristocrates engraissés de la substance du peuple, où l'on cita Jefferson, et où l'on déclara que, si les libres enfants de l'Amérique n'obtenaient pas de leurs magistrats protection et justice, ils rentreraient dans la possession

de leurs droits naturels (allusion à la loi de Lynch). L'affaire prit mauvaise tournure, surtout quand on vit de quelle façon le juge la conduisait. C'était un Français, ancien armateur, brave et d'honneur rigide, qui n'aimait pas le peuple, mais qui avait été élevé dans les principes absolus, dans la logique serrée des philosophes du dernier siècle. Il déclara tout haut qu'il ne ferait point acception des personnes, et que la potence était faite pour tous les assassins. On s'alarma, et on lui fit parler. Il répondit que le verdict appartenait aux jurés, mais que, le verdict prononcé, il appliquerait la loi. Comme il était assez pauvre, un ami de la famille monta chez lui un matin avec cent mille dollars en banks-notes; il prit la liasse et la jeta avec l'homme en bas de son escalier. On s'adressa au geôlier, personnage moins sévère; le juge le renvoya et mit à sa place un grand gaillard osseux, flegmatique, sorte de puritain, chanteur de psaumes, qui ne bougea ni jour ni nuit de sa loge, et sur qui les menaces et les promesses glissaient comme l'eau sur une tôle vernie. On se retourna vers le juge, et, comme l'exaspération croissait, on lui fit entendre qu'il jouait sa propre vie; il ne sortit plus qu'armé, et avec cinq ou six noirs d'aussi bonne volonté que lui. Un soir, on lui tira deux coups de pistolet, et il fut légèrement atteint à l'épaule. Dès lors, il eut dans toute boutique deux bras et une carabine chargée, à son service. Quand il passait, on le suivait des yeux pour surveiller sa vie et le défendre; tout homme du peuple était son garde du corps. La colère publique devint si grande qu'on n'osa plus s'en

prendre à lui. Le procès se fit à l'ordinaire; il y avait vingt témoins et l'accusé ne niait pas. On essaya de prouver qu'il était ivre; mais il n'avait bu qu'un verre de rhum. Lui-même empira son affaire par son silence farouche et la hauteur de ses réponses. « C'est un mauvais dogue enragé, disait-on dans l'auditoire, il faut l'abattre. » Le jury, composé de commerçants et d'industriels, se souvint qu'il y avait eu plusieurs meurtres le mois précédent, et que cela nuisait aux affaires; et le juge prononçant seul, après s'être couvert la tête selon l'usage, condamna Jonathan Butler à être pendu.

Tous les jeunes gens bien élevés s'agitèrent; on fit des conciliabules; ils étaient persuadés que l'arrêt ne serait pas exécuté sur un tel homme; la pendaison surtout leur semblait infâme, bonne pour un Yankee ou un nègre; leur honneur était en jeu s'ils ne l'empêchaient. Mme Butler, la mère du condamné, vit les principaux, et, le premier lundi d'août, on offrit au geôlier deux cent mille dollars; c'était toute la fortune de la famille; de plus, on se chargeait de l'embarquer, lui, les siens et Butler, sur un navire dont on était sûr, et qui, le soir même, partait pour l'Europe. Il ferma les yeux et pâlit, ébloui par le chiffre, puis il alla dans son buffet chercher sa grande Bible, montra un texte qu'il avait souligné, et que, tous les matins, il regardait depuis un mois : « Tu ne prévariqueras pas. » Après quoi, il sortit et refusa de parler à personne. — Deux jours après, les amis de Butler surent qu'on faisait le trou pour planter la potence. Le lendemain, bien armés, au nombre de cent cinquante environ, à quatre

heures du matin, ils attaquèrent la prison. Il n'y avait qu'une vingtaine de soldats, qui ne firent pas grande résistance, et rentrèrent volontiers dans leur logis. Un autre poste plus nombreux était à la pointe du port; mais le colonel et les principaux officiers, gens du monde, avaient eu soin de partir une heure auparavant, l'un pour inspecter le bas du lac, les autres pour une chasse dans la forêt; ils avaient consigné les soldats dans la caserne. Les amis de Butler s'étaient munis de leviers, de tarières et de limes, et commencèrent à travailler dans la grosse porte; puis, comme elle était très-épaisse, solidement verrouillée, ils l'attaquèrent avec une poutre, à coups de bélier. Elle résista. Alors ils empilèrent des bûches contre elle, et y mirent le feu; cela réussit; les madriers encastrés dans le fer s'émiettaient en charbon, et toute la lourde machine se disjoignait. Mais ils avaient employé plus d'une demi-heure, et le retentissement des coups de bélier, joint à la lumière de la flamme, avait jeté l'alarme. Cependant les boutiquiers n'osaient bouger. On en voyait bien quelques-uns sur le pas de leur porte, la carabine à la main; mais ils ne faisaient point corps et trouvaient la mine des assaillants trop déterminée. Tout d'un coup, par une rue qui mène au port, on vit arriver une marée d'hommes débraillés, déguenillés, qui hurlaient comme des sauvages, munis de barres de fer, de pioches et de couteaux : c'étaient les paveurs irlandais employés sur le port, et qui voulaient avoir la satisfaction de voir pendre un Anglais riche. Les jeunes gens firent une décharge, et bon nombre de blouses sales tombè-

rent; mais Paddy est le premier homme du monde, quand il s'agit de se faire casser les os et de casser les os d'autrui. D'ailleurs ils avaient bu leur vhiskey du matin; ils travaillèrent si bien de leurs barres de fer et de leurs bovie-knifes, qu'en un quart d'heure l'affaire était finie. Les amis de Butler, dispersés, se retirèrent emportant leurs blessés, et les paveurs, pleins d'enthousiasme, se répandirent dans les tavernes, laissant une centaine d'entre eux autour de la prison ; des boutiquiers vinrent les y rejoindre, et désormais, nuit et jour, la prison fut gardée par des volontaires, de telle sorte qu'il aurait fallu combattre la moitié de la ville pour la forcer.

La nécessité était venue, et l'homme était acculé dans ce dernier coin sans issue où il faut mourir. Un curieux, qui, du haut d'une fenêtre bien placée, observait Butler avec une longue-vue, le vit, ce soir-là, regarder le soleil couchant, la bouche béante et les yeux tout grands ouverts, fixe et raide comme devant quelque spectacle horrible ou sublime; puis s'abattre à genoux et serrer son crâne avec ses deux mains. La nuit, au lieu de dormir tranquillement comme il en avait l'habitude, il tourna en rond dans sa chambre, et le geôlier, qui écoutait ses pas, entendit vers minuit un orage de sanglots; il était robuste, n'avait jamais pleuré, et cet ébranlement de sa poitrine ressemblait à l'agonie d'un taureau. Vers le matin, on le trouva dormant, très-pâle, et comme épuisé par un grand excès. Il avait écrit beaucoup, puis froissé et jeté les papiers dans tous les coins de la chambre. Un d'entre eux pa-

rut singulier et renfermait les paroles suivantes : « Le « soleil couchant était le cœur du Christ, et ses rayons « entraient dans mes yeux. — Je me suis jeté vers lui, « j'ai serré ses pieds avec mes bras, puis je me suis re- « levé et j'ai voulu, à genoux, embrasser son corps, « comme je faisais à ma mère. — Alors, j'ai regardé « sa face, elle était pâle comme les feuilles grises d'hi- « ver, lavées par les pluies, lorsqu'elles meurent aux « branches des arbres. — J'ai défailli, et, rouvrant les « yeux, j'ai revu le soleil éternel au-dessus de ces mul- « titudes de têtes rondes toutes compatissantes, heu- « reuses, et dans une gloire de pourpre. — Il me « semble que j'ai un coup de couteau dans l'estomac. » Là-dessus, le geôlier prit confiance et espéra qu'il ferait une bonne fin.

Il ne restait plus qu'un jour et sa mère obtint la permission de lui dire adieu. Elle arriva, vêtue de noir ; quand on la vit descendre de voiture, les yeux secs et ardents, le visage calme, tous les assistants, jusqu'aux Irlandais, ôtèrent leurs chapeaux. On ne la fouilla pas à l'entrée ; en Amérique, on respecte les femmes plus qu'en France ; d'ailleurs, quand elle aurait apporté une lime, le prisonnier n'aurait pu s'en servir ; il y avait six gardes auprès de sa porte et cinquante sous sa fenêtre : mais ce n'était pas une lime qu'elle apportait. Ils restèrent ensemble environ une heure, sans qu'on entendît de sanglots ni d'éclats ; après quoi, elle sortit aussi froide qu'auparavant ; elle ne s'évanouit que dans sa voiture. La nuit, le geôlier entendit un cri étouffé, puis un quart d'heure après,

un ou deux gémissements ; il pensa que la conversion s'achevait et prépara, pour le lendemain matin, ses consolations spirituelles. Au matin, entrant dans la chambre, il trouva Butler la face contre terre, mort, avec trois coups de couteau dans la poitrine. Il y avait une éclaboussure de sang contre le mur, puis une mare de sang auprès de la chaise ; le couteau était resté dans la troisième plaie. Il s'était frappé trois fois, et, dans les intervalles, il avait eu l'idée d'écrire. — La première fois il n'avait fait que déboutonner son habit ; la lame avait glissé sur une côte, et fendu seulement la chair en travers. Alors, il avait ôté sa chemise, et tâtant avec ses doigts la bonne place, il s'était donné un quart d'heure pour recommencer. — La seconde fois, le couteau avait bien pénétré, quoique trop bas et un peu trop à droite ; le sang avait largement coulé, et il s'était assis, ouvrant les lèvres de la plaie, persuadé que tout allait finir. Après un autre quart d'heure d'attente, il s'était trouvé très-faible et fiévreux, mais l'esprit assez lucide pour comprendre qu'il s'était manqué. A ce moment, et pendant cinq minutes, il ne s'était plus trouvé de courage. Ses deux blessures le brûlaient ; il s'excitait inutilement. Là-dessus, il avait bu une demi-carafe d'eau, lavé ses mains et sa tête ; cela fait, il était redevenu tout à fait maître de sa pensée, et s'était décidé à ne pas mourir par la corde, comme un nègre. Il était resté tranquille une demi-heure, évitant tout mouvement, et tamponnant la plaie avec un mouchoir : « car, écrivait-il, si le sang recommence à couler largement, je m'évanoui-

rai ou je n'aurai plus la force de me frapper juste, et, demain, je serai pendu. » Il annonçait que, cette fois, il poserait la pointe du couteau à l'endroit où l'on sent le cœur battre, et qu'il enfoncerait en appuyant par degrés et des deux mains, mais en s'agenouillant contre son lit, de façon à ne pas faire de bruit et à n'éveiller personne par sa chute. La dernière ligne indiquait l'heure : onze heures vingt-trois minutes, et il avait eu la précaution de remonter sa montre.

Ce jeune homme manquait de réflexion et n'avait pas profité de son expérience; le cœur est malaisé à atteindre; il vaut mieux se frapper au cou. Deux pouces au-dessous de l'angle du menton passe la carotide, qui n'est recouverte, à cet endroit, que par la peau et un muscle assez mince. En enfonçant et en appuyant vers le dedans, on peut la trancher aisément du premier coup; le cerveau est paralysé à l'instant, et l'on meurt sans avoir rien senti. Le tout est d'exécuter les deux mouvements de suite, en poussant, puis en obliquant, à peu près comme lorsqu'on coupe une tranche de pain dans une miche.

CHAPITRE X

LES JEUNES GENS

II

J'ai rendu visite, samedi dernier, à M. Anatole Durand ou du Rand, mon neveu. Ce jeune drôle abuse de la pension que je veux bien lui faire; le domestique, qui m'a ouvert la porte, a la mine d'un majordome. Monsieur mon neveu était enfoncé dans une bergère, les pieds à la hauteur de l'œil, et fumait des cigares aussi bons que les miens. Je l'ai regardé, il avait l'air d'une dinde truffée étalée dans son plat. Je l'ai salué gravement, il a sursauté et n'a trouvé rien à me dire. Je lui ai fait compliment sur ses fauteuils capitonnés, sur ses superbes divans en cuir brun; après quoi, ayant des inquiétudes dans les jambes, j'ai inspecté l'appartement. Il y a des étagères fort jolies dans la salle à manger; mon neveu donne dans le

vieux Sèvres. La chambre à coucher renferme deux Baudouin et plusieurs statuettes peu vêtues; c'est d'un homme de goût. Cela fait, j'ai allumé un cigare et je lui ai dit :

— « Anatole, y a-t-il rien de plus beau que la vertu ?

— « Plaît-il, mon oncle?

— « Je dis, mon ami, qu'il n'y a rien de plus beau que la vertu. Par exemple, voici M. de Montyon, ou bien M. Bordier, ancien notaire; lis le journal, tu verras quel bruit ils font tous les ans dans le monde. Ils ont légué des sommes pour encourager les belles actions, ou récompenser les beaux livres; et, à cause de cela, chacun connaît leur nom et parle d'eux. Cela aiguillonne, vois-tu ; il est agréable d'arriver à la gloire. Il y a un baron, je ne sais plus lequel, qui excite, par testament, les chirurgiens à perfectionner la taille de la pierre. Eh bien ! depuis ce testament, on a inventé des appareils charmants, on en remplirait une boutique; les gens se laissent tailler sans grimace; on va si vite et si délicatement aujourd'hui, que c'est un plaisir. Est-ce que cela n'est point fait pour piquer d'émulation une âme généreuse? Voyons, mon ami, tu es jeune, c'est l'âge où l'on a des sentiments nobles, donne-moi ton avis en conscience. Il y a une maladie dont je voudrais délivrer le genre humain, le rhumatisme, je sais ce que c'est, j'en ai deux. Y a-t-il un plus bel emploi d'une fortune, que d'offrir, après sa mort, quelques centaines de mille francs au savant laborieux qui trouvera le spécifique? Ah ! jeune

homme, jeune homme, tes yeux brillent! Comme c'est bien, mon ami, de s'intéresser au genre humain! »

Mon neveu n'avait point du tout l'air de s'intéresser au genre humain; même, il paraissait penaud, et oubliait de fumer son cigare. Sur quoi, j'ai repris pour le consoler :

— « Mon pauvre Anatole, j'ai des ennuis. Notre manufacture de porc salé à Cincinnati est en danger. Mon correspondant m'écrit que le professeur Thickscull, de l'Académie des *Hog-and-swine-for-the-world*, vient d'inventer une machine capable de jeter toute concurrence à bas. Tout se fait à la vapeur, c'est un petit chef-d'œuvre d'élégance et de précision. — Les porcs sont poussés à la file dans un conduit noir, au bout duquel un va-et-vient de grands couteaux les égorge un à un : deux minutes. — Un petit traîneau roule l'animal dans la chambre à laver : une minute. — Là, des brosses mécaniques le râclent et le polissent comme une paire de bottes : sept minutes. — Un autre traîneau le mène à la chambre à découper, où des tailloirs mécaniques le vident et le mettent en quartiers : six minutes. — Deux poulies l'enlèvent et vont le déposer, membre à membre, sur des couches de sel dans un baril : trois minutes. — Le baril est fermé et part sur un petit chemin de fer : deux minutes. — En tout, vingt-et-une minutes pour préparer un porc jusque dans le dernier détail, et l'expédier au camp. — Cela est admirable; viens demain, je te montrerai les coupes et dessins dans mon cabinet. Thick-

scull va gagner trois millions de dollars, il aura la fourniture de l'armée fédérale. Cela me vexe, d'abord pour l'honneur, j'étais le premier fabricant de porcs de l'Union américaine; ensuite pour l'argent, les jambons me rapportaient trente mille livres de rente. Je pourrais bien donner des instructions à mon agent, c'est un honnête homme : il n'a fait que sept fois faillite. Mais enfin, Thickscull peut lui graisser la patte, et j'aurais besoin, là-bas, d'un homme à moi. Vingt-cinq heures pour aller d'ici à Liverpool, douze jours de Liverpool à New-York. Anatole, qu'en dis-tu? J'ai pensé à toi. »

La figure de mon neveu était devenue fort remarquable. Les deux coins de la bouche s'étaient abaissés comme ceux d'un brochet. Les yeux ronds, largement ouverts, ressemblaient à des boules de loto, et,au bord de ses cheveux si bien frisés et lustrés, deux gouttes de sueur perlaient sur sa peau rose.

— « Calme-toi, mon ami; j'approuve cette noble ardeur; mais tu es trop bouillant, il ne faut rien précipiter dans les affaires. Nous reparlerons de cela. En attendant, dis-moi qui tu attends aujourd'hui; voici un salon dont on a fait la toilette, j'ai vu un grand bol à punch dans la salle à manger, et ton domestique tout à l'heure décrochait toutes sortes de plateaux et de choses culinaires. Je ne suis pas de trop?

— « Mais non, mon oncle, je vous jure que je suis le garçon le plus rangé; je n'attends que des amis, tous très-bien, c'est mon jour. »

En effet, monsieur mon neveu a un jour, tout comme une jolie femme. Je le regardais, pendant qu'il tournait dans la chambre et donnait des ordres. En vérité, en quoi diffère-t-il d'une jolie femme? Il est moins joli, voilà tout; pour le reste, il est au niveau. Ses préoccupations sont à peu près les mêmes; quand il a réfléchi à sa toilette, à son ameublement, à sa petite représentation de jeune homme, il est au bout de ses idées. Il a une armoire entière pleine de bottes et de bottines; pendant deux ans, il a oscillé de Renard à Dusautoy, pour se fixer à Renard, sauf à revenir à Dusautoy; quant aux gilets, on dit qu'il a du génie; le premier coupeur de Renard le respecte, et le bel homme essayeur, qui, dans le magasin, sert d'affiche, n'est pas plus fier de son torse qu'il ne l'est du sien. Je considérais son négligé de garçon, pantalon à pied, charmante veste d'été, gilet pareil, et, autour de son col montant, cassé exprès, la plus exquise cravate mauve. Le menton est rasé, mais les favoris abondants sont rejoints par la moustache, et l'air blasé alterne sur son visage avec l'air content de soi. Les mains sont soignées, les doigts roses étalent une grosse bague, de temps en temps il les relève pour en faire descendre le sang. Parfois un geste machinal les porte à son oreille qui est petite, ou à son faux-col, chef-d'œuvre de goût et de hardiesse, ou bien à ses cheveux gracieusement ondulés au-dessus des tempes. Il connaît son sourire, le tempère, ou le soutient à une égale distance du laisser-aller et de l'ennui. Il sait pencher son cou, croiser les jambes, poser son menton sur sa main,

s'étaler sur un fàuteuil, et écouter ou dire, sans bâiller, des fadaises. Mon neveu, que vous êtes aimable! Et que vous auriez peu à apprendre, si tout d'un coup, devenu femme et dame de salon, vous étiez obligé de vous coiffer en chien, de porter de fausses nattes, d'arrondir une jupe bouffante, et de vous tortiller, avec le mélange voulu d'agrément et de décence, parmi les minauderies et les bavardages d'une réception!

A quoi passe-t-il sa journée? Il se lève à neuf heures, endosse une robe de chambre, et son domestique lui apporte son chocolat. Il lit les journaux, fume des cigarettes, se détire jusqu'à onze heures, et s'habille. Ceci est tout une opération. Il a fait établir dans son cabinet de toilette une grande table longue de sept pieds, large à proportion, avec trois cuvettes, et je ne sais combien de boîtes, de fioles et de miroirs. Il a trois brosses pour la tête, une pour la barbe, une pour la moustache, des pinces pour épiler, des enduits pour coller les brins récalcitrants, des pommades, des essences, des savons; j'y suis entré, on dirait un arsenal. Après quoi il déjeune, fume encore, feuillette un roman, et fait quelques visites. L'an dernier, il achevait son droit: cela lui prenait deux heures par jour, il traînait le boulet d'un air ennuyé, c'était le dernier morceau de la chaîne universitaire. Maintenant, il est libre, et se trouve bien de ne rien faire et de ne plus lire. Je crois qu'il a parcouru *la Vie de Jésus*, encore était-ce pour en pouvoir parler, être à la mode. Sa grande invention cette année, c'est une pomme de canne; il a porté chez Verdier une douzaine de joncs

qu'on m'avait envoyés du Brésil, et, en échange, il a commandé cette tête de canne qui lui a valu dans son monde une réputation. Une fois, aux premiers jours de la belle saison, il a fait pari avec une vingtaine de jeunes gens de son cercle, pour sortir tous ensemble en gilets blancs, vestes blanches, chapeaux blancs à forme haute; cette expédition a fait la mode, il n'est pas médiocrement fier de son audace et de son succès.

Vers quatre heures, il fait un tour au Bois; son cheval est passable; il est bon cavalier et ne fait pas mauvaise figure. D'ordinaire, il dîne au Cercle. Le plus souvent, il est chez lui à minuit. Deux fois par semaine, il va au théâtre, c'est le Palais-Royal qu'il préfère; deux autres fois à peu près, il donne le bras à une figurante du Théâtre-Lyrique. Je lui ai su un attachement de six mois, pour une modiste. C'est là tout; il est rangé, comme il le disait tout à l'heure : il n'a pas de passions violentes, pas même de fougue; presque tous les jeunes gens sont ainsi aujourd'hui, modérés en tout, même dans leurs sottises. L'excès leur fait peur, ils canalisent leurs vices; ce sont des bourgeois qui évitent de s'ennuyer, et encore plus de s'exposer. La vanité, qui est le dernier ressort, les pousse encore, mais pas trop loin. Mon neveu donne des bouquets à mademoiselle X... mais il n'ira pas à Clichy pour elle. A ses yeux, une femme vaut une femme; l'amour est agréable comme la cuisine; à côté d'un restaurant, il y a d'autres restaurants. Quand il y aura soupé jusqu'à trente ans, il songera au pot-au-feu, c'est-à-dire au mariage. Une fois marié, il en-

graissera sept mois sur douze à la campagne. On aurait pu le marier presque au sortir du collége; il est né mûr.

A quoi est-il propre? Du diable s'il a jamais eu l'idée d'apprendre quelque chose, d'agir par lui-même, et d'après son propre sens. Qu'on lui parle d'un grand voyage, même de plaisir, par exemple d'un tour à Jérusalem ou au Caire, il fera la grimace; dans son for intérieur, il aime mieux voir un décor de Séchan à l'Opéra. Je l'ai envoyé à Londres, il a été excédé par le brouillard et par les visites; il a trouvé que les théâtres et les casinos de l'endroit étaient bons pour des commis marchands, et il est revenu au plus vite. — Il aime assez les parties de campagne, la vie de château; il y réussit, parce qu'il a des gants frais et qu'il danse passablement; ce qu'il y préfère, ce sont les dîners qui sont exquis et amples, et ces grandes chaises renversées où l'on digère si commodément en prenant le frais et en fumant son cigare. A son âge, en fait de politique et de littérature, nous étions fous; j'ai fait partie d'une société pour la régénération du genre humain, et, à propos des *Orientales* de Victor Hugo, nous nous bourrions de coups de poing au collége. Pour lui, il traite la littérature comme l'amour, cela fait passer une soirée, quand on a une soirée vide; il lui faut des romans amusants, point tristes ni difficiles à comprendre; il a lu *Madame Bovary*, mais se gardera bien de la relire; s'il paraissait un Paul de Kock, à la mode du jour, un peu plus propre que l'autre, ce sont ces romans-là qu'il aurait sur sa table.

9

Quant aux théories politiques, elles sont tombées dans l'eau en 1848; à ses yeux, les phrases qu'on fa t sur les affaires publiques ne sont qu'un moyen d'accrocher une place. Je lui ai parlé quelquefois d'une carrière; il s'y résignera, s'il le faut, comme à une corvée, quelle qu'elle soit, peu importe; seulement, il ne la voudrait point hors de Paris, ni trop assujettissante; il souhaite avoir ses soirées, ses matinées, son dimanche, un jour de congé par semaine, deux mois de vacances, et il fait remarquer qu'il digère mal, lorsqu'il est obligé de travailler entre les heures de repas, de onze heures à cinq heures.

Cela est-il bien étonnant? Son éducation tout entière a été employée à le rétrécir et à le discipliner. Il a fait des thèmes et des vers latins au collége, jusqu'à vingt ans; bref, un métier d'écureuil en cage; avec ses camarades, il regardait à travers les barreaux. D'un pareil endroit, la vie semble un jour de congé, une promenade sur le boulevard avec des gants et des bottes neuves, parmi beaucoup de jolies femmes qu'on peut lorgner, sans que le sous-maître ait à redire. Dans tout ce qu'on lui enseignait, rien d'applicable; il s'agissait d'apprendre un manuel afin d'être libre; la porte ouverte, il a jeté bas la souquenille grecque et latine comme une vieille défroque. — Une fois chez lui, sa mère l'a mis dans du coton; il s'y est accoutumé. En fait d'initiative, de peine et d'efforts, on ne lui demandait rien; il suffisait qu'il eût une bonne tenue et ne fît pas de sottises coûteuses. « Ne rentre pas trop tard, mets bien ta cravate; » voilà,

je crois, tous les principes dont on l'a muni. — En fait d'exemple, il a vu son père et les amis de son père se ménager le plus possible, songer à leur fortune, raffiner leur bien-être, calculer le prix et l'agrément d'une maison de campagne, d'un ameublement, d'un dîner; il fait comme eux. C'est un animal domestiqué, de volière ou de basse-cour; peut-on être autre, quand on est né dans une basse-cour? Il fait convenablement la roue, c'est l'unique devoir d'un dindon; est-il juste de lui demander mieux ou davantage? — Je comparais tout à l'heure ses goûts, ses occupations, ses idées, à ceux d'une jolie bourgeoise; en effet, il a l'éducation d'une jeune fille bourgeoise. Il a appris le latin, comme elle le piano; cela se vaut, l'un est aussi mécanique que l'autre. Il a été au collège, comme elle au couvent; il a regardé, comme elle, à travers les fentes de la porte, et tous deux se sont représenté le monde comme un jour de sortie, où l'on met des gants clairs et où l'on mange des tartes aux fraises. Il a été instruit par ses parents, tout comme elle, à respecter les convenances, à fuir l'éclat, à craindre l'effort, à estimer les bons morceaux, et il songe à une place, comme elle songe à un mari; la place et le mari sont des moyens de faire figure et de s'amuser, le tout sans peine. Ils s'en tiennent là, l'un et l'autre; si quelque chose passe dans leurs rêves, c'est une voiture, un château commode et joli. Tous les deux imaginent comme suprême bonheur le plaisir d'aller au Bois avec un équipage neuf. Peut-être la femme a-t-elle au fond de la cervelle quelque exigence de plus;

car, à titre de femme, elle a des nerfs, et, comme jeune fille, elle a été cloîtrée jusqu'au mariage. Mais, en somme, je les mets de niveau ; ce sont les jeunes ménages modernes : une paire de volailles sur un perchoir

---

Trois coups de sonnette. Ce sont les amis de mon neveu, qui arrivent du Cercle. Présentations : comme je n'ai pas l'air pédant, nous nous mettons vite à causer librement. Le punch y aide, et mon neveu se couche à deux heures du matin ; c'est moi qui le dérange.

Le premier est un vicomte de vingt-huit ans, d'une bonne famille de Franche-Comté. Mais quelle famille! Un père, deux filles, une tante, une gouvernante. Ils ne viennent jamais à Paris ni même à Besançon. Le père passe sa vie à se promener, à inspecter ses biens, à dîner, à se chauffer au coin du feu. Il est si paresseux d'esprit, qu'il ne lit pas même le journal ; il faut que la gouvernante lui en fasse la lecture ; c'est elle qui est la tête forte de la famille. Ni dessin, ni musique ; de l'orthographe, du calcul, et le reste d'une instruction primaire ; pour divertissement, les jeunes filles font de la tapisserie devant la fenêtre ; la gouvernante dresse les patrons. Jamais de livres. A ce métier, elles ont pris la campagne en grippe, et veulent se marier, y mettant seulement deux conditions : le futur sera bon catholique et habitera une ville. Le père demande, en outre, qu'il soit noble, et qu'il accepte pour dot sept mille francs de rente ; on n'a pas

trouvé. Pour se distraire, elles font des layettes aux enfants pauvres, ou se confectionnent des douzaines de serre-tête parfaits. — Les picoteries sont venues ; il faut que la gouvernante serve de tampon entre la tante et le père, entre les filles et la tante, entre le père et les filles. — Ajoutez la dévotion et les pratiques. Comme les idées manquaient absolument, les scrupules ont poussé, à la façon des chardons sur une terre en friche. Elles ont trouvé leur curé trop indulgent, et posent par lettres aux théologiens de Besançon des cas de conscience. Par exemple, elles ont voulu savoir s'il était permis au curé de leur permettre le poisson à la collation du carême ; on leur a répondu que saint Liguori autorisait les petits poissons frits. — Mon jeune homme s'amuse pour elles ; jamais il ne rentre au bercail qu'en septembre, au temps de la chasse. Il a été attaché d'ambassade et il a fait des ravages, dans les petites cours d'Allemagne, parmi les chanoinesses ; ensuite, il a couru l'Europe et fait un cours de galanterie comparée ; à la fin, ennuyé, il s'est rabattu plus bas. A cet égard son érudition est universelle ; il s'en fait gloire, et donne des détails précis. Tout cela avec un laisser-aller aimable et le plus joli flux de paroles ; sa vanité n'a rien de rogue ; en ce point, il est supérieur aux bourgeois, qui, lorsqu'ils se piquent d'un talent, y portent une attention et des prétentions d'auteur. Il dit que maintenant il est fixé à Paris, que ce n'est pas la peine d'aller si loin, qu'on y importe les primeurs étrangères, et que, pour la sauce, on ne la trouve qu'ici.

Un fils de banquier. Cette année, pendant deux mois, les reports ont été de quatorze pour cent : voilà les nouvelles que, depuis l'âge de huit ans, il entend commenter au dîner et au déjeuner. Il y a six mois, son père, informé qu'un pauvre diable d'inventeur était poursuivi pour dettes, achète les titres, devient créancier unique, s'empare du brevet pour un morceau de pain : il s'agissait d'un moyen de prévenir les fuites de gaz. Cela fait, il monte en cabriolet, court les bureaux, parle aux gens puissants, donne des pots-de-vin aux subalternes utiles, obtient l'application de son procédé dans toutes les administrations. Il gagnera cent mille écus. — « Et l'inventeur? » — « Oh! il fera une autre invention ; ces gens-là sont comme les taupes : bouchez leur trou, ils en creusent un autre ; même c'est vous qui avez le mérite du second trou. » Du fond du cœur, il admirait la sagacité paternelle. Mais c'est à condition d'en profiter. Je lui disais qu'en Amérique, un père a le droit de déshériter son fils jusqu'au dernier sou. Cela lui a semblé monstrueux. « Mais ces gens-là sont des sauvages! Comment j'aurais eu des chevaux, des bottes vernies, et mon père pourrait à volonté faire de moi un gratte-papier, un meurt-de-faim? Pourquoi pas tout de suite un porteur d'eau, un commissionnaire? » — Je l'ai poussé, et j'ai vu qu'à ses yeux, les enfants sont propriétaires des parents, et leur font grâce de les laisser vivre. — Il est lourd de chair et de sang, non pas de race fine comme l'autre. Il traite les femmes comme des chevaux, et les chevaux comme des femmes. C'est pour

se relever; la grosse main de son grand-père, le marchand de bœufs, perce encore sous son gant jaune.

Un jeune substitut, nommé depuis un an à Bourganeuf. Deux mille francs de rente, et douze cents francs d'appointements. Il est venu se dérouiller huit jours à Paris, mais sans enthousiasme. C'est un garçon rassis. Il siége trois heures au Palais quatre fois par semaine, le reste du temps il se promène, lit un roman, s'occupe de photographie. Il est là-bas dans sa famille, c'est pour cette raison qu'il a tant attendu avant d'être nommé; il voulait retourner à Bourganeuf, ou aux environs, rentrer dans sa coquille. Point d'ambition, il avancera lentement; il sera juge vers quarante ans, président du tribunal à cinquante. Il se mariera bien, la magistrature donne droit à des dots convenables; il sera considéré, il dînera souvent et délicatement, il n'aspire point à mieux, il aime le calme; c'est un homme empaillé. Empaillé ou gâté, lequel vaut mieux pour Anatole?

Empaillé. Après huit jours de réflexion, c'est ma réponse : avec cette étoffe moderne, il n'y a pas même de quoi faire des viveurs. Mon neveu entrera le mois prochain comme surnuméraire au ministère des finances; il taillera des plumes cinq heures par jour, pensera à devenir sous-chef, rêvera d'un jour de congé, et sera à la hauteur de son siècle.

CHAPITRE XI

A L'AMBASSADE

C'est aujourd'hui jour de grande réception ; l'ambassadeur a changé d'hôtel et donne une fête.

Grande cour sablée qui s'ouvre sur deux rues, les voitures entrent par l'une et sortent par l'autre, il n'y a pas d'encombrement. On l'a remplie de caisses d'orangers et de lauriers. Des cuirassiers superbes, à pied et à cheval, se tiennent par groupes à l'entrée et dans les angles. La lumière rejaillit sur l'acier poli des cuirasses et se perd dans le vert des feuilles ; au-dessus, le ciel sans lune étend sa tente noire, brodée d'étoiles.

A gauche, au milieu de la demi-obscurité traversée d'éclairs, s'ouvre le grand escalier, évasant sa double spirale, ses rampes de fer ouvragées, ses ciselures mignonnes et grandioses, dans le goût du XVIII[e] siècle. Des fleurs de serre, des arums de satin, des cactus de pourpre sillonnés d'étamines tremblantes, montent

en s'échafaudant le long des marches, et les orchys étranges, les plantes échevelées entrelacent capricieusement les torsades sinueuses de leurs fibrilles et de leurs grappes. Les lustres multipliés flamboient de toutes leurs girandoles ; des laquais chamarrés se tiennent sur trois rangs à l'entrée, portant des torches de cire. Des femmes parées montent, et l'on voit se déployer au hasard, sur les degrés, le magnifique étalage de la moire lustrée dont les cassures resplendissent, de la soie opulente qui chatoie, des dentelles qui battent comme des ailes de libellule, des diamants qui font un pétillement d'étincelles, des épaules blanches où la vie frémit, des nuques délicates qui se tournent sous une profusion de cheveux bouclés, parmi les éclairs du peigne d'or. Au sortir des rues froides et noires des vieux quartiers, on croit entrer dans une fournaise de lumière.

Il a eu l'esprit de ne pas gâter son hôtel par les mains d'un tapissier moderne. Point de colifichets dans cette galerie qui sert d'entrée, dans ces hauts salons qui s'allongent en enfilade : les murs tapissés de soie rouge ou jaune ont toute leur ampleur, et leur grand air n'est point déparé par les tableaux modernes, si tourmentés, si minutieux, d'une sentimentalité ou d'un pittoresque si cherché et attrapé avec tant de peine. Il a même exclu de chez lui les jolies peintures maniérées du XVIIIe siècle. C'est en Italie, à Florence qu'il s'est fait une galerie, et toute sa galerie est ici, non pas entassée comme un musée ; elle est disposée en vue des appartements ; les appartements ne

sont pas disposés pour elle. De grandes nudités, un torse vaillamment cambré, un genou, une épaule opulente sortent des teintes noyées ou des noirceurs profondes ; à droite et à gauche,on sent un peuple de personnages virils qui vivent sourdement, prolongés au-delà du tombeau par le souffle de leur grand siècle. Une Érigone du Carrache s'avance sur un char traîné par des tigres ; les rondeurs de sa gorge et de son flanc ployé nagent dans une ombre transparente ; sa joue empourprée, son beau sourire, rayonnent parmi les rougeurs sombres des draperies, sous les bras nus et sous les petits corps folâtres des Amours qui volent dans l'air avec des couronnes d'or. De larges cheminées de marbre blanc flamboient de distance en distance, parmi des rangées de laquais, de suisses rouges, de chasseurs verts et galonnés, d'huissiers graves qui portent leur chaîne d'argent sur leur frac noir. Les groupes défilent dans la galerie, généraux, habits de cour, officiers hongrois, diplomates couturés de broderies, marins galonnés d'or, uniformes de toute nation et constellés de plaques ; les robes traînent et bruissent sur les tapis ; la galerie est si grande qu'elles s'y espacent sans se froisser ; elles peuvent étaler leurs rondeurs et développer leurs plis ; leur fraîcheur est encore intacte ; les visages ont tous leurs sourires ; on peut suivre l'ondulation d'une taille qui se penche, la forme svelte d'un buste et d'un bras profilés à distance contre la tenture, le mouvement aisé d'un groupe qui se fait ou se défait. Les heureux laquais qui ne vont pas plus loin ! moi, malheureux, il faut que j'entre !

Une étuve, un entassement de têtes, serrées, pêle-mêle, qui essaient de remuer et grimacent patiemment le même sourire. Où sont les corps? Et surtout, bon Dieu! que va devenir l'arrière-train chargé de la robe? C'est trop de souci, on ne s'inquiète que de la tête; quand elle passe, le reste suit, un bras d'abord, puis un autre, puis le buste; le reste est compressible.

Avez-vous jamais vu une logette de jardinier? Les oignons, les carottes, les panais sont sur des planches percées de trous; par les trous passent les queues végétales; cela fait au-dessous de la planche un enchevêtrement inextricable et grotesque; l'important est qu'au-dessus de la planche les têtes ne se rencontrent pas. Telle est l'image fidèle d'une grande soirée d'ambassade.

Étuve et bouillie. Tous les quarts d'heure, la bouillie s'épaissit; la double porte ouverte verse un nouveau liquide humain, qui se mélange au reste, parmi des tournoiements et des remous. On le voit avancer lentement comme une huile, et chaque flot avance plus lentement que le précédent.

Onze heures. La colle est faite, rien ne coule plus; les deux premiers salons sont arrivés à cet état des pâtes visqueuses où une cuiller qu'on enfonce reste debout; impossible d'avancer ni de reculer. Poliment, discrètement, comme un coin qu'on enfonce entre deux morceaux de bois, on essaie de jouer des coudes. Les visages naturels s'altèrent, et les visages peints se défont.

Seigneur, mon Dieu! vous qui avez tiré les jeunes

Hébreux de la fournaise ardente, vous qui délivrez vos élus de l'aspic et du basilic, je vous rends grâces! Vous ne m'avez point fait femme, et je n'ai aucune queue à protéger que celle de mon habit, qui est courte. Par un don particulier de votre miséricorde je suis maigre, et aucun coude ne peut entrer commodément en moi comme dans un coussin. Vous m'avez conduit en Amérique où j'ai élevé des porcs, ce qui m'a consolidé les muscles, et mes épaules peuvent sans trop souffrir supporter la pression de mes voisins. Par une dispensation spéciale de votre providence, je n'ai ni durillon, ni cor; on ne m'a marché encore que trois fois sur les pieds, et, grâce à vous, ce n'est pas sur le petit doigt, mais sur l'orteil qui est résistant. Je n'ai point trop dîné et je ne crains pas l'apoplexie. Grâces vous soient rendues, Seigneur, pour tant de faveurs gratuites! J'aurai une courbature, mais je n'aurai pas le sort lamentable de ce gros général qui devient rouge et va crever.

Qu'est-ce que je pourrais bien faire pour m'occuper, en attendant que cette glu commence à fondre? J'ai encore assez d'espace pour tirer ma montre et voir l'heure : comptons les saluts de l'ambassadeur. Un salut par seconde, c'est-à-dire soixante par minute, trois mille six cents par heure, quatorze mille pour une soirée de quatre heures. Il a deux cent cinquante mille francs par an, je trouve qu'il les gagne.

Tout à l'heure, j'ai pu arriver jusqu'à lui, et je lui ai dit en lui serrant la main : « Monsieur l'ambassadeur, je vous offre mes hommages. » — « Offrez-moi tout

ce que vous voudrez, mon cher ami, j'aimerais bien mieux une chaise. » — J'ai posé ma main sur mon cœur, avec un regard de compassion respectueuse, puis j'ai regardé ses pieds; il a des bottes bien neuves. Mon Dieu, ordonnez que son bottier ait l'habitude de faire les bottes larges!

Plongeon à droite, plongeon à gauche, l'ambassadrice et sa fille à l'entrée du second salon font comme lui. Si jamais je deviens ambassadeur, mon secrétaire général et plusieurs de mes attachés devront avoir cinq pieds six pouces, être bien membrés, épouser des femmes vigoureuses, les nourrir amplement et leur imposer de larges envergures de jupes. Trois d'entre eux seront toujours autour de moi dans les réceptions, et leurs femmes autour de ma femme; cela fera rempart. Le matin, je prendrai un bain froid, et je me ferai masser; à dîner, je ne mangerai que des côtelettes, et il y aura pour moi, au sortir de mes salons, un lit bassiné, une bouteille de vin de Bordeaux et plusieurs beefsteaks bien tendres.

Le vase trop plein déborde insensiblement du côté du troisième salon, et on avance, tâtant ses membres; j'ai tous les miens, Dieu soit loué! J'ai fait tous mes saluts, j'aperçois le port, une antichambre de dégagement, une sortie en retour, donnant sur la galerie d'entrée, avec une embrasure de fenêtre, et un bon fauteuil caché derrière les rideaux. Toute la procession passera là; je le connais bien, cet excellent fauteuil, et, par un miracle du ciel, il est libre.

Celui qui a inventé les fauteuils mérite des autels,

je n'ai pas d'autre idée pendant un quart d'heure. Ma seconde idée, c'est qu'en ce moment je suis sans difficulté le plus heureux homme des cinq salons; princes, maréchaux, jolies femmes, ne me vont pas à la cheville. Ma troisième idée est que j'ai sauvé mon lorgnon; voyons un peu ces pauvres diables.

Trois jeunes officiers anglais, en pantalon blanc et en habit rouge. Deux ont le plus grand air et sont parfaitement dignes et calmes. Le troisième, godiche, est une mécanique de tôle vernissée, à pattes articulées qui traînent.

Lady Bracebridge (je change les noms), quarante-cinq ans, large et décolletée à faire frémir, robe de soie ponceau, la figure couleur de sa robe, majestueuse, c'est un monument; défense, etc. Sa fille, fagotée, efflanquée, ballonnée, semble enceinte par devant et par derrière.

Un général prussien, couturé de croix, court, gros, pourpre; ses yeux blancs de homard cuit font saillie dans le rouge universel de sa face apoplectique; il tire sa femme, et, jusque dans le second salon, ils parlent aussi haut qu'à l'auberge.

Le marquis Ricciardi, avare connu; avec un million de revenu, il prête sur gages, à la semaine; long, jaunâtre, les lèvres pincées, travaillé du dedans comme par une colique continue.

M. Harris Braggs, citoyen des États-Unis : « Ah!

« vous avez vécu aux États-Unis! Eh bien, vous « pourrez nous rendre le témoignage que nous sommes « au monde la seule nation jeune et qui ait l'avenir; « en trois ans, nous venons de nous tuer cinq cent « mille hommes! »

Le comte Borodunoff, rude homme, carré, barbu, fait au froid, ayant mangé de l'agneau cuit dans sa laine, et dormi dans son manteau sous le givre des montagnes de la Perse; il y a de l'uroch et de l'ours dans ces tempéraments russes; pour conversation, des polissonneries du XVIII[e] siècle et des demi-fadeurs aux dames. Sa fille, blanche, froide, immobile, une solide statue de neige, n'a dans la tête que les chiffons; contraste étrange; sur cette sauvagerie primitive, aucune culture ne prend, hors la frivolité parisienne.

B... académicien arrivé par les dîners; l'estomac est la route du cœur. Jambes de cerf, œil et crâne de vautour chauve; personne ne monte plus assidûment les escaliers et ne devine plus vite, à la mine des domestiques, s'il faut insister, si le maître est vraiment visible. Enfin, il a son habit vert, il est content, il peut prêcher à autrui, officiellement, la morale. A présent, il n'a plus qu'une épine, sa femme, un hibou plumé qui marche à côté de lui, le nez au vent, décolletée, étalant sa clavicule.

Madame d'Arbès. J'ai causé avec elle cinq ou six fois, je ne la regarde jamais sans plaisir; c'est le type le plus réussi de femme, de Française et de femme du monde. Nulle galanterie; elle n'a pas le temps d'avoir

des vices, toute la sève est dépensée par le pétillement de la cervelle. Vous êtes-vous jamais arrêté devant une volière à la campagne pour observer les idées d'un chardonneret qui saute, qui gazouille, qui mange, qui n'est jamais las, qui vit en l'air, qui a cent-vingt envies et fait soixante actions par minute? « Oh! qu'on « serait bien sur le barreau d'en-haut! Non, on était « mieux sur le barreau d'en-bas. Mes plumes du ven- « tre ne sont pas bien lissées. J'ai faim, mangeons un « grain de mil. Non, une miette de pain est meilleure. « Non, une becquée d'eau me rafraîchirait. Un petit « coup d'aile pour détendre mes muscles. Hop, hop, « hop. Une roulade pour dérouiller mon gosier. Cuic, « cuic, cuic. Voilà une mouche qui vole, si je l'attra- « pais! Voilà un rayon de soleil qui passe, si je cou- « rais après! Piot, piot, piot. Ah! les jolis petits pieds « que j'ai là! Traderidera, je suis content de vivre. « Qu'est-ce que le soleil fait là-haut? Il doit s'ennuyer « de ne pas aller plus vite. Certainement, il n'y a pas « au monde de plus beau chardonneret que moi. » Changez les mots, mettez toilette, dîners, concerts, aux endroits convenables, vous avez le remue-ménage d'idées qui se fait dans cette jolie tête. La cervelle darde incessamment des volontés dans tous les nerfs, petites volontés courtes, qui passent au moment même à l'exécution, et sont aussitôt relancées ou traversées par d'autres. Les yeux brillent, les fleurs de la coiffure dansent, le corsage palpite, les mains ont cent petits mouvements, la voix vibre; jamais d'arrêt. Elle va dans quatre soirées le même soir, et, quand elle ren-

tre, les bals du lendemain bourdonnent comme un essaim lâché dans sa tête. Toujours des sourires et point artificiels; elle est heureuse; elle le sera toujours, à condition qu'on fera voltiger devant elle cinq cents colifichets par heure, des salons parés, des lustres, des robes de soie, des hommes à plaques, des chanteurs, des ritournelles, des équipages de chasse, tout ce qu'il vous plaira, pourvu que tout brille et soit nouveau. Elle est née dans un état d'*excitation*, et mourrait si elle était tranquille.

Faut-il s'en fâcher? La machine, construite et équilibrée d'une certaine façon, n'agit que conformément à sa construction et à son équilibre. Quelquefois c'est un joli ouvrage de filigrane, où des aiguilles électriques montées sur un fin pivot branlent à la moindre variation de la chaleur ou de l'air; qu'est-ce qui peut en sortir, sinon un pétillement d'étincelles? Au contraire, une mécanique d'os solides et de chairs bilieuses, charpentée à gros coups, n'agit que par de lentes et fortes pressions persistantes.

L'évêque de Carthage. Il a passé pour trop intelligent et il est resté trop longtemps grand vicaire. On surveillait ses moindres paroles : nous n'avons pas d'idée des tracasseries et des misères ecclésiastiques. Résigné, replié, amorti, effacé, attristé, affaissé et pourtant contenu, il passe avec un sourire prudent et morne.

Plusieurs artistes et gens de lettres. Trop de travail et trop de plaisirs: Paris est une serre surchauffée, aromatique et empestée, au terreau âcre et concentré,

qui brûle ou durcit l'homme. Combien de leurs compagnons sont morts en route! La plupart de ceux qui subsistent sont malades ou agités, voisins de l'impuissance, ou réduits, pour garder la force de produire, à se séquestrer, à se sévrer des affections et des préoccupations naturelles. Quelques-uns ont recours aux excitants, d'autres ont tourné à l'exagération mécanique; ils se copient, ils se font une manière, ils outrent chaque année davantage la saillie de leur talent, ils en font une sorte de grimace. Le public est blasé, il faut crier trop haut pour qu'il écoute. Chaque artiste est comme un charlatan que la concurrence trop âpre oblige à forcer sa voix. Comptez encore la nécessité d'aller dans le monde, de se ménager des amis et des protecteurs, de lancer la réclame, de vendre et de pousser son œuvre, de gagner toujours davantage pour suffire aux exigences des enfants, des femmes et des maîtresses, des besoins qui croissent. Une robe coûte sept cents francs, et on la porte quatre fois. Ma fille prend ses vingt ans, comment lui faire une dot et trouver un gendre? — Deux ou trois tempéraments se sont bronzés comme ceux des généraux de Napoléon, et il y a des têtes franchement dessinées, d'une couleur solide, dont on ferait des médailles.

En revanche, dans ce pêle-mêle énorme, chaque talent peut trouver la nourriture qui lui convient. Balzac avait bien raison d'aimer ce grand fumier où, à côté de toutes les excroissances, poussent tous les types. Un mystique y rencontre une douzaine de mystiques et va jusqu'au bout de son mysticisme. Un écrivain

coloriste vit avec des écrivains coloristes et mène la phrase descriptive aussi loin qu'elle peut aller. Un amateur de lignes peut entendre sept fois par semaine des conversations étrusques. Un spéculatif, un païen pratiquant n'est pasretenu,comme à Genève, à Oxford, à Florence, par l'obligation de porter un costume religieux ou politique. Chacun choisit les livres, les amitiés, les opinions, la conduite qui sont conformes à son instinct, et l'instinct ainsi soutenu prend toute sa taille. C'est ici seulement qu'on trouve des courtisans, des intrigants, des maniaques, des politiques, des héros, des travailleurs, chacun complet et achevé dans son genre. Dans une couche de terre grasse et pourrie, infiniment complexe, incessamment renouvelée et remuée, où cent mille laboratoires et vingt égouts auraient versé leurs détritus et leurs résidus, on ferait pousser pareillement des choux monstrueux, des potirons bosselés d'excroissances gigantesques, des ananas divins, des roses enivrantes, des asperges au mois de janvier, des dahlias bleus, que sais-je ? et il n'y aurait pas de plus curieux jardin pour un botaniste.

Mais les infatuations sont aussi grandes que les énergies. Ils acquièrent l'extérieur de politesse et de modestie convenable; mais, en somme, au fond du cœur et par l'effet des coteries, chaque amour-propre devient colossal. L'homme est solidement clos dans l'illusion qu'il s'est bâtie et il n'en sortira jamais, car il emploie tout son effort à l'épaissir. Toujours, après une discussion sur le beau, sur les arts, un artiste laisse entrevoir plus ou moins à son ami qui est du

même avis que lui : « Vois-tu, en fait d'art, il n'y a que toi et moi; — et encore toi ! »

— La duchesse de Krasnoe, russe, la Diane de Tauride, belle et grande comme une fille de Jupiter, pâle et blanche d'une blancheur de neige, les yeux d'un bleu pâle, sous des cheveux de soie pâle ; une robe bleue bordée de cygne laisse deviner le plus admirable sein, et les bras de marbre se déploient des deux côtés d'une taille aussi svelte qu'ils sont forts. Elle marche sans avoir l'air de voir, avec un sérieux de reine, les yeux ouverts et calmes comme ceux d'une statue. On a presque envie de plier le genou.

Un flot de personnages graves, conseillers d'État, directeurs généraux, préfets, académiciens, grands fonctionnaires à vingt ou vingt-cinq mille francs. Il leur a fallu trente ans de travail et de visites pour arriver là. Dernièrement, j'en ai vu chez eux une demi-douzaine : partout le même intérieur : un troisième étage rue des Mathurins ou rue Montaigne, deux bonnes, un petit domestique, le même salon avec des housses brodées, le même buffet doré dans l'entre-fenêtre, le même étalage obligé d'un demi-luxe froid, vulgaire et décent, la même vie étriquée et prétentieuse. Le traitement est trop petit, on le mange tout entier, et l'on est obligé, pour arriver à la pension de retraite, de s'user jusqu'à la corde. Nul repos, sauf le monde qui fatigue, et, de temps en temps, un voyage aux eaux qui coûte trop cher. Toujours des tiraillements entre la représentation nécessaire et l'économie nécessaire; laquelle choisir? Le budget si gros est trop

petit ; à cause de la multitude des fonctionnaires, on l'émiette ; chacun est à la ration ; il faut que chacun vive mesquinement,pour que tout le monde vive. Les figures s'en ressentent, jaunes, creuses, tirées ou bouffies d'une mauvaise graisse ; l'air des bureaux est malsain ; celui des salons encore davantage. Ici, ils rient, saluent, tâchent d'avoir l'air brillant ou aimable ; mais l'effet général est celui d'une cohue de singes, de vieux singes habillés, fatigués, flétris, qui ont trop pâti. L'usure est faite encore par un autre côté. Sitôt qu'on les connaît un peu et qu'ils n'ont plus peur de se compromettre, ils tournent sans difficulté à la gaudriole, écoutent et content des histoires de jeune homme ; on voit qu'ils ont jeté un harnais ; l'étudiant s'est réveillé sous le bourgeois. « C'était le bon temps alors ! » — « Est-ce qu'il est tout à fait passé ? » — Ils répondent par un sourire égrillard. La morale française est claire : « Je garde les convenances, « je reste homme d'honneur, bon avec ceux qui m'en- « tourent, je travaille ; en voilà bien assez. Paris est « discret, commode, et je ne veux pas être dupe. » — Un d'eux allait encore plus loin : « Je suis amoureux « cinq minutes. » — « Oh ! répond le voisin, c'est « trop peu, il faut avoir un plat de fondation, com- « parer, revenir ; un homme du monde dîne chez soi « et dîne en ville. »

Qu'est-ce qu'ils viennent chercher ici ? Car on n'y cause guère, il y fait trop chaud, on est noyé dans la foule, la toilette de la femme est perdue. Je trouve à ces cohues et à ces exhibitions les raisons suivantes :

— Il y a des filles à marier, on les étale.

— Quelques hommes jeunes songent aussi à un bon mariage.

— Il y a des femmes à qui on ne peut faire la cour que là.

— On vient marquer sa place et prouver à autrui qu'on est du monde.

— A la rigueur, c'est un club ; dans une embrasure de porte, on cause d'affaires.

— Les jeunes femmes, même les vieilles, s'ennuient horriblement le soir, en tête-à-tête avec leurs maris. La foule est peuple, même chez les grands et les riches. Il leur faut du changement, de la diversion, du mouvement, comme aux garçons coiffeurs et aux modistes qui vont le soir aux bals du quartier Latin.

Moi-même, qui les critique, pourquoi suis-je avec eux ? J'ai agi mécaniquement, j'ai suivi la foule, je n'ai pas eu le bon esprit de me suffire, ce soir, seul dans ma chambre. Ai-je eu du plaisir ? Après un éblouissement de cinq minutes, qu'ai-je aperçu, sinon une procession de coudes pointus et de contenances voulues ? En vérité, j'avais un plus beau spectacle quand le soir, en Amérique, au son de la trompe, je voyais, entre les arbres, fourmiller les échines rondes de mes porcs, quand les rayons obliques, illuminant les profondeurs de la verdure, montraient, sur la mousse et parmi les glands, le tapage des joyeux coquins repus par une journée pleine, quand leurs cris, comme cinq cents cornemuses, montaient au milieu des glapissements des perroquets, et que ma vieille forêt tout en-

tière s'agitait et luisait, avec des myriades d'éclairs et l'ondulation de son éternel murmure.

Il ne faut pas trop vérifier ses plaisirs. Voici le bilan de ma dernière soirée à l'Opéra ; j'ai compté dans une colonne mes sensations agréables, et dans une autre colonne mes sensations désagréables :

	DOIT	AVOIR
	fr. c.	fr. c.
Joli rondo pastoral.		1 »
Duo de passion du second acte		1 50
Tintamarre du finale.	0 75	
Harmonie savante du sextuor.	0 25	
Vue de Messine au troisième acte.		3 »
Ténor gras, dindon emphatique.	1 25	
La prima donna est trop haut montée sur pattes et glapit.	0 50	
Incomparable bêtise des figurants habillés en seigneurs.	1 »	
Les figurantes sont pires.	1 50	
Bon orchestre mais trop bruyant		2 25
Pattes trop maigres des danseuses.	1 50	
Bras décharnés; on voudrait leur offrir des beefsteacks.	1 »	
Sourires de poupées mécaniques et tristes. .	2 »	
Premier sujet, les jambes et la tête vues de face		3 »
Le même premier sujet, de profil.	2 »	
Le premier danseur, angora fourré, fade à lever le cœur.	2 »	
Entr'actes	3 »	
Voisins grognons	1 »	
Jolies jeunes filles fraîches dans la baignoire de droite.		5 »
	17 75	15 75

Balance à mon débit, 2 francs, plus 10 francs pour mon fauteuil d'orchestre. Total, 12 fr. de perte sèche.

CHAPITRE XII

LE MONDE

Aux Italiens, mardi et samedi, chaque semaine, depuis deux mois; et j'y retourne ce soir; cela vaut tous les salons, les plus décriés et les plus choisis.

I

L'éclat est trop grand. De l'orchestre, la quadruple guirlande de loges illuminées et de femmes parées monte en s'étageant sous le rayonnement d'un lustre à cinq cents flammes. Un air trop chaud, chargé de parfums, traversé d'émanations humaines, oscille et fait ondoyer les lumières vacillantes. Le sol noir et mouvant de l'orchestre s'agite aux entr'actes, avec un fourmillement étrange. Les figures usées ou actives se crispent sous les reflets croisés et sous les paillettes innombrables de la clarté brûlante. Le bruissement

sec des conversations s'enfle et s'élève. A les voir ainsi se retourner, saluer, gesticuler, tordre leur corps emprisonné dans la stalle étroite, on pense à l'entassement d'un peuple d'insectes, comprimé dans un entonnoir.

Ceci indique l'espèce de plaisir qu'on vient chercher ici : *le besoin d'excitation;* ce mot à Paris revient toujours aux lèvres. Balzac disait qu'il mourait de cinquante mille tasses de café. Il eût dû ajouter qu'il avait vécu de cinquante mille tasses de café. La société parisienne fait comme lui : c'est pour cela qu'il l'a si bien peinte.

Combien de fois, aux loges de pourtour, n'ai-je pas regardé les têtes? On demeure là un quart d'heure immobile, absorbé, devant une figure affinée, ardente, qui se détache toute seule, comme en un cadre, dans le cercle de la lorgnette. Insensiblement on se trouve soulevé hors de sa stalle, attiré ; on s'approche, pour regarder de plus près, pour tâcher de deviner l'âme étrange qui brûle et luit sous cette enveloppe de soie, de satin et de gaze.

Des Cléopâtres; la pourriture et la culture égyptiennes faisaient pousser, il y a dix-huit siècles, des fleurs aussi enivrantes et aussi splendides, aussi maladives et aussi dangereuses que ce terreau parisien où nous puisons notre séve et nos maux. Au premier coup d'œil, ce sont des sphinx. On les regarde en face ; à deux pas, elles ne bronchent point. Sous trois lorgnons braqués, la plus jeune demeure immobile. Elle ne veut pas s'apercevoir que vous êtes là ; pas une

rougeur ne lui monte au front, pas un pli ne vient remuer ses lèvres; elle continue à causer, à lorgner; elle vous traite comme un pieu de bois sur lequel on a pendu trois morceaux de drap noir; elle est comme un soldat en uniforme, sous le feu, les nerfs tendus, et pourtant le front serein, la tête haute. Mais la coiffure, la robe, un bout de ruban, une boucle tordue, le plus indifférent et le plus léger des mouvements de l'éventail, tout parle en elle, et tout cela crie : « Je veux; j'aurai davantage; je veux et j'aurai sans limite et toujours. »

Une d'elles, en face de moi, aux narines dilatées, aux lèvres mobiles, semble une lampe de porcelaine éclairée par une flamme intérieure; ses joues maigrissent; ses prunelles, avivées par le blanc intense, ses yeux, imperceptiblement caves, distillent le désir et la volonté. Elle est pâle et ses yeux sont pâles. Ses admirables cheveux noirs crêpelés lui font le plus orgueilleux et le plus audacieux diadème, et des nœuds blancs, posés d'un seul côté, jettent par-dessus cette magnificence l'éclair et l'attrait de l'invention fantasque. Si elle cause ou écoute, c'est par contenance; sa main tortille négligemment un bout de son mouchoir de dentelles; elle est au repos, du moins elle a l'air d'y être. Mais comme ce repos est inquiétant! La plus délicate et la plus charmante petite panthère n'a rien de plus coquet et de plus nerveux. Surtout, le sourire est alarmant. Elle a tout goûté, elle a sucé toutes les délices épicées de notre âpre littérature moderne; elle a traversé Balzac, George Sand et Flaubert, non pas

comme nous autres, en passant, ou avec des préoccupations d'observateur. Elle a vécu par imagination toute la vie de leurs héroïnes, Mme Bovary, Indiana, Mme Graslin, Mme Marneffe ; elle les a suivies de l'œil intérieur, en émule, avec l'intensité de la curiosité oisive, sur son sopha, dans les longs après-dîners de la campagne ; elle a multiplié et exaspéré ses sensations, par le spectacle du monde, par l'habitude du théâtre, par les rivalités de la toilette; elle s'est nourrie d'imaginations et de convoitises. L'ironie parisienne a passé le tout à l'alambic. Le tact s'est éveillé à propos de chaque objet et de chaque plaisir; le goût exigeant, l'esprit incisif, toujours prêt et prompt, ont écarté toute jouissance ordinaire, tout raisonnement un peu lourd : « Je me moque de vous et de tout; je veux me divertir, non pas vulgairement, mais dans la splendeur et dans la recherche des plaisirs fins et forts. Trouvez-les-moi, il me les faut, vous me les devez, c'est mon droit de les avoir, comme à l'oiseau de voler, et au cheval de courir. »

II

Voulez-vous des preuves? Sachez l'histoire d'une toilette : Mme S..., à trois pas de moi, a une robe de six cents francs. Le mari, qui est romancier, gagne juste six cents francs par édition pour un volume. Il a cinquante mille francs de capital aujourd'hui, il en avait cent mille il y a six ans; chaque année, il l'écorne. Mais la robe est d'un rose charmant, à petits volants

découpés, qui chatoient comme des écailles, et la superbe épaule lève sa rondeur satinée au-dessus d'un nœud mince, qui laisse voir dans toute son ampleur le beau bras blanc arrondi sur le velours de la loge.

Que ne font-elles pas pour une robe? Il y a dans Paris un ancien photographe, fort couru il y a cinq ans. Cet homme entendait la réclame et l'étalage, il s'était fait un atelier à la mode, avec des vases de Sèvres bien disposés, et de vieux livres pittoresques reliés en cuir. Par degrés la manie le prit, il devint collectionneur, acheta du vieux Sèvres, des livres rares; il avait voiture, allait au Bois, venait en équipage à son atelier, jetait l'argent royalement. Protêts, déconfiture, faillite, sept pour cent aux créanciers. Sa femme, autrefois modiste, remonte un petit magasin de modes; il donne des conseils, la vogue vient, on loue un premier étage sur le boulevard. Aujourd'hui, il a de nouveau voiture, et les femmes font des bassesses pour être habillées par lui. Ce petit être sec, noir, nerveux, qui a l'air d'un avorton roussi au feu, les reçoit en vareuse de velours, superbement étalé sur un divan, le cigare aux lèvres. Il leur dit : « Marchez, tournez-vous; bien; revenez dans huit jours, je vous composerai la toilette qui vous convient. » Ce n'est pas elles qui choisissent, c'est lui; elles sont trop heureuses. — Encore faut-il une introduction pour être servi de sa main. Mme Francisque B..., une personne du vrai monde, élégante, vient le mois dernier commander une robe. « Madame, par qui m'êtes-vous présentée? —

Que voulez-vous dire ? — C'est qu'il faut m'être présentée pour être habillée par moi. » Elle s'en est allée, suffoquée. D'autres restent en disant : « Qu'il me rudoie, mais qu'il m'habille. Après tout, les plus huppées y vont. » — Plusieurs d'entre elles, les favorites, viennent se faire inspecter par lui, avant d'aller au bal ; il donne de petits thés à dix heures. Aux gens qui s'étonnent, il répond : « Je suis un grand artiste, j'ai la couleur de Delacroix, et *je compose*. Une toilette vaut un tableau. » Si l'on s'irrite de ses exigences : « Mon-
« sieur, dans tout artiste il y a du Napoléon. Quand
« M. Ingres peignait la duchesse d'A..., il lui écrivait
« le matin : « Madame, j'ai besoin de vous ce soir au
« théâtre, en robe blanche, avec une rose au milieu
« de la coiffure. » La duchesse décommandait ses
« invitations, mettait la robe, envoyait chercher la
« coiffure, allait au théâtre. L'art est Dieu, les bour-
« geois sont faits pour prendre nos ordres. »

III

Les petits jeunes gens quittent leurs stalles, errent dans les couloirs, se lèvent sur la pointe des pieds, tendent le cou pour glisser un regard à travers la vitre ronde jusque dans l'intérieur des loges. C'est le regard des pauvres diables qui, devant la boutique de Chevet, contemplent longuement un panier de pêches, une succulente terrine ouverte.

Conversation dans les loges. On passe en revue les

femmes du monde et du demi-monde qui sont dans la salle. Les hommes font des bons mots, et lorgnent à outrance. En somme, la musique les ennuie, ils sont là pour accompagner leurs femmes. J'en sais un qui apporte son journal d'économie politique. La plupart aiment mieux l'Opéra, ne goûtent que les danseuses; le ballet les réveille. Les femmes là-dessus ont un petit air de mécontentement, leur regard semble dire : « Grossiers, sensuels, voilà bien les hommes. »

Le ton courant est la raillerie positiviste. On traite les acteurs en mannequins payés. Quel métier que celui d'acteur! Quels regards indifférents, ennuyés; moqueurs dans les loges! En pleine pièce, les gens causent, lorgnent, pendant que la cantatrice piaule et se démène.

On la palpe, on la pèse, on calcule sa toilette et sa voix, tout haut dans les loges demi-honnêtes, tout bas dans les loges honnêtes. Le rêve idéal n'apparaît pas une minute. « C'est bravement crié : » voilà l'abrégé de leurs louanges. — Quelques pédants apprécient la méthode en termes techniques. — On jouait *Othello*, et il y avait une débutante; au moment tragique, quelqu'un dans l'arrière-loge dit : « Elle a du nerf, quels sont ses appointements? — Rien, elle s'exhibe, c'est elle qui paye de son argent ou de sa personne, elle est assez grasse pour cela. »

Au pourtour, en pleine lumière, trois ou quatre loges de lorettes s'étalent. Les jupes bouffent jusqu'au rebord de la loge; leurs cheveux crêpelés, frisés, étagés attirent l'œil comme la laine d'un animal exotique. Les

pendants d'oreilles romains bruissent au-dessus des épaules trop blanches. Elles se penchent exprès; elles veulent être folâtres ou majestueuses, elles font des mines, elles sourient à l'excès. Telles que les voilà, avec leurs gants à sept francs, leur voiture neuve, leurs deux laquais, leur loge de cent francs, leur ton de garçon, elles se croient des dames; et, dans les moments de misanthropie, on se demande si elles n'ont pas raison.

Petite sonnerie grêle et lointaine. Le quatrième acte commence, et le flot des habits noirs engorge tout d'un coup les couloirs.

IV

Je ne sais pas pourquoi, quand je les vois défiler, l'idée de la vieille Rome et de la vieille Alexandrie se représente toujours à mon esprit. Une à une, quand je ferme les yeux, ces têtes modernes m'apparaissent comme des bustes et il me semble que je revois vivants ceux du IVe siècle au musée Campana.

En ce temps-là comme aujourd'hui, l'homme avait été raffiné et étriqué par la culture, par l'étalage des jouissances et par la concentration de l'effort; les grandes capitales avaient exaspéré les désirs; l'âme infiniment compliquée avait cessé de sentir le vrai beau, qui est simple, et l'art réaliste, pareil à celui de Henri Monnier, de Champfleury, de Daumier, de Biard, copiait les déformations et les bassesses dont nous aussi nous regorgeons.

J'ai pris des notes aujourd'hui devant quelques-uns de ces bustes ; allez les voir, et dites si ce ne sont pas là les têtes et les corps que nous rencontrons aujourd'hui sous le chapeau noir :

« Dioclétien, un grigou effaré, vieux, qui rognonne entre ses gencives édentées ;

« Commode, jeune pâlot, maladif et étrange, avec des yeux à fleur de tête, comme un avorton, une sorte de bâtard, issu de quelque croisement monstrueux, inquiétant et trouble. »

« Tout le fond de la galerie, empereurs, impératrices, consuls, grands personnages. — L'employé hébété, ratatiné, a douze cents francs. — Le monsieur frêle qui a eu longtemps la colique. — La vieille aigrie, desséchée par les maux d'estomac. — La petite vache bouffie aux joues débordantes. — La tête de linotte ahurie. — Bref les tics de l'individu, les froissements du métier, les petitesses de la nature humaine, tout ce qui nous rapproche du malade, du bourgeois, de l'idiot, du cadavre, tout ce qui montre l'homme à table, en robe de chambre, à la garde-robe, grondant sa bonne, ou gagnant deux sous. »

Quel contraste si on regarde les moulages grecs, les héroïques statues qui sont à côté ! La vie corporelle en plein air, saine, hardie et fière, la jeunesse qui durera, l'agilité, la force, la sérénité, la joie unie et simple d'une âme encore vierge, la noblesse innée, l'aptitude à tout comprendre ! Que nous en sommes loin ! Presque aussi loin que ces tristes Romains de la décadence. Regardez un juge jauni par le mauvais air,

grimé par l'impatience, roidi par le décorum, un avocat avec sa tête de fouine éveillée et ses lunettes qui luisent, un employé séché dans son bureau trop chaud, le corps ankylosé à demi, le teint blafard comme l'eau d'une rivière sale. Une sorte de pal intérieur s'est enfoncé en eux, année par année, décomposant leurs traits, tordant leur attitude. Ils vivent pourtant, et tout cela fait ensemble une civilisation brillante. Nous ressemblons à ces figurants, à ces actrices, à ces ouvreuses ; cela respire l'odeur du gaz, s'éclaire avec la rampe, fait de la nuit le jour, et l'ensemble est le plus beau de nos vingt théâtres.

Non pas pourtant tout à fait. Ces gens du ɪvᵉ siècle étaient usés; quoique consumés, nous vivons encore; même nous vivons trop. Notre Paris nous brûle, mais il nous allume; quelques-uns survivent et n'en sont que plus beaux. On m'a montré une loge d'hommes à la mode, lettrés, voyageurs ou viveurs. Trois d'entre eux avaient un teint mat, immobile, que ni soleil, ni soupers, ni travail n'entament, et des têtes comme celles de Vespasien et de Tibère. Quantité sont restés en route, mais ceux qui subsistent sont deux fois trempés, et vivent dans la flamme comme dans leur élément.

Même les moindres, les gens de métier ordinaire, avec leur figure passée ou couperosée, ont de la volonté, de l'élan, ou du moins de l'opiniâtreté et de l'énergie. Ils courent sous le fouet de la concurrence, et courront jusqu'au dernier souffle. Ils gagneront de l'argent, ils monteront en grade, ils lutteront contre

11

leur femme, ils auront des maîtresses, ils pousseront leurs enfants, ils trouveront encore de la gaîté et des mots dans un souper. En vain notre lampe, avec ses flammes concentrées, crache bruyamment et salement ses étincelles corrodantes; elle a beau sentir mauvais, elle éclaire; et par moments elle a des renouvellements et des splendeurs que nulle machine bien montée et sagement modérée n'égalera.

Vous avez vu ce jet subit et superbe en juin 1848 dans ces voyous de la rue dont on avait fait des soldats.

V

Fraschini crie trop fort; comme Tamberlick, il tient et tend la note avec un excès qui l'usera; Verdi fait de même : vulgaire, puissant, vivant, violent, les nerfs et les muscles tendus, en homme qui n'épargne rien de lui ni d'autrui, il veut pressurer et absorber d'un trait toute la substance de la passion et du plaisir, sauf à tomber un instant après sur le carreau. Il ressemble à son public, et voilà pourquoi son public le comprend.

CHAPITRE XIII

AUX ITALIENS

Il me semble que j'ai été injuste la dernière fois pour le public des Italiens. Il faisait trop chaud, probablement j'avais des nerfs, quand au retour j'ai griffonné mes notes.

Charmante jeune fille de seize ans dans la troisième loge de face. La loge est louée à l'année. Le père, la mère, accompagnent; quelquefois aussi le frère, un élégant, un membre du Jockey-Club, à cravates irréprochables, avec une petite tête volontaire, avec un air sec et de défi hautain, avec le regard dur d'un homme habitué à manier et mener les chevaux et les filles, les filles plus rudement que les chevaux; assez régulièrement aussi, un grand long gaillard, un gentil-

homme de campagne, barbu et velu, avec la mine d'un orang-outang distingué, probablement un futur en expectative. Belle famille, bien posée. La mère a des restes fort convenables. Excellents chevaux, et laquais superbement fourrés, au péristyle.

Elle s'appelle Marguèrite, elle est rieuse, mais sans excès, point évaporée ni précoce : c'est l'enfant heureuse, riche, née dans le luxe, pour qui la grande toilette, les bals, un château sont choses aussi naturelles que l'air, et qui dirait volontiers des gens sans pain : « Eh bien, alors, qu'ils achètent de la brioche ! » — Une telle personne est une créature rare dans ce monde de plébéiens enrichis, travailleurs ambitieux, piqués incessamment d'inquiétudes et rongés de convoitises. Je la regarde depuis cinq ou six jours, elle me rafraîchit et me délasse. Cela fait contraste. Quand j'observe les Parisiens, sur le boulevard, à la Bourse, au café, au théâtre, il me semble toujours voir un pêle-mêle de fourmis affairées et enragées, sur lesquelles on a versé du poivre.

Bien jolie toilette, avant hier soir : un corsage de soie bleue qui serre et marque la taille et remonte un peu entre les deux seins ; au-dessus, le plus moelleux nid de dentelles. Très-chaste, et très-jeune fille encore ; elle n'est que peu décolletée, et coiffée d'une simple rose. Mais cette fine taille si visiblement prise, cette douce blancheur virginale, pour cacher et indiquer la

poitrine, sont d'une invention savante; l'invention n'est pas d'elle, elle suit la mode, c'est sa mère qui l'habille; elle est bien trop jeune pour soupçonner l'effet exact de sa toilette; ses pensées sont trop vagues et trop neuves; c'est moi, en ce moment, qui explique cet effet, en sculpteur, en homme du monde; elle rougirait si elle entendait mon explication. Et pourtant dans le demi-jour de ses pensées, elle en soupçonne quelque chose; elle sait que cela lui va bien, qu'un autre corsage lui siérait moins bien, qu'elle plaît, que les yeux s'attachent à sa taille. Elle ne va pas plus loin, elle entrevoit, dans un brouillard diaphane et doré, comme une aurore des choses. Une vraie rose endormie : pendant que les vapeurs du matin s'évanouissent et que des blancheurs lumineuses s'étalent sur le ciel nacré, elle écoute, immobile et comme en songe, des battements d'ailes lointaines, le bruissement indistinct du peuple d'insectes qui viendra tout à l'heure bourdonner autour de son cœur.

(Au diable les métaphores ; on ne dit rien de précis, et, quand je relirai ces notes, je ne verrai plus son visage et son air.)

Le teint est parfaitement pur; la bouche toute petite sourit, demi-entr'ouverte : un doux sourire, gracieux, posé ; une voix timbrée, mélodieuse ; rien de pressé, d'effaré; elle dit des choses ordinaires sans faire effort, sans vouloir les dire autrement; elle ne songe pas à avoir de l'esprit, elle se laisse vivre. La vie parisienne ne l'a pas encore emportée dans son courant; elle y nage comme un cygne dans un beau lac.

(Décidément, je ne sortirai pas aujourd'hui des métaphores. — Après tout, puisqu'elles viennent, il faut croire qu'elles sont le meilleur moyen de dire ce que j'ai senti.)

On voit qu'elle est à son aise, qu'elle ne songe pas aux rivalités, à l'intrigue, à la coquetterie, qu'elle n'a jamais pensé à l'argent, que nos soucis ne l'ont pas effleurée, que la beauté, la parure, les respects, l'admiration ne lui ont jamais manqué. Elle n'imagine pas qu'ils puissent jamais manquer; vous figurez-vous qu'un jour l'eau et la lumière puissent vous faire défaut? Elle étend la main le matin à côté de son lit et trouve une toilette fraîche; est-ce que, lorsqu'on tire les rideaux, la lumière peut tomber ailleurs que sur une toilette fraîche? Il y a une sonnette à sa portée; est-ce qu'une sonnette ne se termine pas toujours par une femme de chambre? La grande cour s'étale sur le devant; est-ce qu'une grande cour peut se passer d'un équipage? Sur cet équipage poussent un cocher, des laquais, comme sur un cerisier des cerises. Pour le portier grave qui respectueusement ouvre la porte à deux battants, la porte le produit naturellement avec sa livrée neuve et sa figure rouge. — C'est ici la définition parisienne des olives : petites boules vertes qui se rencontrent ordinairement autour des canards.

Elle n'écoute pas la *Cenerentola;* elle continue à causer aux plus beaux endroits, au sextuor. Elle n'écoutait pas davantage deux jours auparavant, au *Trovatore.* De temps en temps, elle avance son cou blanc, avec un mouvement d'oiseau, sourit un peu, accorde

une minute d'attention. Pour les habitudes, elle est princesse ; les musiciens sont pour elle, comme autrefois à la cour, des ouvriers payés, qu'on écoute, ou qu'on n'écoute pas, à volonté, qu'on renvoie d'un geste ; c'est dans notre siècle seulement qu'on a traité les artistes à peu près en égaux. Autrefois, un peintre était un maître tapissier, entrepreneur de décorations ; un poëte, un musicien, servaient pour les fêtes de cour ; on les protégeait, on les faisait dîner à l'office ; si on les admettait à la vraie table, on s'amusait d'eux. Santeuil est mort parce que le prince de Condé lui avait vidé une tabatière dans son verre à boire. Mozart a reçu des coups de pied du prince-évêque de Salzbourg.

Elle est ici parce que c'est un endroit où l'on vient, parce qu'elle est oisive, parce que, de la loge, on peut faire la revue du monde, parce que sa voiture, ses gens, sa femme de chambre sont là pour la servir, l'amener, la ramener, sans qu'elle y pense. Pour les cent vingt francs de la loge, elle n'y a pas songé une minute. Si un jour, par hasard, elle y songe, elle voit six petits ronds jaunes qui passent d'une main dans une poche ; on l'étonnerait fort en lui disant que c'est le loyer d'une ouvrière. Quant aux passions exprimées, aux tristesses, aux grandeurs de la musique, à tout ce que nous sentons dans un opéra, nous autres qui avons goûté et senti la vie, elle n'en soupçonne

rien ; tout cela est hors de son âge et de son expérience.

Il n'y a là pour elle que des histrions assez mal habillés ; le manteau à fleurs de lis de Don Magnifico est râpé ; les actrices lui semblent fagotées ; à ses yeux, ce sont des êtres d'une autre espèce, des femmes de chambre qui veulent singer les vraies dames. Quand le Trovatore chantait, elle regardait sa barbe trop large, et sa bouche trop ouverte ; je parie qu'elle aurait le même sentiment devant un bateleur qui porterait des poids : « Pauvre homme, se dit-elle, il va se faire du mal ! » Au fond les scènes de passion lui semblent grotesques. Elle ne comprend pas qu'on puisse se démener de la sorte. La grande lamentation de l'orchestre, les longs sanglots douloureux, les sons enflés qui montent comme une furieuse acclamation de voix stridentes, lui font le même effet que la vilaine foule crottée qui s'entasse et se heurte sur les boulevards un jour de pluie. Elle jette un regard sur le manche des violons où les archets grincent et où les doigts se tracassent ; elle pense alors à ces petites souris alertes qui font tourner infatigablement leur cage. L'an dernier, quand l'Enfer de Doré était à la mode, j'ai vu, dans un salon, des jeunes filles pareilles feuilleter avec de petits cris de plaisir les belles pages satinées : « Oh ! comme c'est joli. Oh ! les singulières têtes. Oh ! des serpents. Oh ! mon Dieu, il a une fourche. » Cette année-là, je crois, à l'Opéra on jouait *Alceste*, et les jeunes femmes, pendant l'air terrible du sacrifice, chuchotaient avec des rires étouf-

fés : « Mais c'est de la viande qu'ils apportent sur l'autel ; ouvrez vite la lorgnette. Ah ! Seigneur, de vraies côtelettes ! » Je mettrais ma main au feu que pour elles la plus agréable musique est celle des *Rendez-vous bourgeois.*

(C'est moi qui suis le bourgeois, l'imbécile. Quelle sotte habitude que de laisser ses yeux se tourner comme je fais vers le vilain côté des choses ! J'étais bien plus heureux tout à l'heure quand je pensais à la robe bleue, et que j'imaginais la mignonne fossette qui se creuse à la nuque sous les cheveux d'or. Eh bien soit, il n'y a pas de créature parfaite. La belle découverte, et comme j'en suis plus avancé de m'être cassé le nez contre une vérité solide ! Il n'y a rien de *vrai* que la forme et le rêve qu'elle suggère ; c'est avec la musique, non avec le raisonnement, qu'il faut la commenter.)

A minuit, en rentrant, auprès d'un feu gai, dans une chambre chaude, quand tous les domestiques se sont retirés, quand le silence se fait, quand on ne distingue plus dans le lointain que le roulement indistinct d'une voiture attardée, comme on est bien dans un fauteuil ! Le théâtre et toute représentation sont choses grossières ; même toutes les choses réelles sont grossières. Il n'y a de parfaitement beau et de parfaitement doux que les demi-songes. On s'oublie, on regarde machinalement les aiguilles lentes de la pen-

dule ; on laisse venir, s'arranger, s'en aller les images intérieures. Des fragments de mélodie s'élèvent ; on les comprend si bien ! on se trouve si vite face à face avec l'âme charmante et passionnée du maître! on est si heureux d'être délivré des acteurs, de la rampe, de la friperie théâtrale, de tous les voiles qui se mettaient entre notre sentiment et son sentiment! Ce n'est pas Verdi qui chante au dedans de moi à pareille heure, ni Rossini, ni aucun Italien, c'est Mozart. Je suis venu écouter dix fois *Cosi fan tutte*, l'année dernière, et c'est sur ces airs-là que je pense au frais et gracieux visage que j'ai regardé ce soir.

Je revois la scène et la tiède contrée lumineuse. La terrasse s'élève au bord de la mer, parmi les buissons de cactus, avec un berceau enguirlandé de roses, au bord duquel un figuier pose ses lourdes feuilles dentelées. La félicité, la tendresse, l'amour comblé, abandonné, tranquille, sont là dans leur patrie. L'air est si doux qu'il suffit de le respirer pour être content. La campagne lointaine est si veloutée que les yeux ne sont jamais las de la contempler. La large mer s'étend en face, rayonnante et paisible, et sa couleur lustrée a la délicatesse d'une pervenche épanouie. Une montagne rayée tourne sa croupe bleuie et dorée au bord du ciel ; la lumière habite dans ses creux ; elle y dort emprisonnée par l'air et la distance, elle lui fait comme un vêtement, et, plus loin encore, les dernières chaînes enveloppées d'un violet pâle nagent et vont s'effaçant dans l'immuable azur. Les plus riches ornements d'une fleur de serre, les veines nacrées d'un orchis, le

velours tendre qui borde les ailes d'un papillon ne sont pas plus suaves et à la fois plus splendides. On pense involontairement aux plus beaux objets du luxe et de la nature, aux jupes de soie ruisselantes de lumière, aux broderies qui rayent une moire, à la chair rosée, vivante, qui palpite sous un voile. Est-ce qu'on peut songer ici à autre chose qu'à être heureux et amoureux?

Mozart n'a pas songé à autre chose. La pièce n'a pas le sens commun, et c'est tant mieux. Est-ce qu'un rêve doit être vraisemblable? Est-ce que la vraie fantaisie, le sentiment pur et complet ne peut pas planer au-dessus des lois de la vie? Est-ce que dans la contrée idéale, comme la forêt d'*As you like it*, les amants ne sont pas affranchis des nécessités qui nous contraignent et des chaînes sous lesquelles nous rampons? Ceux-ci se déguisent en Turcs pour éprouver leurs maîtresses, ils feignent de s'empoisonner, la suivante se fait tour à tour médecin, notaire; et leurs maîtresses croient tout cela. Moi aussi, je veux croire ces folies, un instant, si peu d'instants qu'il vous plaira; et c'est justement pour cela que mon émotion est charmante. Je ferai comme le musicien, j'oublierai l'intrigue; la pièce est satirique et bouffonne; je veux avec lui la voir sentimentale et tendre; sur le théâtre, il y a deux coquettes Italiennes qui rient et mentent; mais, *dans la musique*, personne ne ment et personne ne rit; on sourit tout au plus; même les larmes sont voisines du sourire. Quand Mozart est gai, il ne cesse jamais d'être noble; ce n'est pas un bon vivant, un simple

épicurien brillant, comme Rossini ; il ne se moque point de ses sentiments ; il ne se contente point de l'allégresse vulgaire; il y a une finesse suprême dans sa gaîté ; s'il y arrive, c'est par intervalles, parce que son âme est flexible, et que, dans un grand artiste comme dans un instrument complet, aucune corde ne manque. Mais son fonds est l'amour absolu de la beauté accomplie et heureuse ; il ne se divertira pas avec sa maîtresse, il l'adorera, il demeurera longuement le regard attaché sur ses yeux, comme sur ceux d'une créature divine; il sentira devant elle son cœur se fondre, et le sourire qui viendra entr'ouvrir ses lèvres sera un soupir de bonheur.

Bien mieux, il a mis la bonté dans l'amour. Il ne songe point, comme Rossini, à prendre du plaisir ; il n'est pas transporté, comme Beethoven, par un sentiment sublime, par le violent contraste du ciel subitement ouvert au milieu d'un désespoir continu. Il songe à rendre heureuse la personne qu'il aime. Quel air divin que la cavatine du second acte ! Comme il est suavement mélancolique et tendre ! Comme l'accompagnement, si fondu, si doux, s'enroule autour de la mélodie ! Et comme, un instant auparavant, les accents tristes des adieux s'enflaient et s'abaissaient en modulations affectueuses et caressantes ! Mozart est bon autant qu'il est noble, et il me semble que, si j'étais femme, je ne pourrais m'empêcher de l'aimer.

Les flûtes et les voix s'accordent parmi les fins traits des violons qui, capricieusement, y entrelacent leurs broderies. La voluptueuse harmonie arrive comme un

nuage de parfums, qu'une brise lente vient de recueillir en passant sur un jardin en fleurs. De fraîches joues, des yeux riants apparaissent par éclairs, et le corsage bleu, la taille penchée, l'épaule ronde et blanche, se détachent distinctement sur le bord de la terrasse. Au delà, le grand ciel ouvert, la mer azurée, luisent toujours, avec la sérénité de leur joie et de leur jeunesse immortelles.

Une, deux, trois heures du matin. Mon feu s'est éteint, j'ai pris froid et j'aurai demain la grippe. Mais j'ai tiré de ma jeune fille tout ce qu'elle valait.

CHAPITRE XIV

PROPOSITION NOUVELLE ET CONFORME AUX TENDANCES DE LA CIVILISATION MODERNE, AYANT POUR BUT D'ASSURER LE BONHEUR DES MÉNAGES ET DE RÉGULARISER UNE INSTITUTION DE PREMIER ORDRE ABANDONNÉE JUSQU'ICI A L'ARBITRAIRE ET AU HASARD.

Utile dulci.

A monsieur le Directeur de *la Vie Parisienne.*

Monsieur,

C'est avec un profond sentiment de commisération et de regret qu'un observateur impartial contemple aujourd'hui les soucis croissants des familles françaises à propos de la plus grande affaire de la vie, j'entends le mariage. Dans les autres pays, en Allemagne, en Amérique, les jeunes gens choisissent par eux-mêmes; on les laisse se promener ensemble et se connaître;

chacun est l'arbitre et l'ouvrier de sa propre vie ; ici les parents ont tout le fardeau. Vers cinquante-cinq ans, beaucoup de personnes tranquilles qui jusque-là employaient leur soirée à prendre du thé et à jouer au whist, éprouvent tout d'un coup le besoin de donner des bals ; c'est qu'il y a une fille mûre à la maison. Il est triste de voir la mère, qui a grossi, travailler à se donner une taille, et, après une longue éclipse, étaler à la clarté des lustres des épaules quinquagénaires, qui feraient mieux de ne pas se montrer. Il est triste de voir le père accoster sur le boulevard ses moindres connaissances, et, au moyen d'une demi-douzaine de transitions préparées, solliciter leurs bons offices. Il est plus triste encore de le voir, quatre fois par semaine, endosser le harnais, je veux dire l'habit noir rehaussé par la cravate blanche, se frayer un chemin jusqu'à deux fauteuils dans un salon comblé, installer sa femme et sa fille, repartir et se mettre en quête de danseurs et autres jeunes gens présentables. Cependant la jeune fille parée comme une châsse, ballonnée, enrubanée, demeure immobile, les yeux demi-baissés, sous le feu des quarante lorgnons qui l'explorent, tandis que la mère, entre deux dames inconnues, ne pouvant ni causer, ni remuer, rougit de chaleur et de fatigue, ouvre des yeux fixes comme ceux d'un crabe, regarde l'heure, et fait des efforts héroïques pour ne pas dormir. Mais là où le spectacle est véritablement douloureux, c'est à la campagne ; les tribulations des parents deviennent infinies ; la consommation de gants frais, de résilles, de toquets, de bottines, devient tout

d'un coup monstrueuse; les locations de voitures, les parties de campagne se multiplient; un nombre infini de volailles périssent sacrifiées à l'intérêt public, et, comme l'estomac est la route du cœur, des bouteilles vénérables, tirées de leurs toiles d'araignée, viennent allécher chaque samedi une foule inusitée de convives. Si l'on calcule qu'une famille en ces circonstances donne en deux ans huit ou dix bals, autant de dîners, et conduit sa fille dans une centaine de bals et de dîners; si à ce budget extraordinaire on ajoute les suppléments forcés de la toilette quotidienne; si on joint à tout cela les fiacres, cabriolets, remises, ports de lettres du père, et le nombre infini de phrases diplomatiques (*Time is money*) qu'il a dû composer et prononcer, on évaluera, je pense, le total de la dépense à une année de revenu, environ vingt mille francs, dans la classe moyenne.

N'est-ce pas là pour les pauvres parents une charge bien grosse, et n'est-il pas affligeant de voir une pareille disproportion entre la réclame et les produits? Combien de partis ce système recrute-t-il pour une fille? Cinquante ou soixante vaguement possibles, cinq ou six qu'on examinera sérieusement et entre lesquels on est forcé de faire un choix. Tel est le chiffre qui m'est donné par plusieurs dames singulièrement expertes en statistique matrimoniale, et je pense qu'on peut y avoir une entière confiance. Maintenant je demande si c'est assez de cinq ou six partis pour vingt mille francs d'annonces? Cela les met l'un dans l'autre à quatre mille francs pièce, et certainement

c'est trop cher : surtout si l'on considère que deux au moins, vus de près, ont présenté des cas rédhibitoires; que deux autres, amenés dans l'enceinte, ont laissé percer des allures inacceptables, et qu'enfin le dernier, l'heureux préféré, n'a été admis à traîner la jolie calèche que parce que la jolie calèche ne pouvait pas rester indéfiniment sous le hangar.

Une bonne preuve que ces choix sont trop bornés, c'est la part énorme que le hasard a dans l'issue. Faute d'un marché assez garni, on prend à la volée, selon la rencontre. Mon jeune propriétaire signait, il y a deux mois, une procuration chez son notaire; une idée vint au notaire : il le toise, vérifie qu'il n'est pas encore chauve, suppute intérieurement le total de ses biens-fonds et lui crie : « Parbleu ! mon cher, vous arrivez à propos : vingt ans, jolie, blonde, bon caractère, famille solide, fortune en immeubles, deux cent mille francs comptant, peut-être davantage, trois cent mille francs d'espérances, la ferme est dans le tracé d'un chemin de fer. » Le mariage s'est fait. — Mon vieil ami B... faisait un jour visite dans une maison où débarquait une cousine provinciale, arrivée à Paris pour renouveler son râtelier osanore. Il est fort poli, elle le trouve aimable, s'enquiert de lui, apprend qu'il a une fille, pense à un charmant procureur du roi de son pays, sujet hors ligne, qui, l'an dernier, sur douze affaires, a obtenu douze condamnations, dont trois capitales, et sera porté l'an prochain pour la croix d'honneur. Le mariage s'est fait aussi. — C'est par ces raccrocs qu'on s'engrène. Moi-même, monsieur, quelque

temps après mon retour, lorsque les dollars gagnés dans le porc salé et dans les huiles m'entouraient d'une auréole lumineuse, et que la future madame Frédéric-Thomas Graindorge flottait parfois devant mes yeux trop attendris, j'ai vu le mariage me sauter au cou sous des formes saugrenues; par exemple, sur le boulevard, lorsqu'un ami me frappait sur l'épaule, ou bien quand la digestion commencée rendait la conversation plus intime; une fois en quittant le pédicure; une autre fois au moment où, après avoir plongé chez Deligny, je revenais sur l'eau en soufflant comme un marsouin. Certainement un système de publicité si insuffisant qu'il est obligé de s'adjoindre ces sortes de hasards est un engin de pêche médiocre, et l'on peut à bon droit s'étonner que, dans le perfectionnement général des machines, les malheureux parents n'aient encore aux mains qu'un si mauvais filet.

Plusieurs honorables industriels ont essayé de remédier au mal, en instituant des agences matrimoniales, qui enregistrent des deux parts l'offre et la demande, et mettent en communication, par toute la France, le chaland et le fournisseur. En vérité, et la main sur le cœur, on se demande pourquoi ces sortes de marchés, si réguliers, si commodes, si bien tenus, si semblables aux Bourses de Paris et de Londres, n'ont point obtenu une approbation plus marquée. Je crois, moi, que, si on les décrie, c'est hypocrisie pure. Car quoi de plus utile et de mieux justifié que l'établissement d'une Bourse pour les affaires? Est-ce que le mariage n'est pas une affaire? Est-ce qu'on y pèse

autre chose que les convenances? Est-ce que les convenances ne sont pas des valeurs, capables de hausse et de baisse, d'évaluation et de tarif? Est-ce qu'on ne dit pas : une fille de cent mille francs, de deux cent mille francs? Est-ce qu'une place inamovible, une belle tournure, une chance d'avancement ne sont pas des marchandises cotées cinq, dix, vingt, cinquante mille francs, livrables seulement contre valeurs égales? Est-ce que mon neveu M. Anatole Durand ne vaut pas cent pour cent de plus depuis qu'on le dit couché sur mon testament? Est-ce que, si par bonheur il s'appelait d'Urand ou du Ranz (noblesse suisse, vaches sur azur), il ne vaudrait pas encore cent mille francs de plus? Qu'y a-t-il de plus désirable et de plus conforme aux grands principes de l'économie politique, que d'offrir à chaque valeur le plus large marché possible? Connaissez-vous un autre moyen de la faire monter à son véritable prix? Que doit souhaiter le législateur en matière de commerce, sinon la concurrence de tous les acheteurs entre eux et de toutes les marchandises entre elles, afin que nul n'achète ou ne vende au-dessus ou au-dessous du cours? — On déclame contre les courtiers de mariage. Qu'est-ce donc, je vous prie, que les bonnes amies, cousines, tantes, grands parents, notaires, médecins, confesseurs, qu'on met en campagne, sinon des courtiers officieux, parfois officiels? — On répond qu'on ne paie pas ceux-là. Si fait, et souvent en nature, par un cadeau après le mariage, et, à tout le moins, en dîners, en politesses, en considération, en petits ou grands services. J'a-

joute enfin qu'en pratique on n'écoute guère ces susceptibilités, que les industriels en question gagnent du terrain, que tous les ans leurs affaires s'étendent, que plusieurs personnes de la meilleure compagnie ont été mariées par eux sans que le monde s'en doute, que tel salon musical, fort couru et d'entrée difficile, leur fournit, moyennant finance, des endroits de présentation et d'entrevues, que tel personnage bien mis, considéré, qui dépense vingt mille francs par an et n'a que six mille francs de rente, reçoit d'eux l'argent dont il a besoin pour payer ses bottes vernies et habiller son groom. Mais l'amour-propre retient les parents, et on constate avec regret que les familles délicates et bien posées dans le monde refusent, à leur grand dommage, d'avoir recours aux établissements salutaires qui pourraient seuls les tirer de leurs déplorables embarras.

Bien des fois j'ai songé à cette situation si triste. Quoique ancien négociant, et Américain plus qu'à demi, j'ai un cœur pour ceux qui souffrent; je ne vois pas un père trotter en fiacre, une mère faire tapisserie, sans me mettre à leur place; je souhaite relever mon pays; je crois que, si le mariage y est malheureux et difficile, c'est que nous n'avons pas étudié les moyens de le faciliter et de l'améliorer. Je suis convaincu que le remède, comme le mal, se trouve dans nos institutions et notre caractère. J'ai réfléchi, j'ai consulté le génie de mon siècle et de mon pays; j'ai tenu compte de l'esprit administratif et centralisateur de la France, des préjugés régnants, des besoins nouveaux; j'ai mis

à profit des institutions qui fonctionnent déjà, des inventions qui se répandent partout; je me suis appuyé sur des exemples récents; bref, je n'ai épargné ni mon temps ni ma peine; enfin je suis arrivé à une conception neuve, dont il ne m'appartient pas de faire l'éloge, mais dont l'utilité, la beauté sont si éclatantes, que le plus simple exposé ne peut manquer de lui rallier toutes les approbations.

II

Je propose d'établir une agence matrimoniale universelle, ayant son siége à Paris, et des succursales dans chaque département et à l'étranger. Il serait nécessaire que cette agence fût sous le contrôle et même sous la direction du gouvernement. Elle formerait une administration distincte, comme tous les grands services publics; et les hommes les plus éminents par la finesse de leur tact, comme par la pureté de leur réputation, seraient mis à sa tête. Les agences actuelles se fondraient dans celle-là, comme il est arrivé dans l'affaire des remplacements militaires, et, dans le second cas comme dans le premier, ce serait pour le plus grand bien du public.

Toute personne qui voudrait avoir recours à l'agence serait tenue de fournir des renseignements complets et authentiques sur sa santé, sa personne et sa famille, certificats de médecin, purges d'hypothèques, titres de rente et de propriété, attestations légales de

bonne vie et mœurs, etc. On peut imaginer quelle sécurité et loyauté cette mesure mettrait dans les contrats.

Comme les deux classes les plus considérées et les mieux informées en France sont les ecclésiastiques et les magistrats, et que, de plus, les uns et les autres sont fonctionnaires, ils seraient tenus, chacun dans son ressort, et pour les candidats de son ressort, de fournir à l'administration un portrait moral qui prendrait place au dossier, avec les notes des proviseurs, chefs d'administrations et autres fonctionnaires, sous lesquels le candidat aurait pu travailler. L'admirable centralisation de la France trouverait ainsi un emploi ingénieux, nouveau, tout à fait rassurant pour les familles, et singulièrement propre à encourager les bonnes mœurs.

Un grand établissement de photographie serait attaché à l'agence centrale, avec une succursale pour chaque succursale des départements. Vers cinquante mille francs de dot, une famille aurait droit à deux portraits : l'un assis, l'autre debout, le premier de dos et le second de face. — Vers cent mille francs, le portrait serait un sixième de nature. — Vers deux cent mille francs, un quart de nature, et, en outre, un portrait équestre. — Vers deux cent cinquante, le dossier comprendrait la photographie spéciale du crâne (pour attester la conservation des cheveux), de la bouche ouverte (pour montrer l'état des incisives et des canines), des pieds et des mains (pour démontrer la petitesse aristocratique). — Vers les chiffres élevés, on pourrait réclamer le portrait

du futur en habit, en redingote, en robe de chambre, même en bonnet de nuit, ou occupé à se faire la barbe. (Cela est essentiel pour prévenir les désillusions.) — Ces portraits et pièces de conviction pourraient être consultés par toute personne qui justifierait d'une fille à marier et d'une dot suffisante. On voit quelle extension prendrait aussitôt la photographie : elle se trouverait érigée en institution sociale ; les frais de voyage et les déceptions qu'elle épargnerait aux candidats et aux familles sont infinis.

Chaque offre inscrite à l'agence devrait être accompagnée d'une demande spécifiant par approximation le chiffre de la fortune et le genre de la position demandés en échange. Ces offres seraient classées dans les bureaux d'après l'élévation du chiffre et l'espèce de la profession. Toutes les semaines, un tableau affiché à la Bourse et divisé en catégories, publierait le nombre et l'espèce des inscriptions tant mâles que femelles. On verrait, par exemple, que, d'après le relevé de la semaine, il y a eu tant de professeurs de lycée, tant de capitaines de première classe, tant de magistrats à trois mille francs, tant de dots de soixante mille francs à l'offre et tant à la demande. A l'instant, un cours s'établirait comme pour les autres valeurs. Si, par exemple, les magistrats étaient fort demandés, aussitôt leur valeur monterait ; j'entends qu'ils pourraient prétendre à des dots plus grosses. Les fluctuations des évènements commerciaux et politiques auraient leur effet sur ce marché comme sur les autres. Une menace de guerre ferait baisser le taux des officiers. La nouvelle de la paix en Amérique

élèverait le taux des négociants. Chacun, le matin, en ouvrant son journal, aurait le plaisir d'y trouver sa valeur inscrite et chiffrée; d'après la prévision des hausses et des baisses, il pourrait choisir le moment où sa cote matrimoniale atteindrait le plus haut chiffre, et il se marierait en conséquence. — Il faut abréger; mais le lecteur intelligent voit d'un seul regard que ma proposition transporterait dans les mariages la précision, la facilité, le bon sens, la bonne logique qui se rencontrent dans les affaires de bourse, et qui, par une bévue inexplicable, n'ont pas encore été introduits dans les affaires de cœur.

Je m'arrête, monsieur, car j'aurais besoin de trop de place pour développer les heureuses conséquences d'un projet si raisonnable : un seul mot encore, pour mettre en lumière la vérité philosophique qui m'autorise et me soutient. J'ose croire qu'ici je suis dans le grand courant de mon siècle et de ma nation. S'il est un trait marquant qui distingue ce siècle entre tous les autres, c'est que les sciences positives ont pris l'empire, et que leurs applications s'étendent partout et sans cesse; c'est qu'avec elles la statistique, l'économie politique, la publicité, les habitudes industrielles, commerciales et pratiques entrent dans toutes les têtes. D'autre part, s'il est un trait marquant qui distingue notre nation entre toutes les autres, c'est qu'elle est capable et avide d'organisation, c'est que les entreprises privées y prospèrent moins que les institutions publiques, c'est qu'elle a besoin en toutes choses de centralisation et de gouvernement. Maintenant, je le demande, est-il

possible de concevoir un projet qui soit plus conforme à ces deux tendances ; qui donne plus de satisfaction aux intérêts, plus de publicité au commerce, plus de régularité aux opérations, plus d'étendue aux affaires ; qui crée d'un seul coup plus de commerçants et plus de fonctionnaires ; qui rende la vie à la fois plus commode et plus mécanique ; qui rapproche l'homme plus complétement de ces valeurs timbrées et chiffrées, enregistrées et circulantes, auxquelles il travaille à s'assimiler? Je ne sais quel accueil l'opinion garde à cette conception féconde ; mais, quoi qu'il arrive, j'ai pour moi ma conscience ; je sais, *je sens*, la main sur le cœur, que, si ce germe lève, je n'aurai pas été inutile à mon espèce. Ma conviction est si forte, que je suis prêt à déposer les premiers capitaux, persuadé qu'ils me rapporteront dix pour cent de plus que dans le porc salé et dans les huiles.

CHAPITRE XV

UN DINER

« Madame est servie. »

— La maîtresse de la maison se lève avec une certaine lenteur et va prendre le bras du plus qualifié des convives. Celui-ci arrondit le bras, courbe gracieusement le dos, cherche une phrase, et trouve un sourire. Cependant un petit désordre se fait; les hommes cherchent des yeux une console pour y placer lestement leurs chapeaux; la politesse et la modestie les tiraillent. Offrirais-je le bras? Ma cravate est-elle bien mise? Passerai-je le second? Passerai-je le troisième? L'urgence se déclare; trois habits noirs à la fois se précipitent autour d'une jupe; la jupe choisit au hasard, et le défilé commence. A la queue, l'excédent mâle avance, d'un air demi-content, demi-réservé, devant les beaux laquais raides. Ah! qu'ils ont l'air dignes! qu'ils sont bien poudrés! quelle tenue d'am-

bassadeurs ou de ministres! J'ai vu des ambassadeurs et des ministres; les laquais sont mieux; la belle prestance est une portion de leur état; leur gravité n'a pas d'égale. Mais surtout, ils ont l'organe essentiel, aristocratique, le mollet; des mollets complets valent en plus cent francs de gages : ce mollet blanc au-dessus d'un soulier à boucle reporte l'esprit aux plus beaux jours de Marly et de Versailles. Hélas! si nous relevions notre pantalon, combien d'entre nous, bourgeois desséchés, enflés, déformés, seraient dignes d'être des laquais!

Les dames s'asseyent, arrangeant et étalant leurs jupes. Les hommes, discrètement, le lorgnon à l'œil, cherchent à lire leur nom sur le petit papier blanc qui leur indique leur place; ils la prennent en saluant, et toussent pour éclaircir leur voix, à demi-ensevelis sous deux robes. Sur toute la ligne, l'armée des verres et des bouteilles scintille; chaque assiette a son petit bataillon; les candelabres jettent par milliers leurs clartés blanches sur cet arsenal luisant; les corsages de soie, les rubans, les diamants chatoient; un large vase d'azaléas et d'arums lève, au milieu de la table, ses panaches satinés et la délicate frange de ses fleurs épanouies; le petit bruissement des cuillers et des plats s'élève, semblable au givre qui grésille contre des vitres. Qu'est-ce que je vais dire à ma voisine?

Mon neveu Anatole Durand qui dîne ici pour la première fois a l'air empêtré; il va trop dîner; dans

un quart d'heure, ses yeux seront allumés et ses joues rouges; il se battra les flancs pour trouver une idée et il accouchera d'une sottise. Mon neveu Anatole, à votre dernier bal, après six minutes de silence, vous avez dit à votre danseuse, une fine et charmante fille qu'en imagination je vous destinais pour femme : « Mademoiselle, vous habitez Chatou ? » — « Oui, monsieur. » — « C'est un bien vilain endroit. » Et la conversation en est restée là. Mon neveu, quand on parle si peu, on doit trouver autre chose.

Moi, je me sens au large; j'ai le porc salé et les huiles. D'un plat ou d'une lampe, je passe aux viandes et au pétrole, et je lâche une ou deux histoires; ma phrase, une fois attelée, va toute seule comme un cheval d'omnibus qui sait son chemin. Vers le champagne, je décris l'Américaine osseuse et puritaine, versée dans la Bible, l'économie politique et l'anatomie; j'établis un parallèle entre cette prêcheuse et qui de droit; on daigne me sourire, et, la conscience satisfaite, je me lève pour aller au fumoir. Infailliblement, comme j'ai cinquante-trois ans sonnés, ma voisine dira tout haut en rentrant au salon : « Ce monsieur Graindorge est un peu singulier, mais il est fort aimable. »

Au centre de la table est un ancien ambassadeur, sénateur aujourd'hui ; c'est le principal personnage. Figure de bois, pas un muscle ne bouge. J'ai

remarqué souvent cette expression chez les hommes politiques, surtout chez les hommes officiels; à force de représenter, ils ont acquis l'immobilité d'une figure décorative. Celui-ci ne s'amuse pas, ne s'ennuie pas; il est là, passif, fixe, vide de sensations, comme un factionnaire dans sa guérite. Ce qui est encore plus beau, c'est qu'il n'a pas d'*absences;* sa pensée ne vagabonde pas ailleurs, elle s'est figée, elle ne s'occupe qu'à maintenir la physionomie à l'état majestueux, et le corps à l'état rectiligne; même elle ne s'occupe point à cela; l'état rectiligne et l'état majestueux sont désormais des habitudes; il n'a plus besoin de se contraindre et de s'observer pour y atteindre. La bête prend toute seule l'attitude grave, sans que l'âme ait besoin de s'en mêler; délivrée de tout souci, l'âme se dispense d'être. Un demi-sourire terne habite uniformément sur les lèvres magistrales; des rides imposantes descendent le long du nez; le long visage nettement coupé semble celui d'un buste. Spectacle auguste! Véritablement, avecson cordon rouge et sa plaque, il est admirable à voir, surtout à table et au whist, mieux encore quand il salue; en ces moments-là, on se demande pourquoi il ne salue pas toujours; certainement, il ne peut pas se fatiguer, ses courbures et ses redressements sont trop parfaits; on n'imagine pas des tendons et une échine si disciplinés, si sûrs d'eux-mêmes; c'est la correction et l'élasticité d'un automate. Ce soir, il a de la conversation; en belles phrases bien écrites, il cause avec un banquier, son voisin, des queues de mouton, plat remarquable, fort étudié en

Autriche et en Angleterre, mal compris en France, et qui, pourtant, après diverses tentatives, a rencontré un interprète convenable dans le cuisinier de M. de Rothschild.

Première dame à gauche, une vraie Parisienne; ennuyée d'être à côté d'une bûche diplomatique, elle s'est retournée vers son voisin qui est jeune. Vingt-quatre ans, trois rangs de grosses perles dans la coiffure, deux larges boucles de cheveux retroussés sur les tempes, qui lui donnent l'air le plus fantasque et le plus piquant; une taille fine, des épaules toujours en mouvement, et la plus légère, la plus mignonne, la plus bruissante robe lamée et satinée qu'on puisse imaginer; le nez est un peu long, mais les dents sont parfaites, et ses yeux noirs ont un feu, une verve, une allégresse continue qui illumine toutes ses idées et tous ses mouvements. Sa supériorité consiste dans sa franchise. Elle veut s'amuser, vivre parmi des choses brillantes, et elle l'avoue. Pour elle, la vie ne commence qu'aux lumières, à onze heures du soir, au milieu des conversations, parmi les parures et l'ondoiement des jupes lustrées, argentées, brodées, qui se froissent et s'étalent sur les poufs roses. Deux, trois soirées chaque soir, cinq ou six dîners par semaine, les Italiens, l'Opéra, et, pour surcroît, le Bois chaque après-dînée ou les visites reçues et rendues: ce n'est point trop pour elle. Jamais de lassitude ni d'affaisse-

ment ; elle est dans le monde comme un navire en pleine mer, en beau temps, à pleines voiles. L'envahissement est si fort que toutes les parties de sa pensée ont reçu l'empreinte de sa passion. Les autres jeunes femmes sont hypocrites à l'endroit de la musique, celle-ci point. Elle joue du piano et se moque de son jeu ; au lieu de se pâmer devant Beethoven ou Mozart, elle écoute Verdi ou Rossini et seulement pendant dix minutes, rien de plus ; un morceau lui plaît comme un sorbet glacé qui occupe agréablement un quart d'heure ; elle n'aspire pas au sentiment, à la profondeur d'une âme incomprise. Toutes les importations allemandes ont glissé sur elle sans la pénétrer. Elle est parfaitement Française, et du XVIIIe siècle, semblable à cette marquise qui, avant de recevoir un grand général, demandait : « Est-il aimable ? » Bien loin de s'incliner gravement, avec componction, devant les choses respectées, elle les touche du bout de son ombrelle, regarde une demi-minute, fait une petite moue et passe à côté. En politique, il n'y a pour elle que deux partis, celui des mains gantées et celui des mains sales. La religion est une chose admirable, mais le vicaire a de si mauvaises façons ! Rien de plus beau que les vertus domestiques, mais qu'est-ce qu'une femme qui fait des comptes de cuisine ? La peinture est un grand art, mais pourquoi les peintres ont-ils le plus souvent les yeux clignotants et des lunettes ? M. de... est le premier politique du siècle, mais il a une tête de casse-noisette et l'encolure d'un tonneau. Cela va si loin qu'elle n'est pas même vaniteuse ; elle

ne perd pas son temps à se comparer à ses voisines; leurs jolies toilettes ne l'irritent pas, au contraire, elle en jouit; ces toilettes font partie de l'éclat qu'elle aime; la jalousie et les rivalités sont de vilains intrus, grimés et grognons, qui ne trouvent point d'accès chez elle; son esprit est trop gai, trop semblable à une salle de bal, toujours rempli par les idées bourdonnantes, par les alertes et changeantes images du divertissement. Il faut la voir et l'entendre conter une histoire la plus mince, un simple détail de la vie ordinaire; il y a un tel entrain dans toute sa personne, un accent si vif et si net dans chaque parole, un tel élan dans chaque idée, qu'on ressent, par contre-coup, le plaisir de vivre.

Mariée depuis quatre ans. Le mari l'a promenée d'abord sur le Rhin, puis en Italie; ensuite il a fallu arranger l'hôtel, les voitures, la maison de campagne; cela a suffi deux ans. Maintenant elle joue avec lui comme avec une balle; non qu'elle soit méchante, mais elle s'amuse de tout, même de lui quand elle l'a sous la main. Il devient gros et s'essouffle vite; elle le persiffle après dîner, quand il s'endort; elle lui fait faire ses courses. Le pauvre homme, sanguin et replet, n'y peut mais, et depuis un an devient amoureux d'elle; il la regarde à table, il est inquiet, elle est trop aimable avec tout le monde. Achetez un joli couteau bien damasquiné et de trempe fine; plus il sera affilé et bien emmanché, mieux il s'enfoncera dans votre poitrine.

Ce soir, elle tourmente un grand homme de fraîche

date, un compositeur. Ce malheureux musicien vient de publier trois nocturnes; il n'en dort plus; il est oppressé par son œuvre; il ne sent plus le goût du chevreuil ni des truffes; il se verse des verres de vin dans le gosier, croyant boire de l'eau; il a besoin qu'on lui parle de ses nocturnes. Elle lui cause de musique depuis le potage, mais sans arriver jusqu'aux nocturnes; elle s'arrête juste sur le bord et regarde sa mine alléchée, puis, d'un saut, rentre dans les phrases générales. A chaque quart d'heure, elle devient plus brillante et lui plus morne. Vers le champagne, il est tout à fait désespéré : « Mes pauvres nocturnes! » A ce moment, elle entame l'éloge de Gounod. Il s'essuie le front avec la main et, en manière de consolation, demande du champagne.

Le premier service est fini. Petite pause. Un vague sentiment de béatitude se répand comme un parfum autour de l'âme. On n'a plus faim, mais on peut manger encore. On digère bien, et on sent qu'on digérera mieux. L'estomac est la conscience du corps, et, quand il est heureux, tout le reste le devient par contre-coup. On voit, avec une tranquillité voluptueuse, arriver le second service. On ne réfléchit pas, on ne fait pas de remarques expresses, mais on sent vaguement le luisant des porcelaines, la gaieté des parures, le moelleux des étoffes, l'arrangement fin et ingénieux de tout le luxe environnant. On s'oublie à regarder une jolie tête

penchée, à suivre le scintillement d'un diamant au bout d'une oreille, à contempler longuement quelque riche rose épanouie et posée parmi des cheveux blonds. Tout ce monde cause vivement, sourit, semble dans la joie. C'est ici la vraie fête, l'assemblée solennelle, la plus vénérée entre toutes les cérémonies mondaines, et la vapeur odorante des plats monte en spirales délicates, comme l'auguste fumée d'un sacrifice.

Quatrième convive à gauche; un gros propriétaire, ancien financier, maintenant député de province, échoué sur un banc de la Chambre comme un phoque. Passionné pour le pâté de poisson, gourmet supérieur; il a des serres et fournit des ananas à ses amis. Son voisin, jeune référendaire encore neuf, essaye de l'amadouer, de l'amuser, de l'entraîner dans la politique et la littérature. Il répond peu, et son sourcil froncé semble dire : « Cet animal-là, avec ses phrases, m'empêche de sentir la qualité du sauterne. »

Une femme de quarante ans, mélancolique. Pas d'emploi, et son nez devient rouge.

Qu'est-ce que ce menton rasé et ces favoris noirs au bout de la table? Ce courtisan de D... ! il est partout.

Professeur suppléant à l'École de droit, long, mince, l'échine courbée, toujours saluant, présenté à tout le monde, faufilé partout, assidu partout, le parfait intrigant. Pas une idée, pas une apparence de talent ni

de conversation, ni de plume, ni de parole, et il arrivera. Il vient ici, comme dans dix maisons, deux fois par semaine, il s'étale devant la cheminée, il va s'incliner devant toutes les femmes, il échange trois phrases vides avec tous les hommes; il se montre, on le voit; l'idée de sa tête blafarde et de sa forme oblongue se grave, à force de répétitions, dans tous les esprits. Impossible de l'oublier, on l'a trop vu; il habite dans l'imagination de chacun, comme la Revalescière Dubarry, ou le siccatif de Raphanel. On a beau le juger à son taux, le déclarer nul, on ne peut s'empêcher de l'avoir dans la tête. La maîtresse de la maison le trouve sous sa plume quand, dans sa liste d'invités, elle a besoin de boucher un trou. Le ministre, embarrassé entre deux candidats, le rencontrera dans son souvenir comme un en-cas; c'est un homme commode, il ne fera pas parler de lui, on peut le nommer sans se compromettre. Il est patient, il sourit bien et longtemps, il peut rester collé au mur, avec bienséance, toute une soirée; il regardera les tableaux, il fera danser les délaissées; ses habits sont corrects, il fait nombre, honorablement, comme une potiche sur une étagère. Prenez exemple, mon neveu Anatole, voilà une graine d'académicien.

Une des dix plus jolies femmes de Paris, la figure la plus régulière, toilette toujours nouvelle; mais c'est une simple poupée; son mari est un titi élégant. Pas

un souci ; ils semblent faits l'un pour l'autre, pour aller au Bois, pour danser, pour entrer et sortir, saluer, être en visite. Ils envoient sept cents cartes au jour de l'an. Elle a tant souri, qu'à vingt-huit ans elle a des commencements de petites rides imperceptibles autour des yeux et des lèvres.

Quand je m'approche d'elle, je prévois intérieurement le geste, l'air de tête, la réponse que ma phrase va produire. Tirez la ficelle d'une serinette, vous savez d'avance l'air qui va sortir. Joli serin pimpant, coquet, qui trottinez sur vos barreaux polis, dans votre cage dorée, près d'une mangeoire bien pleine, votre plumage est lissé, vos mignonnes petites pattes dansent tout le jour et sans fatigue, votre bec attrape d'un air mutin les grains de mil choisi qu'on vous prodigue, votre gosier a son répertoire de petits cris gentils et aigres, et je vous achèterais bien cent francs avec la cage ; mais je vous aimerais mieux empaillé que vivant.

Il me semble qu'on rit un peu, quoique décemment, à l'autre bout de la table. Un attaché d'ambassade, placé auprès d'une authoress anglaise, personne morale, essaye de défendre le roman français, qui est accusé de corrompre les mœurs. Après plusieurs passes et ripostes, il lui dit, avec un air d'honnête homme : « Miss Mathews, vous nous jugez sévèrement, c'est « faute de nous avoir assez lus ; permettez-moi de

« vous envoyer demain un roman français, récent,
« célèbre, le plus profond et le plus utile entre tous les
« écrits moraux de notre temps. Il a été composé par
« une espèce de moine, un vrai bénédictin, qui est
« allé dans la Terre-Sainte, et qui même y a reçu des
« coups de fusil des infidèles. Ce moine vit dans un
« ermitage près de Rouen, enfermé jour et nuit, et
« travaillant sans relâche. Il est fort savant, et il a pu-
« blié un ouvrage d'archéologie sur Carthage. Il de-
« vrait être déjà de l'Académie ; on espère qu'il succé-
« dera à Mgr Dupanloup. Non-seulement il a du
« génie, mais il a de la conscience. Il a disséqué long-
« temps sous son père, qui était médecin, et connaît
« le moral par le physique. S'il a un défaut, c'est d'ê-
« tre trop exact, trop laborieux, de ne point chercher
« à plaire. Son but est de mettre en garde les jeunes
« femmes contre l'oisiveté, la vaine curiosité, le dan-
« ger des mauvaises lectures. Il s'appelle Gustave
« Flaubert, et son livre a pour titre : *Madame Bo-*
« *vary ou les suites de l'inconduite.* »

Miss Mathews s'est rassérénée : — « Dites-moi le
« nom du libraire ; je traduirai le livre tout de suite
« en revenant à Londres, et nous le ferons distribuer
« par la Société Wesleyenne pour la propagation des
« bonnes doctrines. »

On verse du champagne pour la seconde fois ; l'abandon commence ; les chaises se sont un peu dépla-

cées; plusieurs convives s'appuient à demi sur la table; les conversations se sont engagées, plus familières, plus vives, par deux, par trois, au hasard, en petits groupes. Les valets inoccupés, la serviette sous le bras, songent à la desserte, et, dans le bruit confus de voix qui se croisent et montent, on entend des résumés comme ceux-ci : « Gounod n'est qu'un « demi-talent, un grain d'Allemand délayé dans une « sauce française. — Achetez des Graissessac, ils vont « baisser. — La vraie queue de mouton ne se mange « qu'avec du poivre. — Il n'y a qu'un poète contem- « porain, Lecomte de Lisle. — On n'a pas voulu « d'Henriette B... aux Français, il y aurait eu trop « de claqueurs à l'orchestre. — Ne me parlez jamais « de Meyerber, c'est du génie, soit, mais cuisiné dans « de la patience. — Ces rubans vous vont si bien! Il « n'y a qu'une taille si fine pour porter des rubans si « larges! — J'ai eu tort d'accepter une glace, j'aurai « mal à l'estomac. — M. Thiers est le premier ora- « teur du siècle. — Comme M. Scribe est le premier « comique du siècle. — Comme M. Auber est le pre- « mier musicien du siècle. — Comme Horace Vernet « est le premier peintre du siècle. — Mon dîner me « pèse, allons au fumoir. »

CHAPITRE XVI

UN MARIAGE

I

Il est dix heures; la fiancée est habillée, elle a pris son poste avec sa mère à la porte du grand salon; deux ou trois proches parents sont déjà là; les laquais ont mis leurs gants et se tiennent prêts à annoncer.

Je connais la maison, on l'a mise sens dessus dessous : il fallait lui faire sa toilette; deux journées de tapissiers, achats de tentures, location de meubles; on a fourré les vieilleries dans les alcôves et dans les armoires. Le petit salon a été rafraîchi, le cabinet du père transformé en troisième salon; deux chambres à coucher sont livrées à la circulation; les lits recouverts de soie tendre font un bon effet dans leur robe de dentelles. Les fauteuils sont moelleux, il y en a dans les coins obscurs, je pourrai y bâiller à mon aise.

L'étalage est correct et complet. Du reste, gentil mariage, vingt-huit mille livres de rente pour commencer, autant dans l'avenir; bonne maison, bonnes relations, c'est de la bourgeoisie riche : le fiancé monte bien à cheval, possède une grande barbe, a des terres dans le Perche, est déjà du Conseil général et songe à la députation; ses saluts sont parfaits; avec le beau-père, il fait l'arrière-garde et reçoit les hommes; impossible d'être plus convenable; toutes les dix minutes il va dire un mot à la jeune fille; ni trop empressé ni trop raide. Son bras est prêt, son échine arrondie, sa bouche souriante; il va conduire les dames dans le petit salon où le notaire rose et majestueux, avec son clerc raide comme un patron de mode, offrent la plume pour la signature du contrat.

On entend les voitures rouler, puis tout d'un coup s'arrêter net. Roulements sur roulements, faibles d'abord, puis croissants, puis traversés et redoublés par d'autres, puis tout un tintamarre. Les vitres frémissent, les cochers crient; les pavés luisants jettent d'étranges reflets, et, dans la grande noirceur de la rue, les becs de gaz allongent, comme des panaches, leurs clartés vacillantes. Les femmes encapuchonnées entrent et montent, rétablissant la rondeur de leurs jupes; arrivées dans l'antichambre, elles s'inspectent à la glace, puis tout d'un coup, comme sur un ordre, prennent l'air de parade. Chacun a le sien. Madame S... cherche le sourire simple. Madame de B... s'avance bouffante et resplendissante, avec des ondulations mesurées, comme sur un air de marche. La petite Louise D... se coule mince et

inquiète à l'abri du solide rempart, du bastion mouvant, qu'elle trouve dans sa mère. Quelques-unes ont l'air d'aller à l'assaut; d'autres semblent des soldats qui font leur entrée après la victoire. Avec de bons yeux, on démêlerait dans cette attitude tout leur caractère.

Compliments et embrassades à l'infini. La fiancée et la mère font à chaque minute et demie le grand plongeon dans leurs jupes. Les salons s'emplissent; les épaules satinées se serrent sur les velours des sophas; les fleurs des coiffures s'agitent aux mouvements des têtes; un petit bruit continu, une sorte de chuchotement universel, court, accompagné par les frôlements de robe; les hommes graves, à cordons et à plaques, commencent à circuler, avec la mine de sévérité et de résignation qui convient à leur rang et à leur âge. Le futur et son beau-père disent pour la quatre-vingt-dixième fois : « Comme c'est aimable à vous d'être venu ! » Le futur s'entend dire pour la quatre-vingt-dixième fois : « Je vous félicite, mon cher, vous êtes un heureux mortel. » Poignées de main, accents du cœur. On entend craquer dans la salle voisine la plume du notaire. Les bonnes amies se glissent dans la seconde chambre à coucher, celle qui est tendue de rose, et contemplent l'écrin étalé sur un velours blanc. La chaleur monte, et je pense aux glaces.

Le père chante intérieurement ce monologue : « C'est quinze cents francs pour la soirée et le dîner; « mes bottes sont trop étroites et je passerais plus « agréablement ma soirée au cercle. Mais ceci est un « jour de revue. Il en faut pour ma représentation. Je

« montre mes amis, il y a ici trois grands-croix, dix « commandeurs, un maréchal de France, deux pre- « miers présidents, une douzaine de comtes et de mar- « quis authentiques. Tout cela va dans l'apport de ma « fille; je suis un homme posé, j'en fournis la preuve; « quand mon gendre aura besoin d'une place, quand « j'aurai envie d'avoir mon nom au *Moniteur,* si je « souhaite devenir administrateur d'une compagnie, « les bonnes choses couleront naturellement de mon « côté; l'eau va toujours à la rivière. »

Petits solos intermittents de la mère : « Jeanne est « trop serrée. — Mon Dieu! elle oublie d'être affec- « tueuse avec la présidente, elle lui trouve l'air d'une « chipie aigre; Jeanne, mon petit cœur, il s'agit de « l'élection de ton mari. — Les glaces ne viennent « pas. — Jeanne, tu as déchiré ton gant. — Voilà une « lampe qui va filer. — Jeanne, tu n'as pas l'air assez « contente. — Jeanne, tu as l'air trop contente. — Ma « robe va crever dans le dos. »

Chœur général des jeunes filles, *sotto voce.* « J'ai- « merais mieux un blond. — Moi d'abord, je n'oserais « jamais causer comme cela à mon futur. — Son ru- « ban rouge fait bien. — Il n'en a qu'un, mon frère « en a trois, rouge, jaune et mélangé. — Signera-t-elle « la première? Cela porte bonheur, on dit qu'alors on « est maîtresse chez soi. — Ah! mon Dieu, de vrais « diamants, quelle belle petite croix, les jolis pendants « d'oreille antiques! — Sa taille est bien, pourtant « j'aime mieux la nuance de mes cheveux. — Gris de « perle est joli, mais il fallait des bouillons aux man-

« ches. — Est-ce le jeudi qu'elle recevra? — Jeanne,
« ma chérie, que je t'embrasse comme je t'aime. »

II

Je suis un vieil ami, Jeanne m'a présenté son mari, je la regardais faire, on ne peut être plus parisienne et femme du monde.

Cela lui est inné, et l'éducation l'a achevée, en la comprimant et en l'excitant tout à la fois. La plus jolie attitude d'un cheval de prix est celle où il piaffe et se cabre doucement sous la bride.

Un mélange exquis de modestie et d'assurance. On ne peut pas dire qu'elle ait de l'esprit; son esprit est dans l'arrangement de sa robe, dans ses attitudes, dans le choix de ces bruyères pâles qui entrelacent leurs grappes dans ses cheveux. D'ailleurs le véritable esprit serait inconvenant; une femme dans ce monde n'en peut avoir que mariée et vers trente ans. Mais elle a de la conversation, elle tiendra suffisamment son salon, elle jettera joliment ces petites phrases qui relancent les idées et qui donnent à l'entretien un nouveau branle. Il ne faut pas demander d'esprit à la conversation du monde; la perfection est qu'elle soit, non pas vide, mais presque vide; les saillies, le mordant, l'originalité, la profondeur y détonneraient; tout s'y atténue. Je suis sûr que les deux cents personnes ici présentes n'ont pas produit en trois heures une idée ou un mot qui vaille la peine d'être écrit. Le charme

consiste dans le débit, dans la voix modérément timbrée, dans les changements de ton amenés sans effort ni éclat, dans un parfum universel de compliments aisés, et d'élégance fine. Jeanne m'a dit « Bonsoir », cela n'exige pas grands frais d'invention; mais le son de sa voix est presque aussi doux que celui d'une flûte, et la petite révérence dans la jupe qui chatoie et bruit laisse dans le souvenir la plus gracieuse peinture. Cela suffit, personne ne lui demande d'idées; qui s'inquiète des idées dans un ballet?

Tout cela lui vient de son passé; nous autres hommes, nous nous bourrons de raisonnements, nous nous mettons au régime du latin et des mathématiques, nous rangeons dans notre tête, entre toutes sortes de compartiments, de grosses idées rectangulaires; partant, nous sommes lourds, vigoureux, et nos actions, nos jugements partent avec la roideur et le poids d'une machine. Pour elles, elles laissent la géographie et le catéchisme couler sur leur esprit; rien n'entre; les formules sèches et disproportionnées glissent comme une averse sur une ombrelle de soie; au-dessous de cette pluie officielle, se forme leur être véritable, composé de pures sensations, de répugnances, de sympathies, d'images et de désirs vagues, qui ondulent et vibrent. Cela fait un accord imprévu, d'une délicatesse, d'une justesse étrange. Nous restons stupéfaits, la bouche ouverte; comment un instrument si mal exercé a-t-il pu produire un son si harmonieux et si pur?

D'autre part, dans ce monde du moins, le son est

bien faible, et la gamme bien bornée. Nulle émotion sérieuse ou profonde. Elle cause aisément, d'un air calme, avec ce jeune homme qui demain sera son mari ; elle fait les honneurs, ils ont l'air mariés depuis deux ans. Elle n'a pas besoin de se contraindre, pour arriver à cette demi-gaieté souriante ; elle entre dans le mariage comme on monte en voiture pour une jolie partie de plaisir. Son sentiment n'est que la satisfaction de s'établir selon toutes les convenances, avec tous les agréments, c'est-à-dire un mari bien mis, de bonne famille, empressé, agréable à cheval, quatre mois à Paris, huit mois dans un petit château, beaucoup de bals et de toilettes, une corbeille de vingt mille francs. Les bouillonnements intenses, le silence résolu ou plein d'angoisses, l'idée d'une vie risquée ou d'un idéal atteint, sont à cent lieues ; elle me parle de sa coiffure, me demande des renseignements sur les hôtels de Nice, etc. — Une gracieuse poupée, agréable à conduire, qui vous fait honneur dans le monde, avenante, qui pique et réveille le goût par la perfection et les renouvellements de sa toilette, voilà ce que le fiancé va trouver, et, ma foi, je crois qu'il eût été embarrassé s'il eût trouvé quelque chose de plus.

III

Le gros suisse marche faisant sonner sa canne. Tous les cierges sont allumés, l'ostensoir et le tabernacle reluisent entre les colonnes ; les chapes et les

étoles jettent des paillettes de feu, à mesure que les génuflexions de l'officiant font miroiter les broderies damasquinées d'or; les deux fresques de Flandrin développent des deux côtés de l'autel leurs processions de figures nobles et savantes. Sur le devant, dans des fauteuils de velours cramoisi, aux regards de tous, trônent les grands parents, la mariée comme une blanche apparition, la mère en dentelles dignes d'une reine. Tout scintille et rayonne. Les plis opulents des tentures emprisonnent voluptueusement la pourpre des clartés qui tremblent. L'orgue roule, perdu en modulations amollissantes, tour à tour tendre et grave, parfois avec de légers arpéges qui voltigent comme un essaim d'abeilles lumineuses éparpillées dans l'éther serein.

Très-bel opéra, analogue au cinquième acte de *Robert-le-Diable ;* mais *Robert-le-Diable* est plus religieux. — Sitôt qu'on vit dans un pays latin, en France, à Paris, tout prend un air de parade.

Le sermon est de M. Belamy, prédicateur célèbre ; discours académique, phrases parfaites et rondes, compliments à tout le monde. — Compliments à la mère « en qui toutes les distinctions de l'esprit s'unissent à toutes les délicatesses du cœur. » (Elle a écrit une brochure sur l'association de la Sainte-Enfance.) — Compliments au beau-père, « qui, après avoir porté le drapeau de la France dans les contrées lointaines où il avait cessé de flotter pendant six siècles, montre, comme les anciens preux, à notre siècle relâché, la rare et parfaite alliance du guerrier exemplaire et du

fidèlechrétien.»(Ancien colonel en Afrique; il est aujourd'hui marguillier de sa paroisse.) — Compliments à un académicien qui se trouvait là, « et dont le style exquis, puisé aux sources pures du grand XVIIe siècle, rappelle, etc. » Compliments à un député, « dont la parole éloquente soulève et apaise à son gré, etc. » Compliments aux jeunes époux. Tout cela débité fort bien, en périodes symétriques de rhétorique choisie, lentement, avec le ton approprié. Il avait l'air de jouir de ses cadences. Excellent ténor : mon voisin,racontant la chose à un retardataire,disait : « Il a eu beaucoup de succès. »

IV

Un petit garçon et une petite fille, coquets, fins, dans leur justaucorps de velours, vont quêtant; on sourit en leur donnant. C'est un joli intermède.

V

Conversations dans l'église : « Jeanne est jolie, mais le marié est terne. — Solennel comme un pieu, cela donne l'air bête. — C'est l'air de circonstance, je voudrais bien vous y voir. — Avez-vous des pièces de dix sous? Donnez-m'en une. Je ne suis pas parent et je n'ai que de l'or pour la quête. — Bonjour, bonjour!

Tiens, vous venez ici. Pour qui, pour le marié ou la mariée? — Pour le marié; la petite est gentille. — Moi, je reste dans les contre-allées, au moins on se promène. — Aimez-vous Frandrin? — Oui, la grande machine de droite. Mais le reste est un salmis étrusque avec des prétentions bibliques. — Idéaliste étriqué; cet homme-là s'est creusé la cervelle pour être froid. — Arrivez donc, Bernard, c'est indécent; voilà votre heure militaire? — Ne m'en parlez pas; pour les permissions, mon colonel est un dogue. — La mariée lit dans ses Heures, c'est une contenance. Tiens! de la musique vocale, c'est un mariage à douze cents francs. — Quinze cents, à cause des grandes tentures et du tapis sur les marches de l'église. — Avez-vous entendu Mme de Lagrange? — Bonne chanteuse, du style et de la tenue, mais elle est faite en étain battu. — Le sage et méditatif Varillon, il arrive à la fin, en cravate blanche, un gros livre sous le bras. — C'est pour mon cours, qui est à une heure; je vais à la sacristie, je ne fais que traverser l'église; la poignée de main au père est l'essentiel. — Suivons, boum, boum, bouf! c'est une queue comme au théâtre. — Avez-vous parlé de moi à votre chef? — Pas encore, l'animal était absent. — Serrez les coudes, en avant. Où est le père? — Là-bas, dans cette presse, du côté des poignées de mains. — Mille félicitations, mon cher monsieur. — Enchanté de vous avoir vu; mille fois merci. — Avez-vous fini, Bernard? Moi, je m'en vais. — (Le suisse.) Par ici, messieurs, le couloir à gauche (pif, paf!) Avancez. mesdames, s'il vous plaît : faites le

tour, Messieurs (pif, paf, boum!). — De l'air frais! merci, mon Dieu! nous en sommes quittes. — La pauvre petite a fait cent cinquante fois le plongeon et essuyé quarante vieux museaux. — Attendez, que je boutonne mon paletot. — Des mendiants, des domestiques, des badauds en haie; c'est la sortie des Italiens. »

CHAPITRE XVII

LA JEUNE PREMIÈRE

Le foie m'a fait mal cet hiver, voilà ce que c'est d'avoir voyagé dans l'Inde. Je suis resté dans ma chambre, et, faute de mieux, j'ai voulu voir le monde en peinture ; j'avais sur ma table *les Comédies* d'Émile Augier et d'Alexandre Dumas fils. Ils peignent juste, c'est leur métier.

Deux rôles sont frappants chez eux comme partout, l'amoureux et l'amoureuse. En effet, par état, ces deux personnages sont dignes d'amour, c'est-à-dire aussi parfaits que possible. Voyons un peu ce qu'on appelle la perfection en France, en 1865, et d'abord en matière de femmes.

Autrefois la chose était simple. On mettait la fille dans une boîte, que l'on fermait à clef, jusqu'à ce que l'enfant eût quinze ans. Vers cette époque, elle sortait, mais sous la jupe demi-féodale de sa mère : le père, grave comme un suisse de cathédrale, montait

la garde à côté. Elle baissait les yeux, se tenait droite ; c'étaient là ses deux premiers devoirs. Retarder l'éveil des idées et des sentiments, maintenir l'âme dans la candeur et l'ignorance primitives, enseigner l'obéissance et le silence : à cela se réduisait l'éducation, toute répressive. Je vois de temps en temps deux vieilles dames qui m'ont conté leur enfance. Elles ont été élevées à Paris, mais derrière des grilles, et ces grilles étaient munies de persiennes closes ; ni théâtre, ni monde, ni sorties. De loin en loin, à dix heures du matin, la gouvernante, flanquée d'un laquais sûr, leur montrait le Jardin des Plantes. Quand elles allaient à la campagne, une voiture venait les chercher dans la cour de l'hôtel ; une fois arrivées, défense de courir dans le parc : elles devaient rester dans le parterre de la façade, ne jamais dépasser les deux grands vases du second perron. Au salon, dans l'embrâsure d'une fenêtre, leur métier à broder marquait leur place ; si quelqu'un les saluait, ordre de faire la révérence et de s'en aller. A huit heures moins un quart, elles souhaitaient le bonsoir, respectueusement, d'abord aux grands parents, puis à leur mère, à leur oncle, à leurs deux tantes ; à huit heures, le défilé était fini. A huit heures un quart, elles étaient au lit. Dans le jour, elles brodaient, cousaient pour les pauvres, chantonnaient des cantiques, visitaient leur volière, lisaient Berquin, s'épanchaient avec une chatte blanche qu'elles appelaient *petite madame chérie*, et, tous les mois, attendaient la visite d'une amie, bourgeoise, mais de vieille bourgeoisie, qui, ayant du génie et profitant du

relâchement général, avait obtenu la permission de copier de sa main les *Essais de morale* de Nicole.

Figurez-vous de pareils personnages au théâtre; donnez-leur un peu d'esprit naturel, ajoutez-y cette générosité native qu'on a toujours quand on n'a pas encore vécu ; c'est Agnès ayant pris des leçons de maintien, les meilleures, puisque celles-ci ne viennent pas d'un maître, mais de l'exemple journalier de la famille. Une vierge cloîtrée qui sait saluer et sourire; y a-t-il un attrait plus vif? Les timidités, les rougeurs, les mouvements involontaires comprimés par la bienséance exquise et continue, l'imperceptible affleurement de la pensée et de la passion, qui, pour la première fois, vont s'échapper, la transformation de l'enfant qui, en un jour, sur un mot, devient femme; le regard furtif, coulé discrètement, les yeux étonnés, prêts à pleurer; le délicieux désordre intérieur; le pétillement sourd de l'être nerveux, ardent, délicat, que les idées traversent comme des volées d'étincelles : voyez tout cela dans les écrivains et les petits peintres intimes du dernier siècle, dans la *Marianne* de Marivaux, dans les estampes de Moreau. Maintiens modestes, minois piquants, petits bras mignons nichés dans des sabots de dentelles, jolies chevilles perchées comme des pattes d'oiseau sur des souliers à talons, corps de jupe qu'on prendrait avec les deux mains, adorables et correctes révérences, mutineries et espiègleries enfouies sous la décence de l'attitude irréprochable, curiosités et volontés qui s'alarment d'être et bientôt ne s'alarmeront plus même de paraître: c'est du vin de Champagne en bouteille; le bouchon a

été enfoncé solidement à coups de maillet ecclésiastique. Mais comme la sémillante liqueur frémit déjà et rit sous le verre ! Voilà le vrai breuvage du Français, et chaque spectateur au parterre, voyant le cachet intact, présente son verre, avance les lèvres, et sent déjà la fumée monter de son palais à son cerveau.

Le bouchon est parti ; il a sauté en 89 avec beaucoup d'autres choses, et il a fallu chercher des types différents. L'embarras n'est pas petit ; un de mes amis, auteur dramatique, m'a confessé qu'il y perd son latin. On trouve au théâtre de beaux yeux, des joues fraîches, de jolies tailles ; on plaque dessus un échafaudage de cheveux et de robes de six mètres. Mais que faire dire à cette poupée? Des mièvreries d'enfant gâté, des affectations de petite fille, des agaceries de grisette, par-ci, par-là, une gentillesse de bon petit cœur ou une sentimentalité d'album. Au delà, rien. L'ancienne éducation a disparu, la nouvelle n'a pas commencé ; elles flottent entre les restes du passé et les ébauches de l'avenir, demi-provocantes et demi-timides, ni vierges ni épouses, demi-hommes et demi-femmes, avec des réminiscences de pensionnaires et des velléités d'actrices. Le malheureux auteur dramatique se dit en se frappant la tête : « Il faut que je marie un cotillon à la fin de ma pièce ; que vais-je mettre dans ce cotillon ? »

Un petit hussard, et il a eu cent raisons pour une.

Première raison : le tempérament. Neuf fois sur dix, le fond de la Française est la vivacité volontaire; elles sont, par instinct, remuantes et sèches, actives

et décidées, promptes à juger, confiantes en leur jugement propre, incapables de se subordonner. Dans les pays germaniques, la femme semble d'une autre espèce que l'homme et lui sert de complément ; ici, rien de semblable : elle est un homme d'essence raffinée et sublimée, munie de nerfs plus excitables que ceux de l'autre, son camarade au besoin, son égal toujours, et son maître, si elle peut. — Maintenant regardez combien l'éducation moderne fortifie cet esprit impérieux et personnel. Le père et la mère ont fait un mariage de convenance, c'est-à-dire froid, et les aspérités des deux caractères se sont heurtées comme des glaçons sans se fondre, avec un frottement douloureux et continu ; ils se sont tracassés, ensuite tolérés, par résignation, puis par habitude. Viennent les enfants, une petite fille, et l'infini besoin d'adoration, longtemps refoulé, se déverse tout entier dans le lit nouveau qui lui est ouvert. Elle est rose et blonde ; tous les rêves de grâce et de beauté idéale, toute la poésie âprement et vainement embrassée par le jeune homme, se réveillent dans le père, et cette fois rien ne souille ses songes ou ne les détruit. Elle n'a qu'à être heureuse pour ne pas être ingrate ; que pourrait-elle refuser, et en quoi pourrait-elle déplaire ? On ne lui demande rien, et on lui donne tout. C'est un jeune poulain lâché dans l'herbe : « Mange, mon enfant ; que tu es bonne de si bien manger ! » Ses folies sont des gaietés, ses méchancetés sont des gentillesses ; qu'y a-t-il de plus joli qu'une pouliche lorsqu'elle rue ? Devenue grande, elle saute les haies, broute les

moissons, tire en gambadant son vieil efflanqué de père : « Mon père et moi, dit une de ces fringantes échappées, nous faisons tout ce que je veux (1). »

La voilà dans le monde : du premier jour, si elle n'est pas trop sotte, elle est au pinacle ; un homme de mérite, après quinze ans de travail, n'atteint point un si haut rang. Elle n'a eu qu'à se montrer, on la salue reine ; les jeunes gens s'empressent, les femmes de trente ans sont inquiètes ; les compliments bourdonnent par essaims. Une de mes amies m'a conté qu'au sortir de son premier bal, de bonne foi, elle se considérait comme une merveille. Tant de courtisans et tant d'empressements ! On en voit l'effet sur les princes ; ils admettent sans difficulté que le genre humain est destiné à épousseter leurs meubles, et que le soleil est une lampe qui a l'obligeance de se remonter elle-même pour les éclairer. — Notez que ma petite fille a des raisons solides pour se diviniser, argent comptant ; elle sait sa dot, et, avec son agilité d'esprit, elle a jugé le mariage et ses poursuivants. « Les Turcs achètent leurs femmes, nous achetons nos maris... Que le mien ne soit pas gênant chez lui et pas ridicule dehors, je le tiens quitte du reste (2). » — En somme, si elle se marie, « c'est qu'il n'y a pas d'autre carrière pour une fille. » Il lui faut un homme pour sortir, voyager ; c'est un serviteur indispensable, un chambellan, un ordonnateur, un porte-respect. Sans doute, « l'état d'homme

(1) *L'Ami des femmes.*
(2) *Un beau mariage.*

serait le plus agréable. » Ne pouvant acquérir l'état, on acquiert l'homme. Pour qu'il soit convenable, garanti, capable de représenter, on le paie son prix, il s'engage à donner le bras; on coud la robe et le frac ensemble : la jupe, par ce contact, reçoit toutes les libertés de l'habit.

De petites bottes, un dolman ou une casaque agrémentée de passementeries, pantalon, chapeau, canne, ceinture et gants d'homme, qu'est-ce qui lui manque à présent pour être un hussard? — Sont-ce les façons cavalières? Elle les étale, elle entend la défensive et parfois l'offensive, tient tête aux vrais hommes, s'escrime en répliques, et, coup sur coup, fer contre fer, s'aventure dans les passes scabreuses, d'où sa vanité revient en triomphe et sa délicatesse en lambeaux. — Est-ce la connaissance du monde? Elle est allée au Bois, aux courses, au théâtre; le sans-gêne de la conversation lui a montré les Madeleines; sauf les romans physiologiques, elle connaît notre littérature; sauf un détail physiologique, elle connaît notre vie. — Est-ce l'habitude de commander et de conduire? Trois fois par semaine, son père met des bottes étroites, et sa mère va dormir, les yeux ouverts, sur une banquette, afin qu'elle puisse danser. Du haut de sa dot, elle voit défiler les prétendants, et se moque de leurs courbettes. « L'amour est une flatterie dont je ne prends jamais que la moitié pour moi; je sais que ma personne et la dot qu'on me suppose forment un joli total (1). »

(1) *Un beau mariage.*

— En somme, elle a vu les hommes dans une vilaine position, à genoux et devant un sac d'écus ; c'est pourquoi, volontiers, elle les cravache. Agressive, ferrailleuse, instruite, commandante et sceptique, vous voyez qu'il ne lui manque rien pour entrer dans un régiment.

Dans ce régiment, il y a plusieurs compagnies. Ici procédons par ordre :

Mlle Hermine Sternay (1). Celle-ci est fille d'un général, et pourrait, au besoin, remplacer son père ; elle a le sang-froid et la décision d'un chef de corps. On veut l'effrayer, pour la séparer de l'homme qu'elle aime : « Je ne m'effraie jamais, ma tante, vous le savez bien. » Quand sa fière et impérieuse grand'mère l'interroge, elle répond en personne sûre de son fait, avec une nuance de moquerie calme. — Quand pour pénitence on la met au couvent, « elle mange, boit, dort, cause et rit avec ses camarades, comme auparavant. » — Quand, devant ses parents incertains ou irrités, elle rencontre, après dix mois, cet homme qu'elle aime, elle lui tend la main, l'appelle Jacques tout court, et ne se déferre nullement devant les exclamations de sa grand'mère : « Nous nous tendons franchement la main devant tout le monde et en toute confiance, ce qui me paraît plus convenable que d'attendre une occasion de nous parler tout bas dans un coin. — Peut-on savoir quels sont vos projets ? — Oui, bonne maman ; si vous me les aviez deman-

(1) *Le fils naturel.*

dés plus tôt, je vous les aurais dits plus tôt. Mes projets sont d'épouser M. Jacques Vignot, puisque je l'aime toujours... Jusque-là, bonne maman, vous me remettrez, je pense, au couvent, où j'étais encore ce matin, et vous aurez bien raison; car, outre qu'il vous serait sans doute désagréable d'avoir sans cesse auprès de vous une petite-fille aussi désobéissante que moi, de mon côté, c'est l'endroit où je désire le plus rester, *jusqu'à vingt et un ans*, ayant le grand désir d'apprendre toutes les choses utiles que je ne sais pas encore. » Vous voyez qu'elle a bonne tête, et sait son code. Dans son couvent, elle a calculé les besoins de Jacques; elle a découvert qu'il lui fallait une femme solide, allant sur l'eau, bonne pour l'exportation et les consulats, et, tout pesé, elle lui dit : « J'ai bien réfléchi, Jacques, je vous le répète, et je crois être la femme qu'il vous faut. » — Je l'ai mise dans les hussards, mais je crois qu'elle pourrait entrer dans les cuirassiers.

Mlle Mathilde Durieu (1), quinze ans, mais précoce, d'un bon sens positif, avec le coup d'œil d'un homme d'affaires et la maturité d'un chef de famille. Elle aime son cousin, le lui dit en face, et le cousin s'esquive avec des phrases. « De la poésie!... Décidément, tu ne m'aimes pas, n'en parlons plus. Je ne te menace pas de me tuer, ni d'entrer dans un couvent, ni même de ne me marier jamais ; je ferai au contraire tout mon possible pour t'oublier : mais je veux

(1) *La question d'argent.*

que notre conversation, qui aura une si grande influence sur ma vie, en ait une sur la tienne. » Et, là-dessus, elle lui trace un plan de conduite, lui conseille de prendre un état, de faire fortune, afin d'épouser, riche ou pauvre, celle qu'il aimera. Il va en Sologne. Pour rester au fait, elle lit de gros livres d'agriculture, avec tant de profit, qu'elle devient capable d'expliquer « les meilleurs résultats de fertilisation obtenus jusqu'à ce jour, la différence des terres siliceuses qui contiennent des pierres en grande quantité, et des terres calcaires qui renferment beaucoup de chaux et quelquefois même de la magnésie, etc. » A ce moment, par un revirement brusque, elle obtient la permission d'épouser son cousin; mais, découvrant tout d'un coup que ce cousin en aime une autre, elle le cède à cette autre, et, tout joliment, avec une dextérité et une résolution incomparables, elle pratique d'un seul coup sur elle-même l'opération délicate qui consiste à s'arracher le cœur. Charmante enfant! Comme elle manie le bistouri à son âge! Je l'ai enrôlée dans les hussards, mais c'est pour être le chirurgien-major du régiment.

Il nous manque des musiciens. Heureusement j'ai sous la main un des plus jolis romans de ce temps-ci, *Rénée Mauperin*. Mlle Rénée Mauperin est une artiste, non-seulement des doigts, en musique et en peinture, mais de l'esprit, du cœur, de la langue; bref, comme dit l'auteur, « une mélancolique tintamaresque, » c'est-à-dire un naturel capable de sensations vives, d'impressions originales et de fantaisies

folles. Elle parle argot, elle nage dans la Seine (en costume de bain) avec un prétendant qu'elle voit pour la première fois, elle le met en fuite à coups d'inconvenances, elle fait le rapin et le gamin, elle tire les pétards les plus saugrenus au milieu des conversations graves, se lâche et se livre, et son père, qui la gronde tout haut, l'applaudit tout bas. Cher petit fifre, quelles perçantes sonneries, quelles marches endiablées, quelles coquettes et pétillantes contre-danses vous allez siffler sur votre turlutaine ! Comme vous irez au feu d'un air pimpant, la première ! Et comme tous nos petits hussards vous appellent pour être le *loustic* de leur régiment !

Je cherche le hussard complet, et je crois que je l'ai découvert dans Mlle Antoinette des *Vieux Garçons*. Cette jeune personne vient de réussir avec éclat ; apparemment le public l'a trouvée de son goût : impétuosité, pétulance, désir de tout voir, de tout toucher, questions brûlantes, hardiesse nerveuse, entrain du conscrit qui n'a jamais connu les blessures, remue-ménage intérieur de sensations subites et véhémentes, pétillement d'idées que le contact du monde nouveau fait sauter comme une poudrière ; elle se démène et caracole, chez elle et chez autrui, comme un cavalier sur son premier cheval. Ce qui fait tant de plaisir aux spectateurs, c'est qu'au milieu de toutes ses gambades, elle garde sa robe de novice : bottines, épée, plumet, le reste est du hussard ; un seul détail d'habillement manque au costume ; ce contraste poussé à l'extrême a paru charmant. L'innocence de l'igno-

rance parmi les vivacités et l'indomptable emportement du reste, quelle nouveauté piquante! Attendez un peu ; laissez à la recrue le temps de s'instruire, et, au bout d'un an, le mari vous dira si, dans son équipement composite, c'est la jupe ou la cravache qu'elle entend garder.

Il ne faut pas m'appeler sceptique, je leur reconnais toutes les vertus de leur état. Est-ce qu'un hussard n'est pas fier et brave? C'est justement son métier de se faire casser les os. Je voudrais bien voir une créature humaine de vingt ans qui ne soit pas généreuse; elle l'est, provisoirement, parce qu'elle a vingt ans. Mon hussard féminin est capable d'enthousiasme : voyons-le dans ses beaux moments. Mlle Francine Desroncerets (1), à vingt et un ans, s'aperçoit que la fortune de son père est compromise. Elle se fait donner une procuration générale, liquide les dettes, place son propre bien en viager sur la tête de son père, lui conserve ainsi ses habitudes d'aisance, le soigne comme un enfant, le surveille pour l'empêcher de retomber dans les inventions hasardeuses qui l'ont ruiné. Voilà une belle action, courageuse et bien faite. Pareillement un jeune officier s'offre pour porter une dépêche à travers les canons, sans s'inquiéter des amputations ni de l'hôpital. Remarquez comme les deux caractères sont semblables. C'est « une maîtresse femme, » elle garde le gouvernement des affaires, elle refuse de les communiquer à son père, elle lui tient tête; elle le

(1) *Maître Guérin.*

conduit, le retient comme un enfant prodigue; elle a l'accent vibrant de la volonté tendue; elle combat contre sa rivale et contre les indiscrets, avec l'âpre stoïcisme et la douloureuse ironie de la résolution roidie; elle demeure debout devant les injures : elle exagère son rôle de procureur et d'avare, à la façon du soldat qui provoque les blessures, et, quand, à la fin, le notaire Guérin jette un doute sur sa délicatesse, elle le fait rentrer sous terre avec une hauteur de dédain et une explosion d'orgueil qu'un officier sommé de se rendre lui envierait. S'il y eut jamais une créature armée pour la résistance, le gouvernement et la guerre, c'est celle-là. — Notez qu'ayant toujours été malheureuse, elle est de toutes la plus pure. Les générosités des autres sont différentes. Mlle Clémentine Brenier (1) « se marie avec qui on voudra et quand on voudra, pourvu que ce soit à Noël, pour passer l'hiver à Rome. » Le mari trouvé, comme il est charmant et fort amoureux, elle le traite en domestique ; comme là-dessus il s'en va et que de plus il devient un grand homme, elle va le retrouver, et, dans un élan de bravoure nerveuse, assiste à ses dangers. Cet héroïsme-là ne me paraît pas bien étonnant. — Mme Gabrielle Chabrière (2) ayant un mari intelligent, spirituel, gai, laborieux, dévoué et très-tendre, veut partir avec un amant, parce que son amant lui parle de passion et son mari d'affaires; mais, tout d'un coup, son mari

(1) *Un beau mariage.*
(2) *Gabrielle.*

ayant été plus éloquent que son amant, elle remarque que l'amant « n'est qu'un enfant, » et que « le mari est un homme. » Sur quoi, elle reste au logis, et dit : « O père de famille, ô poëte, je t'aime ! » Avis aux avoués, notaires, banquiers, employés, magistrats, tous gens d'affaires comme le mari ; ils sont tenus d'être poëtes deux fois par mois pour garder leurs femmes. En effet, ce qu'on aime dans le régiment que je décris, c'est l'éclat, non le service, et l'on est disposé à suivre le colonel qui a le plus beau plumet. — Mlles Fernande Maréchal et Clémence Charrier (1) se trouvent mal dans la maison paternelle, ou n'espèrent plus épouser l'homme qu'elles aiment ; là-dessus, avec une promptitude merveilleuse, elles prennent le premier venu du premier coup. « Autant lui qu'un autre, après tout ! » L'une a parlé trois fois à son monsieur, l'autre ne lui a pas parlé du tout; peu importe, elles épousent, dans le tas. A l'instant les bans se publient, et, dans huit jours, après une messe et une toilette.... Le diable m'emporte si je n'allais pas dire une sottise ! mais, devant des pudeurs pareilles, il me semble toujours que je suis dans un escadron.

Ce sont là les pudiques. D'autres passent pour l'être; d'abord Mlle Calixte Roussel (2), très-habile personne, qui pêche à la ligne un prétendant réfractaire. Très-habile personne : elle pratique les manéges, entr'ouvre les confidences, insinue les réticences, arrête

(1) *Le fils de Giboyer, les Effrontés.*
(2) *Ceinture dorée.*

les départs, provoque les aveux, avec une dextérité de main et une franchise d'initiative que Célimène ne surpasserait pas. Après tout, faute d'autrui, on fait son bonheur soi-même ; quand le mari se dérobe, on est bien obligé de l'aller chercher. — Au besoin, on ira soi-même, haut la main, le demander en mariage, comme Mlle Hackendorf (1), ou même on viendra chez lui, dans sa chambre, lui faire une déclaration d'amour, comme Mlle Marcelle de Sancenaux. « Vous accepteriez d'être ma femme? — J'en serais enchantée. — Et pourquoi voudriez-vous être ma femme ? — Parce que vous ne ressemblez pas aux autres... Cette fille que vous voyez est une honnête fille et ne demande qu'à être une honnête femme, si elle trouve un mari intelligent qui la comprenne et qui la domine... Sacrifiez-vous, épousez-moi. » — Laquelle des deux a le plus beau style? Ma parole d'honneur, cela rappelle le mot de la vieille Jeanne d'Albret sous Charles IX : « Encore que je crusse cette cour bien étrange, elle l'est plus que je ne croyais ; ce ne sont pas les hommes ici qui prient les femmes, mais les femmes qui prient les hommes. » — A cet égard, le chef-d'œuvre est Madame de Simerose. « C'est une honnête femme, et même pis que cela. » L'admirable éducation dont nous jouissons a maintenu toutes ses ignorances en excitant toutes ses énergies ; elle ne sait rien et elle veut tout. Elle a renvoyé son mari parce qu'il était homme, et la voilà mademoiselle comme auparavant ;

(1) *L'Ami des Femmes, le Demi-Monde.*

mais en même temps, de par la loi, elle est madame et n'en est pas fâchée ; car elle est maîtresse d'elle-même, de sa conduite et de son bien : « Je garde la position qu'on m'a faite malgré moi, et, entre nous, je la trouve bonne ; je n'ai pas d'enfants, je suis riche, je suis libre; je crois ne devoir compte de mes actions qu'à moi-même. » Elle reçoit, donne à dîner, fait les honneurs de chez elle en maître de maison, traite en homme avec les hommes, rebute les conseils, fait taire les insinuations et marche la tête haute, cuirassée, son droit à la main, à travers les curiosités du monde, les galanteries des soupirants et les sollicitations de son mari. L'orgueil est à son comble, et d'autant plus fort que la conscience est intacte ; si elle accepte un amour, c'est à condition qu'il sera platonique. Eh bien! quand cet amour lui manque, tout d'un coup, invinciblement, par une irruption de dépit et de passion accumulée, elle se jette à la tête du premier venu. Heureusement il est en humeur chevaleresque : sans quoi, dans six mois, elle serait tarée : et, si elle est sauvée, c'est par miracle. Qu'en dites-vous ? Et que dites-vous de cet élan par lequel elles se lancent vers l'indépendance, l'audace et l'initiative ? Elles ont la véhémence de la virilité, sans avoir le frein de l'expérience, et, puisque nous sommes dans la cavalerie, je puis bien les comparer à des hussards qui font une charge sur des chevaux sans mors.

Aussi bien, cet entrain militant a son effet, et le personnage éminent dans notre temps et dans ce théâtre, c'est le volontaire hors cadre. Albertine de La-

borde, Suzanne d'Ange, Séraphine Pommeau, Olympe Taverny, et le reste des marchandes de camélias. Celles-ci sont tout à fait hommes et font profession de l'être; pourvoir soi-même à sa subsistance, attaquer, conquérir, exploiter, soutenir les duretés et renvoyer les insolences, maintenir sa tête froide au milieu du danger incessant, acquérir et ruser, s'étaler et jouir, considérer le monde comme un ennemi et comme une proie; à tous ces traits, on reconnaît la femme, qui, se sentant virile, s'est faite guérilla, coureuse de routes, et n'a gardé son sexe que comme une arme et un appât. Les autres, honnêtes ou demi-honnêtes, s'arrêtent à mi-chemin de leur tempérament et de leur caractère; celle-ci seule va jusqu'au bout, et voilà pourquoi aujourd'hui elle donne le ton, impose ses toilettes, communique ses allures, occupe la conversation. On la sent supérieure et reine; à travers leurs mépris officiels, les dames l'admirent vaguement, s'enquièrent d'elle, envient tout bas sa liberté et ses hardiesses, la pressentent pour rivale, retrouvent ses traces dans les façons de leur mari et, pour la combattre à armes égales, s'exhibent en toilettes friandes, en charades lestes, en tableaux vivants. Bien loin d'enrayer, le mari pousse à la roue; il a vécu au club et chez les demoiselles, et garde chez lui ses habitudes de conversation libre. Mon ami Maximilien de S. :, marié depuis deux ans, conte à sa femme son passé, la renseigne sur toutes les Madeleines. Elle s'est instruite vite; il y a huit jours, voyant au Bois une petite dame qui conduisait elle-même son panier à salade :

« Qui est-ce? dit-elle, elle n'est pas à la mode, celle-là; mon mari ne la connaît pas. » — Et cent autres traits semblables; on veut vivre sans gêne; on traite sa femme en camarade, en bon garçon, devant qui on peut tout dire. On lui dit tout, même les choses énormes, en termes convenables; elle-même fait gloire de n'être pas bégueule; elle lit tout, on la mène partout. Vers trente-cinq ans, elle nous ressemble; elle a, comme nous, dépensé son trop-plein; souvent même elle est sage; une intrigue, surtout une intrigue suivie, a trop de risques; le coût lui en ôte le goût. La voilà politique comme un homme, amateur de conversation, mentor tolérant pour les fredaines de ses fils; elle est montée en grade; c'est un vieil officier indulgent qui sait la manœuvre; elle mène bien sa compagnie; elle vit côte à côte, en égale, auprès de son mari, dans un divorce décent, dans une alliance d'affaires, dans une camaraderie d'habitude. Voyez M. et Mme Leverdet (1).

Très-belle issue; c'est là qu'aboutit l'émancipation de la femme. J'ai vu des commencements de mœurs pareilles en Amérique et en Angleterre. En Amérique, nous avons le *flirtage,* les femmes à diplômes et membres de sociétés philanthropiques. En Angleterre, il y a les *fast girls*, écuyères intrépides et raisonneuses précoces; M. Stuart Mill, un grand esprit, propose presque d'y accorder le suffrage politique aux femmes. C'est dommage que je n'aie pas trente ans à vivre; si cela continue, en 1900, le spectacle sera joli.

(1) *L'Ami des femmes.*

CHAPITRE XVIII

LE JEUNE PREMIER

Je crois que le changement est encore plus grand pour le jeune homme que pour la jeune fille.

Autrefois son emploi était simple : auprès d'une femme, quelle qu'elle fût, il devait avoir la bouche en cœur, être prêt à se mettre à genoux. J'ai sous les yeux *la Nouvelle Héloïse* avec les gravures (qu'est-ce qu'on ne lit pas quand on a mal au foie?). C'est ce sauvage de Rousseau qui le premier osa dire que la galanterie était ridicule, et faire de son amoureux un plébéien violent, un déclamateur mal appris, un précurseur de Didier, de l'ouvrier Gilbert, et autres jeunes premiers de Victor Hugo. Mais comme son graveur a compris autrement les choses! Quel joli jeune homme que le Saint-Preux des estampes! L'agréable jambe que la sienne! La fine et riante physionomie! Qu'il est bien peigné et qu'il est bien mis! Lebas, soigneusement tiré, étale un mollet irréprochable ; les

couleurs les plus gaies papillotent sur la culotte et sur l'habit; une dentelle chiffonnée se tortille gracieusement au bout des manches roses; un gilet gorge de pigeon bombe ses plis lustrés autour du jabot coquet. Il est empressé et il est tendre; lorsqu'il met un genou en terre pour baiser la mignonne main de Julie malade, on voit tout de suite qu'il a pris les leçons des meilleurs maîtres de danse. Quand, sous le bosquet de roses, il reçoit « le premier baiser de l'amour, » il n'est pas rude, il ne délire pas comme le veut le livre, il ne froisse pas la jupe, il arrondit avec précaution les deux bras, il savoure délicieusement et mignardement le joli fruit qui vient se poser sur ses lèvres. Il est de ce temps où l'on disait d'un grand général ce mot que j'ai cité : « Est-il aimable? » En effet, celui-ci eût-il gagné dix batailles, rien ne le dispensait de plaire aux dames, de savoir offrir un bouquet, tourner des petits vers, glisser une fadeur. C'était le reste de l'ancien temps : la dame était toujours châtelaine féodale; on était tenu de la servir; si le sentiment avait disparu, les bienséances restaient entières; au lieu de pages et de chevaliers, elle avait des attentifs. Un jeune homme entrant dans le monde n'avait d'autre souci que de trouver deux belles mains disposées à le conduire; les deux belles mains le formaient, le menaient, le poussaient, et, en échange, daignaient accepter chaque jour huit heures de compliments, de soins et de petits services. Aujourd'hui un homme de vingt ans aimerait mieux se faire scieur de bois; une femme prendrait le complimenteur pour un nigaud

de province, et je trouve, en ouvrant une comédie d'Augier, qu'à ces empressements surannés on répond avec un calme ironique : « Merci, Lindor. »

Il est arrivé de là que le rôle du jeune premier s'est beaucoup amoindri. C'est pourquoi, quand, à onze heures du soir, vous entrez dans un salon, vous voyez deux tas séparés : l'un blanc, rose, pomponné, fleuri, immobile : ce sont les femmes, emprisonnées dans l'énormité de leurs jupes et dans le velours de leurs fauteuils ; l'autre noir, étriqué, terminé par des crânes chauves ou demi-chauves, mais remuant : ce sont les hommes qui circulent sur les confins et regardent, le lorgnon à l'œil, appuyés contre le montant des portes. Chaque survenant salue la maîtresse de la maison, échange avec elle trois phrases de vingt mots, fait un demi-tour prudent et s'esquive hors de l'enceinte féminine ; tout au plus, çà et là, à l'extrême frontière, un habit noir cause pendant dix minutes avec une robe. Trois fois sur quatre, il ne s'amuse pas et elle s'ennuie ; les deux sexes sont des étrangers l'un pour l'autre. Vers minuit, le désert se fait ; il reste cinq ou six hommes et femmes qui se connaissent bien. Les femmes se plaignent alors de la négligence des hommes et les hommes s'excusent comme ils peuvent. Cela fait un commerce de jolies hypocrisies, de petites flatteries déguisées, de petites provocations transparentes. Moi qui, par âge et par état, sais la valeur de cette monnaie, je résume ainsi le budget de la question : quatre faits ont amené cette baisse générale de la galanterie :

1° Trop de travail pour l'homme. Il va à la Bourse,

calcule et s'inquiète pour de grandes affaires, est obligé de gagner beaucoup, parce que la dépense de la maison et du monde devient énorme. Un médecin, un avocat, un banquier, un artiste, un politique est excédé le soir, et ne peut plus faire des frais pour amuser les femmes. Nous sommes des plébéiens, notre temps est de l'argent; nous n'avons plus le loisir et l'insouciance du dernier siècle; les bras nous tombent devant l'escrime obligée de la politesse complimenteuse. Laissez-nous nous étendre dans un fauteuil et chauffer nos pieds, à l'anglaise, à côté d'une femme tranquille qui tapisse et fait le thé, ou bien, à la française, fumer avec un ami qui déboutonne ses paradoxes, et faire le gamin avec une maîtresse qui dit des drôleries.

2° L'habitude de chiffrer les valeurs. Jeunes et vieux, nous sommes positivistes, et les jeunes encore plus que les vieux. A cette opération, la femme perd beaucoup; pour spectateurs, il lui faut, non des analystes, mais des poètes. L'amour vit d'illusions, de rêves vagues et charmants épandus comme un brouillard lumineux sur toutes les choses, d'espérances déraisonnables sans cesse élancées à la poursuite d'un bonheur inconnu et délicieux; dans quelle tête moderne cette féerie matinale subsiste-t-elle encore? Celui qui la retrouve en soi la déchire avec soin pour se délivrer d'un piége; celui qui en conserve un lambeau sait que l'illusion est en lui, non dans les objets. Le dernier et le plus amoureux des poètes disait déjà : « Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse! »

Il n'y a plus d'ivresse, mais il y a encore des flacons. Aujourd'hui, dans mademoiselle ou madame une telle, on voit mademoiselle ou madame une telle, c'est-à-dire une jupe et son contenu, le contenant et le contenu plus ou moins agréables et convenables, traînant après soi un attirail déterminé de commodités et de tracasseries, de servitudes et d'utilités. A ce taux, une cour un peu prolongée semble une duperie; les bénéfices ne couvrent pas les frais. D'ailleurs, quand on n'adore pas, on répugne à se mettre à genoux; l'attitude est trop gênante, humiliante même; on l'accepte pour une heure, on ne la tolèrerait pas huit jours. Tout balancé, s'il faut un établissement, on l'aime mieux franchement légitime ou franchement illégitime; les deux se concluent pareillement, argent comptant, sans notaire ou avec notaire, mais l'un et l'autre sans embarras ni enthousiasme. Mariages de convenance et visites chez les Madeleines : l'esprit calculateur vise partout aux échéances certaines, au plaisir garanti, aux commerces aisés. Amusons-nous, mais ne soyons pas dupes. Mon ami B..., la fleur des agents de change, disait avant-hier devant moi à son fils : « Voilà que tu vas faire ton droit, tu auras quinze « cents francs par trimestre, souviens-toi de ces trois « maximes : Ne loge jamais ta maîtresse chez toi. Ne « garde jamais la même plus de trois mois. Si tu sens « que tu en deviens amoureux, prends-en une se« conde. — Surtout, gare aux habitudes; réserve-toi; « quand tu sentiras tressaillir en toi les grandes phra« ses, songe, pour couper court aux sottises, que je

« tiens en garde pour tes trente-cinq ans un lot de « jolies filles bien élevées, bien habillées, beaucoup « plus agréables que tes maîtresses, et qui t'apporte- « ront de l'argent au lieu de t'en demander. » Veuillez me dire quelle place, sous cette morale, il y a pour les passions.

3° Un petit fonds nouveau d'honnêteté. Il y a des femmes visiblement sages, surtout dans la bourgeoisie, et l'on sent qu'on leur ferait insulte si on leur laissait entendre qu'elles sont jolies. De plus, les jeunes filles sont respectées. Rien de plus rare qu'un séducteur d'innocence, comme M. de Mortemer (1). Un homme, même médiocrement délicat, ne s'attaque point à elles ; il attend qu'elles soient mariées.

4° Une disproportion énorme entre l'éducation de l'homme et celle de la femme. Par suite, les sujets de conversation manquent ; la femme ne sait plus parler religion comme au XVIIe siècle, ni philosophie comme au XVIIIe. On a exclu de son éducation le raisonnement sérieux ; elle a été réduite au piano, elle ne sait que la routine de la musique, le commérage du monde et les formules du catéchisme. D'autre part, chaque art, science ou profession s'étant prodigieusement compliqué, l'homme, enfoncé et enfermé dans sa spécialité, devient incapable d'en parler, sauf aux personnes dont l'éducation est forte. Dans les pays germaniques, les jeunes filles savent quatre langues, ont pratiqué le raisonnement ennuyeux, écouté avec

(1) *Les vieux Garçons.*

intelligence les discussions politiques et théologiques de leurs parents et de leurs hôtes. Chez nous, plus de terrain commun; après des efforts surhumains, les deux causeurs restent à distance, empêtrés dans des phrases officielles, avec des bâillements intérieurs et une gaieté de commande. L'homme qu'on amène devant une femme se dit, au moment même où, respectueusement, gracieusement, avec un sourire ravi, il courbe l'échine : « Si je hasarde des choses vraies, elle « va me trouver choquant ou pédant; si je répète des « choses convenues, elle va me trouver commun et « bête. Chère madame, le diable m'emporte et vous « emporte; mais que je serais content de vous parler, si « j'avais quelque chose à vous dire! »

Savez-vous que, parmi de telles mœurs, il n'est pas aisé de fabriquer des amoureux pour le théâtre? Voici ce qu'on a trouvé en cherchant partout :

L'ancien jeune premier, Stéphane, dans *Gabrielle;* Paul, dans *Diane de lys;* M. de Montègre, dans *l'Ami des Femmes*, tous successeurs d'Antony, cousins des amoureux emportés et sombres de Victor Hugo. — Dans un de mes retours en France, j'ai vu leurs gilets vers 1830; ces gilets étaient fort poétiques, et la mèche de leurs cheveux, violemment rejetée au-dessus du front bombé, annonçait les grandes passions. « Les « cheveux abondants, le teint ambré, la voix sonore et « métallique, frappant les mots comme des médailles, « les yeux bien encaissés sous le sourcil et tenant bien « au cerveau, des muscles d'acier, un corps de fer tou- « jours au service de l'âme, enthousiasmes rapides,

« découragements immenses, contenus dans une mi-
« nute, et où l'âme se renouvelle tout à coup... Ils « appartiennent à cette race d'hommes qui ont la faculté « d'arpenter les routes, de passer les nuits sous les « fenêtres, de vivre sans manger, d'être toujours prêts « à se faire sauter la cervelle et à tuer tout le monde. « Tempéraments bilieux, le foie trop gros; il faut les « envoyer à Vichy (1). » Vous voyez de quel ton on les décrit; ce sont des phénomènes. Partant, ils sont rares, souvent comiques, toujours surannés. M. de Montègre vient du Jura, M. de Nanjac revient d'Afrique; tous deux ont été conservés dans la vie provinciale ou militaire, comme un saumon dans la saumure ou comme une épée dans son étui. Pour Stéphane et Paul, ce sont, chez Augier et Dumas, des enfants de jeunesse couvés sous un pan de l'habit du vieux Dumas et du vieil Hugo. — Et regardez le joli rôle qu'on leur donne. De Nanjac est un enfant colérique et volontaire, qui tempête, crie, pleure, veut à toute force couper la gorge aux gens et se jeter dans un mariage taré; si on le sauve, ce n'est pas sa faute. — Stéphane est mis à la porte par la femme, comme inférieur, vérification faite, au mari, un avoué qui fait des plaisanteries et des comptes de budget domestique. — Paul est tué par le mari, avec approbation générale des spectateurs. — De Montègre, un innocent qui accepte l'amour pur, a la bonté de servir de dupe et de restituer la femme à son propriétaire. — Dupé, tué, congédié, sauvé : voilà

(1) *L'Ami des Femmes.*

les quatre issues pour l'amant enthousiaste. Qu'il s'en retourne dans les bibliothèques et aille dormir auprès d'Hernani, d'Othello, et des autres. Aujourd'hui il est démodé, au même titre qu'un turban ou une fraise : c'est un pétard qu'un pareil homme; mettez-le bien vite dehors, au frais, dans la cave. Parmi nos crinolines, nos poufs roses, nos dîners fins, nos conversations moqueuses, ses explosions sont aussi incommodes que ridicules; on n'est pas à l'aise tant qu'il est là.

Arrivons aux personnages vraiment contemporains. La jeune fille émancipée, sceptique et défiante, étant assise sur sa dot comme sur un trône, il s'agit d'arriver à elle : grand embarras pour l'amoureux pauvre. Le moyen d'être aimable avec une femme qui, en vous écoutant, se fait tout bas les petites réflexions suivantes : « Nous sommes tout un joli clan de filles « riches, qui savons très-bien qu'on ne nous recherche « que pour notre argent, et qui ne nous en indignons « même plus. A qui la faute? à nous ou à ces mes- « sieurs? Nous ne demanderions qu'à être leurs dupes, « ils ne se donnent même pas la peine de nous trom- « per! Les meilleurs sont encore ceux qui s'informent « seulement de notre dot... Il y en a un qui a demandé « l'âge de ma mère (1)! » De son côté, pour n'être pas vil, l'amoureux reprend : « Les jeunes filles riches... « brr! Le frôlement de leur robe ressemble à un frois- « sement de billets de banque, et je ne lis qu'une chose « dans leurs beaux yeux : La loi punit le contrefac-

(1) *Un beau mariage.*

« teur (1). » Ceci change la façon de faire la cour; ils sont en guerre. Elle l'insulte; il la rudoie. Elle l'envoie promener, il y va. La voilà obligée de lui courir après; elle lui demande pardon, tombe à ses genoux, ou bien l'embrasse en public, mais seulement au cinquième acte. Explications générales, attendrissements, mariage. Mais vous avouerez que c'est un singulier emploi pour un jeune premier que de passer son temps, sauf les dix dernières minutes, à recevoir et à rendre des soufflets.

Ce bel état d'hostilité ouverte ou couverte est maintenant de règle entre les deux sexes. J'ai remarqué vingt fois dans les salons qu'on dit aux femmes des duretés ou des indélicatesses en riant. Comme elles ont pris des façons et des hardiesses d'homme, on les traite en homme, c'est-à-dire en adversaire ou en camarade. On ferraille avec elles, et, ma foi, comme elles manient très-bien leur arme, on n'a pas trop de remords, quand, du bout de la lame, on les égratigne un peu. Affaire d'habitude : il n'y a pas d'autre attitude possible avec les drôlesses ; du mauvais monde, celle-ci a passé dans le bon. Comptons ces types militants. — Il y a d'abord le simple imbécile, M. de Naton ou M. de Troënes (2) (mon neveu, M. Anatole Durand ou d'Urand, est de cette espèce), jeune viveur balourd qui bâille auprès des femmes et dit de sa grosse voix traînante : « Avec cela qu'elles sont

(1) *Le Fils de Giboyer.*
(2) *Le Père prodigue, les Vieux Garçons.*

drôles, les femmes du monde! » Quand il les a saluées, et remarqué tout haut que le temps est vilain, il est à bout de ressources; il voudrait bien s'en aller; il cherche un cigare dans sa poche, pense au boudoir de Titine, où l'on fume, les pieds à la hauteur de l'œil, aux soupers de Loulou qui chante si bien la chanson du *Petit Ébéniste.* — Il y a ensuite l'homme expert et gouailleur, Frédéric Bordognon (1), « fils cadet « d'un marchand d'huile, rue de la Verrerie, à l'en- « seigne des Trois Olives, qui a rudoyé des femmes « dont les laquais n'auraient pas salué son père. » Avec ses quarante mille livres de rentes, il a endossé l'habit de gentleman, mais conservé le scepticisme calculateur du négociant. « Je vais donner congé à la « propriétaire de mon cœur, elle veut m'augmenter et « je résilie... » — Son expérience est complète; l'allusion aux chiffres revient dans toutes ses plaisanteries, comme une note métallique dans un air grivois. « Tant « que la lionne pauvre est honnête, le mari paie dix « centimes les petits pains d'un sou; du jour où elle « ne l'est plus, il paie un sou les petits pains de dix « centimes. Elle a débuté par voler la communauté, « elle achève en l'enrichissant. » Ayant gagné dix mille francs au jeu, il les porte avec sa première déclaration à une jolie femme. Le reste de sa conduite et de sa conversation est semblable: un épicurien positiviste. Les femmes n'ont qu'à bien se tenir devant ces griffes-là. — J'en passe, et de meilleurs. Voulez-vous

(1) *Les Lionnes pauvres.*

regarder un caractère plus avenant, un vrai Français, joli, léger et gai, comme ceux du siècle dernier, toujours en verve, amusant, accommodant, galant même, et qui, somme toute, n'est exempt ni de probité ni même de délicatesse (1)? Lui aussi, il porte la marque de son siècle, et ses galanteries ne sont que du bout des lèvres. Il est brillamment étourdi et plaisamment bavard, ce qui ne l'empêche pas d'être avisé, retors, alerte, en défense et en garde contre la femme adorée qui veut lui souffler ses écus. En effet, il sait le prix de l'argent, la valeur des choses et des gens, la sienne, celle de son esprit et de ses sentiments. Il n'est rien qu'il ne raille et pèse. « Brave colonel! « La droiture et la loyauté même ! Je ne le recevrai « pas chez moi... Cette idée me sourit, de faire asseoir « à mon foyer une douce jeune fille qui serait l'ange « gardien de ma caisse ! » — Son esprit est l'agréable et pétillant esprit français, mais décomposé par l'expérience, comme un vin délicat par un soleil trop vif : à la surface, une ébullition mousseuse de bouffonneries ; au fond, un aigre filet d'ironie ; au milieu, une provision de bon sens commercial et plat. Aucune de ces trois liqueurs n'enivre, et, quand il fera la cour à Mme Lecoutellier, je suis bien sûr que ce sera le code en main.

Il restait à faire sortir du second plan ce roué calculateur, et à lui donner le premier rôle, un rôle sympathique. Rendre sympathique un homme qui

(1) *Maître Guérin,* Arthur Lecoutellier.

maltraite ou combat des femmes, quelle difficulté. On y est arrivé, et M. de Jalin, M. de Ryons, sont deux des personnages les mieux réussis et les plus instructifs du théâtre moderne (1). Pour les rendre supportables, l'auteur a mis le premier dans le demi-monde, parmi les femmes tachées, ce qui lui donne le droit de les renvoyer à leur chenil, et le second dans le monde, parmi les vertus douteuses ou des innocences agresssives, ce qui excuse ses impertinences; un jour, d'ailleurs, rencontrant une vierge dans une femme, il est pris tout d'un coup d'un accès de chevalerie, ce qui le relève au rang des sauveurs. Mais comme tous les deux jouent froidement et savamment de la mécanique féminine! Comme ils la mettent en expérience, pour leur plaisir ou pour l'instruction d'autrui! Comme ils touchent juste, avec des prévisions sûres, le ressort qui fera sortir à l'improviste, de la jeune fille, la lorette précoce, et, de la jeunefemme, la lorette experte! « Ma déclaration de tout à l'heure? « C'était une politesse; il y a des femmes qui tiennent « à cela dans la conversation. — Et ce procédé vous a « réussi quelquefois? — Plus souvent que je ne vou- « lais. » Ce sont des physiologistes et des chirurgiens; ils donnent des consultations gratuites et font des opérations à domicile, ordinairement pour l'amour de l'art, parfois par un retour d'humanité. « Votre mai- « son est originale, et je suis fâché de n'y être pas venu « plus tôt. Il y a à faire ici pour un collectionneur

(1) *Le Demi-Monde, l'Ami des Femmes.*

« comme moi, et voilà, je crois, un sujet que je n'ai pas « encore catalogué! » En attendant, ils ont dans les mains la théorie complète, et on peut leur dire avec vérité qu'ils n'épargnent personne : « Vous ne faites « pas grâce aux enfants. — Les femmes ne sont jamais « enfants. — Les enfants, ça console de tout. — Ex- « cepté d'en avoir... — Taisez-vous, malheureux; c'est « la femme qui inspire toutes les grandes choses. — Et « qui empêche de les accomplir... Je me suis promis « de ne jamais donner ni mon cœur, ni mon honneur, « ni ma vie à dévorer à ces charmants et terribles pe- « tits êtres, pour lesquels on se ruine, on se déshonore « et on se tue, et dont l'unique préoccupation, au mi- « lieu de ce carnage universel, est de s'habiller tantôt « comme des parapluies, tantôt comme des sonnettes. » Notez que ce théoricien n'est pas « un mouton désin- « téressé, mais un bélier qui continue à paître sur le « pré communal (1); » si son cœur a soixante ans, ses sens en ont trente. Notez que cet épicurien n'est pas un Lovelace dominateur et brutal comme l'autre qui se croit en règle « lorsqu'il a porté huit jours le deuil « des chères créatures mortes en couches par son fait; » il est plutôt bienveillant, et rend volontiers service aux femmes. Tout cela fait un caractère complet, parfaitement moderne, point haïssable, agréable même et supérieur. Étant donnée la femme, c'est-à-dire un être « illogique, subalterne, malfaisant, » mais charmant, comme un parfum délicieux et pernicieux dans un

(1) Mot d'Edmond About.

vase de cristal fragile, il s'agit de la respirer prudemment, délicatement, quelquefois, non pas chez soi, mais chez autrui, surtout de ne pas casser le cristal, et, autant qu'on peut, d'arrêter les mains grossières ou maladroites qui sont prêtes à briser le vase. D'Antony à l'amant de la dame aux camélias, au peintre Paul, à Olivier de Jalin, à M. de Ryons, la transformation est visible. Entre l'enthousiasme de 1820 et le positivisme de 1860, l'expérience interposée a mis l'homme en défiance et en défense; d'amant, il est devenu parfois ennemi, souvent adversaire, plus souvent spectateur et tout au plus ami.

Ami après escarmouche et sous toutes réserves. A cause de cela, j'aime mieux mon rôle, et mon éducation me sert. Mon pauvre neveu Anatole Durand ou d'Urand me fait quelquefois de la peine; il est embarrassé là où je suis à l'aise : c'est que je n'ai plus de prétentions et qu'il en a. A cinquante-cinq ans, quand on a perdu ses cheveux et qu'on revient d'Amérique, on n'est plus dangereux; on a le droit d'être poli et quelque chose de plus. C'est un droit d'autrefois, et je le ressuscite à mon profit. La conversation cesse alors d'être un duel, et quel métier qu'un duel continu, surtout avec une femme! Il est si déplaisant de leur dire des choses dures, même des choses froides! Il est si agréable de leur agréer! On n'est pas obligé pour cela de chercher dans sa mémoire les fadeurs du dernier siècle : du premier regard, sans qu'on ait dit un mot, elles savent si elles plaisent, à quel degré, avec quelle nuance; si c'est le cœur, la tête ou les sens

qu'elles ont touchés, si c'est par leur toilette, leur esprit ou leur grâce. Il n'y a pas besoin de feindre, on n'a qu'à sentir, et se laisser aller. Au bout d'un quart d'heure, elles se détendent; ne craignant plus le persifflage, elles sont devant votre esprit comme devant leur glace; elles s'y mirent et, s'y trouvant aimables, elles continuent à s'y regarder, complaisamment, sans gêne, sans changer d'attitude, ni forcer leur sourire. Trouvez, si vous pouvez, un plus agréable rôle que celui de miroir; pour moi, je m'y tiens. Après tout, au bout de six mois, l'opéra est assourdissant; avec son mauvais air et ses élégances de pacotille, le théâtre écœure; et qu'est-ce qu'une grande lorette, sinon une comédienne en chambre? De tous les spectacles de Paris, le plus charmant est une vraie femme du monde; c'est un spectacle dans un fauteuil; depuis ses dentelles jusqu'à son esprit, il n'y a rien en elle qui ne soit un chef-d'œuvre de la culture moderne; pour la faire telle qu'elle est, il fallut quatre ou cinq générations de fortunes assises, de mœurs élégantes et d'éducations raffinées; tout ce que le goût a inventé de délicat s'est rassemblé dans sa toilette et dans sa personne. La voilà devant vous, dans son fauteuil de soie pâle, demi-penchée, avec de menus mouvements d'oiseau, négligente et rieuse; les éclairs de son collier se dardent comme des yeux vivants au-dessus des courbures de ses épaules vivantes; son peigne d'or s'enfonce entre des grappes de fleurs au-dessus des ondes de sa chevelure; sa robe épanouie développe au-dessous du fin corsage la fraîcheur de ses plis lus-

trés. Elle cause, elle est contente, elle fait les honneurs d'elle-même, et se trouve payée, si vous avez du plaisir. Ma parole d'honneur, je finis par croire que les tableaux, les livres, la musique, ont été inventés par des malheureux pour des malades, et que tous ces gens-là, spectateurs et auteurs, avaient les yeux bouchés sur la nature. En fait d'œuvres d'art, il y a les mortes qu'on fourre dans les bibliothèques ou qu'on accroche dans les galeries; moi, je suis pour celles qui ne sont pas reliées en veau ou collées sur toile.

CHAPITRE XIX

LES ARTISTES

I

14 septembre.

J'ai passé un mois cet automne à Fontainebleau et dans les villages voisins. C'est là qu'on les voit au naturel. Mais je n'ai guère songé d'abord à les regarder.

Est-il possible qu'il y ait auprès de Paris une forêt pareille? Tous mes souvenirs d'Amérique se sont réveillés. Il y a neuf ans, mes comptes faits, vers quatre heures, j'errais à cheval parmi des futaies semblables; les idées de commerce et d'argent tombaient comme un vêtement sale; je retrouvais les générosités de la jeunesse; il me semblait que je redevenais homme. Certainement, ce que j'aime le mieux au monde, ce sont les arbres.

Ai-je vécu dans ce Paris que j'ai tant désiré? Ici il

me semble que non. Mon salon, ma voiture, tout mon appareil est un habit de soirée gênant. J'ai occupé mes yeux, j'ai vu une ménagerie curieuse. Ai-je joui véritablement? Ces neuf années, vues à distance, m'apparaissent comme un trottoir bruyant et monotone, le trottoir de quelque immense rue de Rivoli, sentant le gaz et l'asphalte. Ce que j'y retrouve de meilleur, c'est huit jours d'absence, une longue partie de chasse dans les Vosges. Nous avions un mulet, un paysan, une tente; nous vivions de notre chasse et nous bivouaquions en plein bois; le soir venu, l'homme épluchait le gibier; je rôtissais la viande sur des charbons, avec une broche posée entre deux perches; les branches se tortillaient dans la braise, les petits coups de vent lançaient sur le côté des jets de flamme; les étincelles pétillaient follement, la fumée bleue montait entre les troncs; nous nous endormions dans nos manteaux, les pieds au feu, et, le matin, en partant, nous sentions sur notre front les gouttes de rosée des grands chênes.

Cette forêt-ci est moins naturelle, mais qu'elle est belle encore! Sur le bord de la route, les hêtres arrondis, dorés, glorieusement épanouis, s'étalent, étendant leur feuillage de dentelle. Ils s'allongent en file à perte de vue, jouissant de l'air libre. La lumière s'épanche à flots sur leurs dômes, rejaillit sur les feuilles, ruisselle en nappes, d'étage en étage, jusque sur le gazon. Une vapeur dorée, une poussière de scintillements et de miroitements flotte autour d'eux comme une gaze. Leurs troncs blancs ont une écorce toujours lisse et

ieune. La profonde terre qui les nourrit leur conserve jusque dans la virilité l'air de l'adolescence, et le ciel tend au-dessus d'eux sa longue arche d'un bleu tendre.

Aucun passant sur cette route; la croix du Grand Veneur pointe à l'horizon. Le palais de la Belle au Bois dormant ne devait pas être plus paisible. Est-ce que vraiment quelqu'un a passé ici depuis un siècle? L'autre côté, une futaie énorme, est dans l'ombre. Les troncs monstrueux, noirâtres, plongent d'un élan dans le sol, et leurs têtes se perdent parmi d'autres têtes. Quelques-uns se penchent comme des boas qui vont s'accrocher. De loin en loin, par des trouées, le ciel perce. Mais la verdure emplit tout l'horizon, tantôt sombre, tantôt resplendissante. La clarté, qui s'abat d'en haut, pose çà et là des traînées d'émeraudes mobiles. Les feuillages tremblent et luisent. Un bruissement infini, un chuchotement de cent mille voix, un bourdonnement qui s'enfle ou baisse, court à travers les profondeurs, et, sur un escarpement sablonneux, une troupe de pins, dans leur robe de verdure bleuâtre, chantent à voix plus haute, comme une colonie mélodieuse et étrangère.

Parfois un corbeau croasse; les rouges-gorges jettent leur note claire. Dans le silence, on entend les cigales bruire, et les colonnes d'insectes tourbillonnent dans l'air épais, chargé de senteurs. Un gland tombe sur les feuilles sèches; un scarabée frôle un brin de bois avec ses ailes. De petites voix gaies, de fins gazouillements d'oiseaux descendent des hauteurs. Tout un peuple vit sous ces voûtes et dans ces mousses,

un peuple enfantin qui s'agite, et son bégaiement arrive à l'oreille, à demi recouvert par la respiration profonde de la grande mère endormie.

Hier, à onze heures du soir, sur les hauteurs de Franchart, la lune toute pleine semblait un morceau d'argent poli sortant de la forge. Des nuages légers, aériens, pareils à des plumes blanches, flottaient en traînées des deux côtés du ciel. Au milieu, l'azur semblait noir, tant la clarté était vive. Au-dessous, le cirque des dunes et des profondeurs apparaissait vaguement, tout noir dans l'ombre. Les sables blancs luisaient. Un bouleau frêle levait en face de moi sa tête échevelée et charmante; ses feuilles ne remuaient pas, tant l'air était calme. On écoute pour saisir un bruit, et, dans un murmure imperceptible, à une lieue de là, on devine un cerf qui brame.

II

15 septembre.

Les chambres et le régime sont primitifs ici, assez semblables à celui d'un log-house dans l'Arkansas ou l'Illinois. Un lit, deux chaises boiteuses, parfois un fauteuil qui ressemble à un invalide de l'Empire; les murs sont blanchis à la chaux et barbouillés de pochades, fort jolies, ma foi, et meilleures, à mon gré,

que leurs tableaux d'exposition, tant elles sont naturelles, pleines de gaieté, d'invention, d'insouciance, jetées à l'improviste et à la débandade, comme la conversation d'un homme d'esprit. Voilà les images intérieures, non élaborées et tourmentées, mais faciles, brillantes, exagérées ou bouffonnes, telles qu'elles ont traversé leur cervelle : deux chasseurs gaillards, en habit rouge, au milieu des taillis verts ; des chiens tachetés, et bien portants, qui aboient de tout leur gosier ; un torse nu de jeune fille qui se cambre et rit ; M. Prudhomme sortant d'un coquetier ; trois caricatures; un pin parasol au bord de la mer, sur une plage de sable.

Cependant l'escalier tremble sous les gros souliers qui descendent ; il se fait un remue-ménage dans la cuisine; on boucle les sacs et les guêtres. Chacun mange au hasard, dans l'attitude qui lui a plu, assis, debout, sur l'escalier, sur le buffet, sur la table. Les petites dames descendent en jupon blanc, l'œil à demi fermé et bâillant encore ; on les accueille par des lazzis qu'elles supportent sans broncher. Quelques gaillards bien découplés lancent la pique sur le chemin ; d'autres, plus pacifiques, regardent le fumier et les poules qui picorent. On caresse le chat, on tourmente le chien. L'hôte, un ivrogne, entonne son cinquième petit verre ; il pousse à la consommation et s'y noie. Je l'ai trouvé un jour à quatre pattes, incapable de se relever ; il marchait ainsi, et pourtant comprenait encore. La petite servante, accroupie sur ses talons, souffle le feu en songeant aux jupons brodés du premier étage ;

pour sauvegarde morale, elle a les soufflets de sa patronne et un petit livre de dévotion mystique. Tout le faix de la besogne tombe sur la grosse hôtesse qui, du matin au soir, sans se lasser ni se presser, cuisine, épluche, balaie, paie, reçoit, répond, sert le public. Les paysans qui viennent ici comprennent fort bien ce qui s'y passe; ils ne s'en scandalisent pas, ils en rient plutôt, malignement et avec un air de convoitise; ce sont toujours les villageois des contes de La Fontaine.

Chacun part de son côté, et, une fois dans la forêt, travaille ou dort; je suis disposé à croire que la seconde occupation est la principale. A la tombée de la nuit, on les voit revenir, un à un, portant sur leur dos leur parasol, leur pique, leurs toiles, leurs boîtes de peinture; ils s'asseyent à l'entrée de l'auberge sur un banc de pierre, et devisent, regardant les charrettes qui passent et les commères qui jasent, détirant leurs bras, allongeant leurs jambes; ils flânent, la conscience calme; sur cet article, les villageois en savent autant qu'eux; tout se fait lentement à la campagne; une paysanne reste fort bien une heure debout auprès d'une voiture à lait, échangeant toutes les cinq minutes une parole avec le conducteur. La nuit venue, on soupe sur une table sans nappe, entre quatre chandelles; pour siéges, des bancs de bois; parfois, en manière de supplément, deux ou trois chaises. La lumière jaunâtre vacille sur les solives enfumées du plafond, sur les murs chargés de grotesques; à la fin, le café arrive, et les petits verres de rhum font leur

tournée. C'est alors qu'on voit se déchaîner les discussions littéraires et qu'on entend ronfler le tintamarre de la philosophie de l'art. Les grands hommes sont assommés ou portés aux nues; on s'égosille. Cependant les femmes, qui ne comprennent mot, bâillent à se démancher la mâchoire; une d'elles s'est endormie de tout son long sur le vieux piano carré; une autre, étendue, tortille des cigarettes. Quand les combattants n'ont plus de voix, ils vont regarder la forêt au clair de la lune. Un d'eux a pris son cor, un autre imite la voix du cerf qui brame; les histoires pantagruéliques trottent, et les auditeurs écoutent, couchés sur le sable, en fumant leur douzième ou leur quinzième pipe. La journée est finie, et l'on va se coucher.

Le métier est dur. Des hommes de cinquante ans, qui ont un nom célèbre, ne gagnent pas dix mille francs.

Vers trente ans, après dix ans d'études, on commence à produire; à ce moment il faut vendre, et, pour vendre, il faut que, sous l'artiste, se rencontre un commerçant. Plusieurs jeûnent, accrochent une leçon de trois francs; encore est-ce une chance. Quelques-uns peignent des fonds pour les photographes, ou de grandes enseignes. A quarante ans, si l'on a un vrai talent et des amis dans les journaux, on peut percer à force d'expositions et de réclames. Vers cinquante ans, on gagne quelque argent, et on a des rhumatismes.

Chaque année, le nombre des vrais amateurs diminue. Le goût baisse, depuis que la division des héritages émiette les fortunes et que les gros gains de la Bourse salissent la société de richards mal-appris. Les amateurs songent à revendre leur galerie, s'adressent au marchand de tableaux, font des affaires. Pour réussir, il faut trois chances : — La première, c'est qu'à l'Exposition quelque riche bourgeois dise : « Voilà un retour de chasse qui est gai, il ferait bien dans le panneau gauche de ma salle à manger! » — La seconde chance, c'est qu'il soit d'humeur dépensière, qu'il croie à son goût, que sa femme ne dise pas non; bref, qu'il achète. — La troisième, c'est que ses amis, ayant déjeûné devant le tableau, en commandent de pareils.

Mais les cinq mille tableaux de l'Exposition accablent l'attention, effacent toute beauté. Une femme est jolie, seule près de son feu, sur sa causeuse; mettez-la parmi quatre-vingts toilettes au bal, on ne la verra plus. Comment se vendent les dix ou douze kilomètres de peinture qui se confectionnent à Paris chaque année? Impossible de répondre. L'encombrement est plus grand encore ici que dans les autres voies. Depuis trente ans, les romans, qui autrefois prenaient pour héros le jeune gentilhomme, choisissent pour jeune premier l'artiste, surtout le peintre. Là-dessus, les imaginations se sont montées; quantité de jeunes gens, qui auraient été d'excellents commis, ont acheté des guêtres et laissé pousser leur barbe. Comment feront-ils pour dîner?

Plusieurs sont usés. Tel emploie l'été entier à finir

une étude ; il gratte, repeint, regratte, finit par perdre la sensation vraie, devient tendu, agacé, parle fiévreusement, par saccades, comme un homme qui sort d'une attaque de nerfs.

Beaucoup ont contrarié leur nature, et, après quinze ans d'efforts, se trouvent impuissants. Au lieu d'avoir l'imagination surabondante et le besoin de décharger sur la toile le trop-plein de leur cervelle, ils sont comme une source tarie qui, de loin en loin, laisse suinter une pauvre goutte d'eau. Un ami survient, ils l'arrêtent au milieu d'un geste : « Reste comme cela, allonge le bras, j'ai peut-être trouvé ma pose. » A la fin, au hasard, après cent tâtonnements, ils accrochent quelque chose, et la créature, ainsi arrachée par miracle, est un avorton prétentieux.

Quelques-uns se résignent à faire du commerce ; ils barbouillent des tableaux à quarante francs. Au bout d'un temps, le fin ressort artistique s'est usé, ils restent manœuvres toute leur vie. — D'autres retournent dans leur province, font agir leurs parents, obtiennent des portraits. Quelquefois le conseil départemental, qui veut avoir la gloire de protéger les arts, accorde une pension de six cents francs. Les petites villes commencent à établir des expositions, et il se forme ainsi des renommées municipales.

Deux ou trois, les habiles, quittent leurs gros souliers, dès que les salons s'ouvrent, reviennent à Paris, vont dans le monde, et font une grande consommation de gants frais. Ils connaissent les critiques, flairent la mode, s'arrangent un atelier. Quand les amateurs ont

rencontré le peintre dans un certain monde et que son habit a une tournure convenable, ils ne peuvent plus lui offrir moins de cinq cents francs pour un tableau.

La plupart sont nerveux à l'endroit de leur talent, comme une femme à propos de sa beauté. J'en ai vu un, qui est entre les trois ou quatre plus illustres de ce temps-ci, laisser tomber ses bras, pleurer presque, en lisant le feuilleton d'un homme qui n'a jamais touché un pinceau. « Mais je suis donc un crétin, je n'ai « plus qu'à jeter mes toiles par la fenêtre! » — Un autre, à qui nous reprochions de s'inquiéter trop des critiques : « Il faut du bruit, de la gloire ; il n'y a que « cela pour me prouver que je ne suis pas fou. Mes- « sieurs tels et tels, qui sont des ânes, ont de leurs « tableaux la même opinion que moi des miens. »

Il faut joindre à cela bien des misères, surtout celles qui viennent des femmes ; c'est là leur plaie. Mariés ou non, ils vivent avec d'anciennes actrices, avec des modèles, des grisettes qui ont levé la jambe dans les bals publics. Elles gardent le ton de leur premier métier. Alphonse Karr disait que, d'une petite fille, on peut faire une duchesse passable ; rien de plus faux. L'air de femme du monde, et surtout de femme honnête, est ce qui peut le moins s'attraper. Celles-ci ont toujours l'air de vouloir pêcher un homme ou de se raidir contre une plaisanterie dure. Rien de plus naturel, elles n'ont jamais fait que cela.

J'en viens de voir une fort belle, bien habillée, et qui ne manque pas d'argent. Elle retrousse sa jupe à

pleine poignée quand elle va se mettre à table ; pour passer sur une allée mouillée, elle enlève tout son dessus et fait ballonner son peignoir blanc. Elle retrousse ses manches, prend des poses penchées, fait une voix roucoulante ; c'est une actrice en scène.

Elle conte ses affaires, dit qu'elle aime la peinture, fait des confidences à tort et à travers. Habitude d'étalage. D'ailleurs le gros monsieur a besoin de ce jabotage qui occupe les heures vides.

Elle a été à cheval la veille, et dit qu'elle a aux jambes deux places noires grandes comme la main. Un des assistants veut faire préciser l'endroit, et, comme il a de l'esprit, il enveloppe son insinuation dans une politesse. Elle veut se fâcher, mais elle rit. Elle s'excuse de rire, en disant que c'est nerveux, qu'au fond elle est très-choquée. Elle l'appelle sot. Une tempête s'élève, rires énormes, chansons mêlées de glapissements, chocs de verres, cris de madame ! madame ! proférés de la voix la plus retentissante. Elle lui offre un louis, s'il veut se tenir tranquille, et ouvre sa bourse pour prouver l'existence du louis. Applaudissements et brouhaha. Elle se bouche les oreilles, et n'en rit pas moins ; elle veut se défendre, on sent qu'elle n'y est pas habituée. — Le lendemain matin, par sa porte entre-bâillée, elle le reçoit pieds nus dans ses pantoufles. — Ce sont là des façons de cabaret, la finesse manque.

Quelques-unes se fixent au perchoir et demeurent ici l'hiver ; cela fait des ménages. Une grande blonde fadasse fait le bonheur d'un peintre d'animaux, petit,

noir, et qui a une voix de basse-taille : les contrastes se cherchent et ne s'accordent pas. Il a des poules, des lapins, des pigeons, un fumier dans sa cour, trois moutons dans un enclos, et vient d'acheter une petite vache; tout cela bêle, beugle et piotte sous les fenêtres, dans les corridors, jusque sur l'escalier, qui n'est pas propre. Elle, au-dessus de cette ménagerie, étendue langoureusement sur un divan sale, se dépite et fume des cigarettes; je l'ai fait causer, la croyant d'humeur douce; point du tout, elle est exaspérée et crie ses douleurs tout haut : « Les huit premiers jours, c'est « charmant; le premier mois, cela va encore bien; au « bout d'un an, on s'ennuie à mourir; au bout de deux « ans, on devient enragée; impossible de mettre un « jupon blanc! » L'homme ici a son état, la belle forêt qu'il comprend, la camaraderie, les discussions d'esthétique. La femme n'a rien que son ménage et les fumiers. Elle ne peut être femme, je veux dire élégante et coquette; il lui faudrait l'abnégation vraie d'une Allemande, le courage d'aller tous les jours planter le piquet, attraper une fluxion à côté de l'homme. — Celles-ci se dédommagent avec les cancans, tournent et tracassent comme des écureuils en cage. « Il ne faut jamais de femme chez un artiste, » me disait le plus spirituel d'entre eux; « s'il en a une, « qu'elle soit cuisinière. »

A les voir tirées de si bas, on les croirait reconnaissantes et soumises. C'est le contraire qui arrive. La Française a dans le sang un besoin d'égalité et d'excitation : sitôt qu'elle porte une robe suffisamment am-

ple et neuve, elle se croit au niveau de la plus grande dame; son esprit est trop sec, son ambition trop prompte, pour qu'elle puisse sentir ou reconnaître une supériorité; par nature, elle se fait centre et commande; invariablement elle mène l'homme, quel qu'il soit, amant ou mari, esprit supérieur ou simple imbécile, l'artiste plus que tout autre. Celui-ci, absorbé par son art, y dépense toute sa force; le soir, il rentre las, affamé de paix; elle, reposée par la journée vide, arrive avec sa force entière, et le combat n'est pas égal. Je voyais ces jours derniers, à Paris, un homme dont l'énergie et la fierté sont connues, honoré de tous, célèbre, à qui les étrangers ne parlent qu'avec une sorte de déférence, devant qui l'on se défie de soi; sa maîtresse, une grisette de trente ans, déjà fripée, moins qu'ordinaire, raisonnait devant lui avec une sécurité d'âme admirable, contredisant, opinant sur des questions de littérature et de morale. Elle nous régentait.

En revanche, ils ont le don de se faire illusion. Le peintre d'animaux a pendu dans son atelier le portrait de sa blonde dégingandée; il a fait d'elle une Ophélie. — Un autre a tiré, d'une sorte de souillon, une bohémienne inspirée et poétique. — La mère de l'Ophélie est arrivée, c'est une horrible tonne campagnarde en bonnet blanc, à museau pointu. Le malheureux propriétaire de l'Ophélie est en train d'en dégager une matrone hollandaise, honnête et naïve.

En somme, je ne les trouve pas trop à plaindre. Ils peuvent s'oublier ; ils pensent au beau soleil couchant qu'ils viennent de voir; le soir, ils voient flotter sur

leurs chenets les jolis rendez-vous de chasse qu'ils peindront, les amazones aux longues jupes, aux plumes rouges, les levriers qui hument l'air, les cors de chasse suspendus au cou des piqueurs. Ils se disent que cette fois le tableau sera charmant, qu'ils auront du génie. En attendant, ils dissertent sur l'art et font de la critique. Cinq ou six heures par jour, ils cessent de penser à la vie réelle.

Enfin ils prennent du loisîr, ils ne sont point à l'attache, ils ont des gaietés et des passe-temps d'enfants. Tous les soirs, il y en a deux qui vont à l'entrée de la forêt donner du cor, pour avoir le plaisir de s'entendre, de faire du bruit, d'enfler vigoureusement les muscles de la poitrine. Un de ceux-là a sept chiens; on leur parle, on les fouaille, on les caresse. De temps en temps, ils arrangent des parties et ont l'esprit de laisser les femmes à la maison. Nous sommes allés à Moret, une jolie petite ville à tournure gothique. Nous étions six, dont un cheval, que l'on montait tour à tour. On dîne à l'auberge sur une terrasse, au bord d'une eau coulante; vers le dessert, l'expansion est complète. Toutes les politesses, tout l'attirail compliqué des façons mondaines a disparu; on revient à la vie naturelle, exempte de précautions, d'affectations et de calcul; et, comme ici la plupart des natures sont fines, cet épanchement n'a rien de brutal; le goût du beau surnage; on voit qu'il est sincère, qu'il fait le fonds et la substance de l'homme. — Une autre nuit, nous sommes allés avec des flambeaux dans la forêt jusqu'à une grotte; les traînées de lumière ondoyante

se perdaient magnifiquement dans la grande ombre; les chevelures de flammes ruisselaient parmi les roches, et les sables subitement éclairés déroulaient leurs blancheurs sinueuses. — Presque tous les soirs, ils vont les uns chez les autres, boivent un verre de rhum; quelqu'un se met au piano, et les autres chantent avec des voix telles quelles, non pour chanter et briller; ils rient de leurs fausses notes; mais, à travers leur musique, ils devinent la pensée du maître, et ils la sentent, chose impossible dans les concerts du monde.

A beaucoup d'égards, ils sont supérieurs aux ambitieux ordinaires, et certainement ils sont plus heureux. Ils vivent dans des idées plus hautes, ils sont à demi gentilshommes, ils n'ont pas l'esprit tendu vers l'épargne ou le gain, vers les finasseries basses du commerce, vers les violents et douloureux soucis de la grande ambition et des affaires. Les moins distingués savent encore orner joliment un atelier, disposer des plâtres, des fleurs, faire de rien quelque chose. Il y a ici vingt chaumières, arrangées en maisons, qui sont charmantes. Leurs intérieurs sont *inventés*, ils ne sont pas l'œuvre banale du tapissier. L'un d'eux habite une grange qui est demeurée grange à l'extérieur; mais le dedans, peint en gris vert, est le plus curieux fouillis d'esquisses, de pipes, d'armes, de bustes, de cors de chasse, d'éperons, de bottes, avec deux ou trois vieux meubles, des bergères du dernier siècle, et une balançoire gymnastique. Le cheval est à côté, séparé par une cloison, et les chiens nichent à la porte; le maître est chasseur autant que peintre; partout chez

eux, on voit que le corps vit autant que l'esprit. Un autre a des poteries. Un troisième a collectionné pendant dix ans les belles choses de la Renaissance, des meubles de chêne bruni à pieds tordus, de vieux livres reliés en peau de truie et bosselés de figurines, des plats de bronze sculptés, des estampes choisies; le grand crucifiement d'Anvers étale, en face de la cheminée, ses groupes athlétiques, ses opulentes chairs nues, ses monceaux de florissantes femmes agenouillées dans leurs robes de soie, sous leurs torsades de cheveux pâles. La plupart des ateliers sont entourés de verdure; au lieu d'arbres à fruits, on aperçoit dans le jardin des bouleaux délicats, un vaillant jeune chêne, des vignes sauvages, des glycines qui tordent leurs sarments le long des murailles; le vitrage de l'atelier a des échappées sur la large plaine, et, au bout de l'horizon, on voit s'allonger la ligne immobile de la forêt.

Très-peu sont grossiers et insociables; même parmi ceux dont l'enveloppe est rude et la culture nulle, on trouve une finesse native, une aptitude à comprendre l'originalité, la grâce et le comique; la sensibilité de leurs organes est intacte, ils saisissent l'idée et la beauté au vol; le talent imitatif, l'esprit de caricature leur est inné. Ils disent parfaitement une scène marseillaise, une chanson picarde, une anecdote parisienne; tout y est, l'accent, le geste et le reste; avec leur gosier, leur nez, leur langue, leurs mains, ils imitent les formes et les sons, un grincement de porte, le hoquet d'un cerf qui brame; ils sont mimes, et cela

naturellement : « Le cerf reniflait, grun, le voilà qui « se coule, il arrive, il nous voit. Patatra, patatra, sur « le pavé! » C'est le langage primitif, tel que le suggèrent les images vives; chez nous il manque, parce que nous sommes desséchés. Je pense toujours en les écoutant à Mercutio et à Bénédict; chez eux, comme chez les jeunes gens de Shakespeare, les impressions sont neuves, non apprises, et les expressions suivent, saugrenues, éclatantes. La bouffonnerie fait irruption au milieu du sérieux, et la polissonnerie aussi, non pas délicate ou ingénieuse à la façon du dernier siècle, mais étalée, énorme, mélangée de poésie et de folies comme chez Aristophane, parfois sentimentale; c'est une source engorgée qui lâche d'un coup son eau et sa bourbe. Mais nulle part ils ne réussissent si bien que dans leurs esquisses. Un jour de pluie, deux peintres de passage ont barbouillé chacun un panneau de la salle à manger. De près, c'est un paquet de couleurs étendues avec un balai; à dix pas, ce sont deux scènes gaies, hardies, portées et vivifiées par un souffle de jeunesse. La première est une fête de buveurs allemands, tous couchés sur le dos, tous fumant, tous en grandes bottes, tous ayant aligné leurs pieds à la hauteur de l'œil et méthodiquement au-dessus de la table; cette collection de bottes monumentales, qui s'étalent dans la lumière au-dessus de figures paternes, fait rire une heure durant; voilà la vraie attitude allemande, calculée pour donner à la méditation toute sa force; c'est ainsi qu'on philosophe sur l'absolu. — L'autre a peint une bande de nymphes et de satyres

nus qui dansent sur le sable poli de la côte, dans la demi-obscurité violette, dans les fumées vagues du crépuscule, sous les rougeurs d'un ciel méridional qui s'éteint. — Le tableau fini, il a pris à partie un peintre hollandais qui se trouvait là, jeune homme décent et qui se montrait un peu scandalisé par les mœurs du lieu. Il lui a dit que la Hollande était bien loin de Paris, qu'on y était certainement arriéré, qu'il ferait bien d'étudier le français et la morale dans le dictionnaire de Napoléon l'Hollandais, qu'il y trouverait exposée la grande découverte moderne, un code de conduite approuvé par le gouvernement, où il est décidé que tous les Français sont tenus d'être athées, que le vrai mariage c'est l'adultère, et que le premier devoir de l'homme est d'assassiner son prochain. « Avez-vous « des pistolets sur vous? Moi je ne viens jamais à Mar- « lotte sans un couteau de chasse, et, la nuit, je mets les « verrous à ma porte. »

III

28 septembre.

Il n'y a rien dans cette forêt qui ne fasse plaisir : une large plaine de genévriers épineux, rabougris, repliés par le vent, rabattus sur le tapis roux des bruyères; au milieu, un bouquet de jolis bouleaux blancs, effeuillés, qui laissent apercevoir entre leurs cheveux la neige mouvante des nuages; à droite, une phalange de pins qui serrent leurs troncs, et poussent en avant

leur bataillon noir sur la campagne lumineuse ; au fond, les grandes lignes cassées des collines tachées par la blancheur unie des sables, où luisent des têtes de roc parmi les panaches des hêtres. Le vent d'automne siffle et s'enfle, il ronfle à travers les files immobiles des pins, et grésille dans les feuillages des bouleaux demi-dépouillés, pauvres enfants qui tremblent. Les feuilles dorées s'envolent une à une, comme l'aile d'un papillon mort, et tournoient en tombant dans la lumière.

On regarde ces entassements de rocs gris jetés pêle-mêle, qui crénellent les hauteurs et bossellent les pentes ; et l'on pense aux furieux courants, à la bataille des eaux qui ont raviné, décharné, disloqué les crêtes. Ce pays-ci était le fonds d'une mer, et il y paraît encore ; du sable partout, des écueils dévastés, des falaises rongées, des rocs minés par la base ; aux issues dégorgeantes, des traînées de blocs qui marquent le lit des courants ; l'eau retirée, il est resté un désert blanc, aride. Par degrés, le soleil a bruni les rochers ; les mousses sont venues et se sont incrustées sur les parois du grès raboteux ; après elles, les fougères, les tiges opiniâtres du genévrier, puis les colonies envahissantes des arbres, et, dans les fonds humides, les chênes, qui, de siècle en siècle, aspirant l'air des solitudes, ont enfoncé leurs troncs et élevé leurs coupoles.

Les bruyères et les mousses d'automne collent au dos des collines leur pelage fauve, et le soleil les lustre. Mais, par cent mille percées, les os du roc primitif crèvent cette peau végétale. De loin en loin, sur le

cirque de pierre qui forme l'horizon, une maigre ceinture de pins errants serpente entre les dentelures, et les bouleaux dispersés laissent pendre leur chevelure pâle.

On resterait ici toute une matinée sans penser, content de regarder. On n'a envie de rien, on est heureux, comme les anciens dieux, les dieux d'Homère.

Il y a des touffes de graminées, hautes de quatre pieds, qui montent en fusées verdoyantes. Il y a des chênes que trois hommes n'embrasseraient pas.

Le bleu du ciel est si lumineux et si intense que les yeux s'y reportent incessamment et d'eux-mêmes. L'air peuplé de rayons et de reflets est en fête, et les branches noires, tortues, font saillie avec une force extraordinaire dans la clarté épanchée ou sur l'azur profond.

Une vieille route défoncée tournoie, encombrée de bruyères, et ses sables, rayés de terre noirâtre, tachés par des myriades de glands, disparaissent à demi sous la végétation pullulante. Aucun mot ne donne l'idée de ces hautes herbes dont la culture n'a pas déformé la vigueur native. La sève les a soulevées en l'air d'un élan, par familles; entre les bruyères ternes, elles luisent joyeusement, et parfois un coup de soleil, qui les prend en travers, éparpille au milieu de l'ombre une gerbe d'émeraudes.

Toujours le ciel, au milieu des feuillages dorés, le ciel bienfaisant, pacifique, le plus magnifique des dieux, la plus divine des choses.

A quoi servent la peinture et la poésie? Quel ta-

bleau, quel livre vaut un pareil spectacle? Ce sont des contrefaçons mesquines, tout au plus des consolations à l'usage des gens enfermés.

Ces grands arbres vous rendent grand ; ce sont des héros heureux et calmes ; on le devient par contagion à leur aspect ; on a envie de leur crier : « Tu es un beau et puissant chêne, tu es fort, tu jouis de ta force et du luxe de ton feuillage. » Les bouleaux, les frênes et les autres créatures délicates semblent des femmes pensives dont personne n'a entendu la pensée, une pensée timide et gracieuse qui arrive à demi effacée, avec le chuchotement et l'agitation de leurs fins rameaux. Il y a des douceurs et des coquetteries dans les creux ombragés, dans les fourrés de bruyères roses, dans les sentiers tortueux qui laissent voir un morceau de leur ruban, dans l'affleurement d'une petite source qui noircit le sol entre les pierres et tout d'un coup descend avec une pluie d'éclairs ; c'est un regard soudain, une mutinerie et une mièvrerie d'enfant, d'un dieu enfantin qui rit en liberté. Toutes ces charmantes âmes osent parler dans le silence. Au-dessus, quelle sérénité et quels rayonnements dans cet inextricable réseau de clartés entre-croisées qui habitent les dômes des chênes! Tout souci s'en va auprès d'eux, on fait comme eux, on se laisse vivre.

Les années passent, j'ai eu le mois dernier cinquante-quatre ans, et combien y a-t-il maintenant de jours par an où, comme aujourd'hui, je me sente jeune?

CHAPITRE XX

LA MORALE

---

20 décembre.

Il est parfois désagréable d'être oncle, non pas seulement parce que tout neveu voudrait traiter son oncle en simple banquier, j'ai mis ordre à cela, mais parce qu'il faut lui faire de la morale. Cela donne l'air pédant, et, de là, il n'y a pas loin à l'air bête. Le neveu regarde le bout de ses bottes, tournant son chapeau entre ses mains, en homme qui laisse couler l'eau. Toute l'attitude est respectueuse, mais, au fond du cœur, il se dit : « Est-ce que mon oncle n'en a pas fait autant que moi, quand il était jeune? Il me gronde de louer un coupé au mois, et il a deux voitures à lui. J'ai donné une bague de cent francs; est-ce qu'il ne donne pas des boucles d'oreille de cent louis? Il trouve que mon tailleur est trop cher; proposez-lui donc un peu de mettre un habit râpé. Allons, allons, la douche

va finir, et j'aurai le temps d'aller voir Georgette. »

En fait de morale, les paroles ne servent de rien; par elles-mêmes, elles ne sont qu'un son plus ou moins désagréable. C'est l'éducation antérieure qui leur donne une force et un sens; si elle a mis dans la jeune tête deux ou trois bouts d'idées saines, parlez raison; sinon, autant frapper sur une bûche pour en tirer des étincelles. Il faut s'adresser à des sentiments déjà nés, et ce ne sont pas des phrases qui les feront pousser en un quart d'heure. Qu'y a-t-il dans cette cervelle? Voilà ce que je me demande, quand je le vois dans son fauteuil, pimpant et frais, la taille prise dans une redingote correcte, les cheveux divisés au milieu du front par une raie, et les doigts moulés par ses gants couleur de chair. Il a traversé trois ou quatre éducations et autant de morales. Si je tire quelque chose de lui, ce ne sera point par la force de mon éloquence, mais par la vertu de ces éducations et de ces morales. En voici la liste et le bilan :

Premièrement, l'éducation du catéchisme : je n'en parle que pour mémoire. Il était en jaquette et récitait des définitions théologiques; cela lui a passé aussitôt qu'il a mis des bottes. Il a fait l'homme, et n'a plus songé qu'à la gloire de se bien cambrer dans l'uniforme de collégien.

Secondement, l'éducation de la famille. Il a appris à ne point mettre ses doigts dans son nez, précepte excellent qu'il a oublié plus tard au collége. On lui a enseigné aussi à ne point porter la main au plat, à ne point faire trop de bruit avec ses mâchoires en man-

geant, à ne point se traîner sur les genoux à terre, à ne point prendre pour lui seul toute la conversation à table. De tout cela, il a gardé quelque chose

Troisièmement, l'éducation du collége. C'est la principale. Ici il faut diviser : il y a celle qu'il a reçue de ses maîtres et celle qu'il doit à ses camarades.

La première est assez maigre; sitôt qu'il a pu mettre deux idées ensemble, il s'est moqué d'eux; nos jeunes gens français ne sont pas respectueux; ce n'est jamais l'admiration qui les étouffe. Il a remarqué que l'un se grattait toujours le nez, que l'autre finissait ses phrases avec une ritournelle de clarinette ; on lui a dit qu'un autre était malheureux en ménage ; qu'un quatrième avait fait un vilain article pour avoir la croix. En principe, il a établi dans sa tête que toute administration et tout gouvernement se composent de cuistres désagréables. Aux distributions de prix, et lorsque son père rendait avec lui visite au proviseur, il a entendu des amplifications convenables sur l'éducation, qui est un sacerdoce. Il a bâillé, et s'est dit que ces gens-là pratiquaient la réclame comme des confiseurs. Néanmoins, il a pris là quelque idée de la justice ; au collége, quand on est premier, on le mérite. En outre, il a conçu quelque estime pour la littérature; tous les grands hommes dont on lui a parlé étaient lettrés; il est disposé à croire qu'il est bon de savoir l'orthographe, qu'il ne faut pas prendre Horace et Virgile pour des moines du moyen âge, et qu'en somme Voltaire a joui d'une certaine considération dans le monde.

Tout cela n'est pas grand'chose; ses camarades l'ont mieux servi. Il était mignon, propret, douillet; on l'a appelé petite fille, on lui a donné des taloches et il a été forcé de jouer aux barres; à ce régime, il est devenu un peu plus résistant et plus homme. — Il a pris aussi parmi eux le sentiment de l'honneur. Les écoliers admettent en principe qu'ils sont naturellement en ligue contre le maître, qu'en aucun cas il ne faut dénoncer un camarade; ce serait *caponner;* si la punition tombe à côté du coupable, c'est à lui de se dénoncer lui-même. Cela forme un certain nombre de petites vertus romaines et militaires. D'autres acquisitions sont moins bonnes. Il s'est cru obligé de devenir polisson avant l'âge: il a fait entendre à ses camarades, afin de garder leur estime, que le dimanche en rentrant il suivait les femmes, que telle semaine il avait pris du punch avec une piqueuse de bottines; tout cela en termes médiocrement décents et avec détails : il faut avoir l'air crâne. En somme, la vanité a fait son office; elle ressemble à ces coups de soleil qui brûlent un peu les fruits, mais qui les mûrissent. C'est là notre culture, nous ne pouvons pas en avoir d'autre. Le collége est une sorte de régiment, où l'esprit de raillerie, l'esprit d'imitation, la précocité, la galanterie, le libertinage, la bravoure, toutes les qualités françaises se développent, d'un élan et comme une seule gerbe; il est devenu un peu soldat et un peu chenapan.

C'est alors qu'il a commencé à voir le monde; sa mère prenait son bras et l'obligeait à faire des visites;

à la campagne, en vacances, il rencontrait des femmes bien élevées, des jeunes filles. Il avait seize ans, et n'était pas médiocrement comique. Les deux éducations se contrariaient. Il voulait être aimable, et pourtant garder l'air viril. Il tournait autour des demoiselles, et ne trouvait rien à dire. Il essayait quantité de cravates, et se regardait dans la glace pour voir s'il savait sourire; mais, à la plus lointaine approche d'un camarade, il fronçait les sourcils et prenait une mine rogue pour ne pas rapporter au collége une réputation d'efféminé. Parmi les hommes, il tâchait de maintenir sa dignité, d'avoir une contenance, et, tout d'un coup il avait des vivacités de jeune chien, ou des empressements de chien couchant. Il buvait du rhum qu'il trouvait mauvais, et fumait des cigares qui lui faisaient mal au cœur. Il n'avait à raconter que des anecdotes de collége, et croyait qu'on se moquait de lui lorsqu'on lui parlait du collége. Le soir, au salon, dans son gilet blanc, il tendait complaisamment son torse, et rougissait, sitôt qu'on le regardait, craignant d'avoir fait quelque faute de toilette. Il était toujours inquiet et s'asseyait sur les convenances comme sur un fauteuil rembourré d'épingles. En même temps il commençait à lire les journaux et les romans d'Alexandre Dumas; là-dessus, il se faisait dans sa tête le plus plaisant remue-ménage. Il voulait être héroïque et positif, ou plutôt il ne voulait rien du tout; il avait des velléités. Il songeait aux cavaliers vêtus d'un justaucorps de buffle qui emportent de belles dames sur la croupe de leur cheval, et aussi aux couturières de

Paris, qui acceptent un petit verre de Malaga après une contredanse. Il pensait à d'Artagnan, qui donnait de si beaux coups d'épée, et à son cousin Jules, qui, dans les bals de grisettes, levait si gaillardement la jambe. Autour de lui, on prêchait le désintéressement et on pratiquait l'égoïsme. Les journaux exigeaient impérieusement l'amour de la patrie, et tous les hommes graves de la société, quand ils achetaient quelque terre, déclaraient de faux prix de vente afin de frauder l'enregistrement. Une quantité de maximes morales, pêchées dans les auteurs, voltigeaient devant ses yeux, mais pour s'arranger à la fin d'une période ou pour s'enchâsser dans un vers latin, simples ornements d'esprit, très-bien placés dans le discours ou dans l'écriture, comme des vases sur une cheminée ou des potiches dans une vitrine; du moins, tel est l'usage qu'on en faisait autour de lui. En pratique, les hommes et les femmes songeaient à s'amuser, non pas grandement ou violemment, mais chacun suivant sa petite manie et dans son petit monde, avec la chasse, le jardinage, la toilette, la médisance, la table, sans trop blesser le voisin, parce qu'il est dangereux de trop blesser le voisin; on se contente de l'égratigner, surtout en cachette et par derrière : cela réveille un peu, et n'altère point visiblement la douceur générale du bien-être dans lequel on veut se maintenir. Les grands blâmes sont réservés pour les grandes folies ou les grandes sottises. D'un consentement commun, quiconque donne de la tête contre un usage reçu est un fou; quiconque ne sait pas faire ou conserver sa

fortune est un sot. Hors de là, tout est arbitraire, choisissez votre plaisir, cela ne regarde personne; il suffit de ne pas se casser le nez et surtout de ne pas casser les vitres.

Vers le même temps, on a commencé à lui parler d'une carrière, et d'un ton assez sérieux. « Un homme doit avoir un état, il faut faire son chemin dans le monde; qu'est-ce qu'un homme qui ne travaille pas? etc. » — Mais le diable veut qu'il y ait toujours deux discours sur le même sujet, celui qu'on prononce et celui qu'on ne prononce pas; naturellement c'est le dernier que le jeune homme écoute. Un jour, il entend deux dames parler mariage. « Ma chère, exigez que votre gendre ait une profession; il n'y a que cela pour maintenir un homme, c'est une chaîne au cou, sans cela ils courent. » — Un autre jour, à trois heures de l'après-midi, le notaire arrive en habit noir, le cou serré dans une cravate blanche. Une Parisienne, qui est là, sourit et se penche vers l'oreille de sa voisine. « Je croyais qu'il n'y avait plus de pareils notaires qu'à l'Opéra-Comique; c'est la profession. » — Le proviseur est invité : il entre, tenant à la main un chapeau à larges bords, écartant la poitrine, à la fois noble et paterne; quelqu'un demande quel est ce gros homme qui parle toujours et ne dit jamais rien. « Ce n'est pas un homme, répond le voisin, c'est un discours de distribution de prix. » — Un capitaine se rend utile au bal, et danse jusqu'à trois heures du matin. On explique ce dévoûment, en remarquant qu'à force de se tenir debout dans les parades, il a acquis

une raideur de jarrets et une largeur de pieds inusitées. — Un soir, au théâtre, le personnage brillant de la pièce dit, en parlant de je ne sais quel richard : « Il est mort à Marseille dans les huiles. » Et mon collégien voit passer un rire moqueur sur les lèvres de tous ceux qui ne sont pas dans les huiles. — Le même soir, en rentrant, après une conversation sur les bureaux et les chefs de bureau en France, un mauvais plaisant propose l'établissement d'une administration mécanique, composée de fonctionnaires en cuir bouilli et en bois vernis, chacun avec son rond de cuir vert et ses lunettes vertes, manœuvrés par une machine à vapeur centrale dont le ministre serait le chauffeur. Les fonctionnaires usés seraient mis à la retraite, pendus par un crochet dans une salle basse. Ils ne se plaindraient jamais et ne barbouilleraient pas les tables. Le service serait mieux fait et plus économique. Ils auraient autant d'esprit que les anciens : c'est une réforme, et on y arrivera. — Outre tout cela, mon jeune homme a feuilleté les albums de Daumier, qui traînent sur les tables; certainement il n'a pas emporté de là une grande admiration pour les conditions et les professions bourgeoises. Les gens du monde louent les travailleurs, comme les chevaux de luxe louent les chevaux de fiacre : « Bonne bête, bien patiente, il en faut comme cela; mais tâchons de n'être pas une de ces bêtes. »

Pendant tout ce temps, il contractait *une habitude*, c'est là le grand ressort. A mon avis, il y a trois ressorts qui soulèvent un homme : les discours officiels qu'il

18

entend, ils effleurent la superficie de la peau; les phrases sincères qu'il surprend, elles lui font lever un bras ou une jambe; les habitudes qu'il a prises, elles l'ébranlent et le poussent tout entier. L'habitude dont je parle ici consistait à mettre sa main dans sa poche. Comme il y trouvait toujours de l'argent, il a fini par se convaincre, sans y prendre garde, que l'argent et les poches de pantalon ont une affinité naturelle. Tout ce qu'il voyait autour de lui le confirmait dans ce beau principe. Le porte-monnaie de sa mère était toujours plein et les tiroirs de son père encore plus pleins. Quel mouvement plus facile pour un écu que de glisser de là jusque dans sa poche! Rien qu'un petit fermoir à pousser, ou un bouton à tirer, voilà toute l'affaire. Quant à supposer le vide dans le porte-monnaie ou dans le tiroir, c'était chose absurde et impossible. Quelqu'un imagine-t-il que demain l'air ne sera plus respirable, ou que le soleil ne se lèvera pas? De même pour le reste. Au lycée, à la maison, la table se trouvait tous les jours naturellement dressée et servie à dix heures. Le concierge, tous les six mois, venait, chapeau bas, apporter une quittance de loyer. Quatre ou cinq fois par an, le tailleur arrivait avec des habits, et la chose était si naturelle que, si un pantalon faisait un pli, ce même tailleur s'en allait honteux, et se hâtait d'en envoyer un autre. Tout cela allait d'un cours aussi régulier que les étoiles du ciel. C'est le contraire qui eût paru monstrueux. En sorte qu'à vingt ans, lorsqu'il est entré dans le monde, il y avait en lui, sans qu'il le sût, au-dessous de toutes ses opinions et de

toutes ses croyances, cette persuasion fixe que le monde et la société lui devaient de bons dîners, du bordeaux à l'ordinaire, souvent du champagne, un logement convenable, un ameublement frais, des habits bien coupés, quatre paires de gants par semaine et cinq cents francs par mois pour sa poche. Là-dessus, il a fait graver ses premières cartes et commencé son droit : excellent moyen de ne rien faire. De plus, il est venu me demander mes conseils; je lui ai donné des boîtes de cigares et j'ai vérifié l'état de sa cravate et de ses bottes; à quoi bon les phrases? c'est la vie qui l'instruira. Ma seule affaire est de le mettre dans des circonstances *instructives*. Qu'il sente la vérité et la nécessité sur sa chair vive; alors seulement il comprendra les descriptions de la brûlure. Si j'écris mon idée de la vie, ce n'est pas pour lui, c'est pour moi; je puis me décharger ici à mon aise, il ne lira ceci que dans dix ans.

II

Mon enfant, tu as les joues roses, et tu entres dans la vie, comme dans une salle à manger, pour te mettre à table. Tu te trompes; les places sont prises. Ce qui est naturel, ce n'est pas le dîner, c'est le jeûne. Ce n'est pas le malheur, c'est le bonheur qui est contre nature. La condition naturelle d'un homme, comme d'un animal, c'est d'être assommé ou de mourir de faim.

Si cela te semble étrange, c'est que tu n'as pas vécu comme moi dans un pays où la vérité et l'hypocrisie s'étalent au premier regard et tout entières à nu. Rappelle-toi la promenade que tu as faite l'autre jour avec moi dans la forêt. Nous écrasions les fourmis qui se rencontraient sous nos bottes. Les jolis oiseaux voltigeaient pour avaler les mouches; les gros insectes dévoraient les petits. Nous avons vu dans une ornière, entre deux touffes d'herbes, un petit levreau, le ventre en l'air; un épervier l'avait saisi à sa première sortie, mangé à moitié, et le ventre était vide; des fourmis, des scarabées, une quantité d'affamés travaillaient dans la peau. De dix nouveaux-nés, il reste un adulte, et celui-là a vingt chances pour une de ne pas vieillir; l'hiver, la pluie, les animaux chasseurs, les accidents, l'abrégent. Une patte ou une aile cassée le matin font de lui une proie pour le soir. Si, par miracle, il échappe, dès la première atteinte de la maladie ou de l'âge, il va s'enfermer dans son trou, et la disette l'achève. Il ne se révolte point, il subit tranquillement la force des choses. Regarde un cheval, un chat, un oiseau malades. Ils se couchent patiemment; ils ne gémissent point, ils laissent faire la destinée. Les choses se passent dans le monde comme dans cette forêt si magnifique et si parfumée. On y souffre, et cela est raisonnable; veux-tu demander aux grandes puissances de la nature de se transformer pour épargner la délicatesse de tes nerfs et de ton cœur? On s'y tue et on s'y mange, et cela n'a rien d'étrange; il n'y a pas assez de pâture pour tant d'estomacs.

Si tu veux comprendre la vie, que ceci soit le commencement et comme l'assiette de tous tes jugements et de tous tes désirs : tu n'as droit à rien, et personne ne te doit quelque chose, ni la société ni la nature. Si tu leur demandes le bonheur, tu es un sot; si tu te crois injustement traité, parce qu'elles ne te le donnent pas, tu es plus sot. Tu voudrais être honoré, ce n'est pas une raison pour qu'on t'honore. Tu as froid, ce n'est pas une raison pour qu'un habit chaud et commode vienne de lui-même se poser sur ton dos. Tu es amoureux, ce n'est pas une raison pour que l'on t'aime. Il y a des lois immuables qui gouvernent la possession de la gloire, comme la rencontre de l'amour, comme l'acquisition du bien-être. Elles t'enveloppent et te maîtrisent, comme l'air méphitique ou sain dans lequel tu es plongé, comme les saisons qui, sans s'inquiéter de tes cris, tour à tour te gèlent ou te brûlent. Tu es parmi elles, pauvre être débile, comme un mulot parmi des éléphants; aie l'œil vigilant, prends garde où ils vont poser le pied, ne te hasarde pas sur leurs sentiers accoutumés ; grignotte avec précaution quelque petite parcelle des provisions qu'ils accumulent; mais surtout ne sois pas à ce point ridicule que de t'étonner s'ils ne sont pas à ton service, et si leurs redoutables masses se meuvent sans songer à toi. Ce que tu auras de vie est un don gratuit; mille qui valaient mieux que toi ont été écrasés dès leur naissance. Si tu trouves dans ton trou quelques grains amassés d'avance, remercie ton père qui est allé les chercher au péril de ses membres. Quand tu attrape-

ras une minute de jouissance, regarde-la comme un accident heureux; c'est le besoin, l'inquiétude et l'ennui, qui, avec la douleur et le danger, accompagneront tes gambades de rat, ou te suivront dans ta taupinière. Tu t'y complais, elle te paraît solide; cela est vrai, jusqu'au premier flot d'eau lancé par une de ces grosses trompes, jusqu'à l'approche de ces lourdes pattes. Après tout, au vingtième jour, au cinquantième ou un peu plus tard, l'effet sera pareil. Le monstrueux galop rencontrera ton petit corps, un soir que tu mettras le nez dehors au soleil couchant, un matin que tu sortiras pour aller à la pâture. Plaise à la chance que, du premier coup, la patte s'appuie sur toute ta triste carcasse! A peine si tu la sentiras; c'est ce que je puis souhaiter de mieux à mes amis, à toi, à moi-même. Mais il est probable que la mort te prendra par parcelles, et que, cette fois, tu rentreras au logis avec un membre écrasé, laissant une traînée de sang sur le sable. Ainsi éclopé et boiteux, le premier galop aplatira ta tête et ta poitrine, et le lendemain ce sera le tour des autres. Contre ces sortes de maux, l'expérience et le raisonnement de tous les rats et de toutes les taupinières n'ont point trouvé de remède; tout au plus, après tant de siècles, la race trottinante a su découvrir quelques habitudes des éléphants, marquer leur sentier, prévoir d'après leur cri leur rentrée ou leur sortie; elle est un peu moins écrasée qu'il y a cinquante siècles; mais elle l'est encore, elle le sera toujours. Augmente ton adresse, si tu veux, pauvre rat; tu n'augmenteras pas beaucoup ton bonheur;

essaie plutôt, si tu peux, d'endurcir ta patience et ton courage. Habitue-toi à subir convenablement ce qui est nécessaire. Évite les contorsions et les agitations grotesques; quel besoin as-tu de faire rire tes voisins? Garde le droit de t'estimer, puisque tu ne peux te soustraire à la nécessité de souffrir. A la longue, les gros pieds des éléphants et les incommodités qui s'ensuivent te paraîtront dans la règle. Le meilleur fruit de notre science est la résignation froide, qui, pacifiant et préparant l'âme, réduit la souffrance à la douleur du corps.

Encore si les chétifs vivaient en paix les uns avec les autres! On te l'a dit; on t'a répété que, dans chaque peuplade rongeante, tous étaient alliés, tous travaillaient au bien commun, tous, sauf quelques maraudeurs dûment punis, observaient fidèlement les conventions primitives. Cela est faux, et il faut que tu saches que cela est faux. Autrement, dès ta première expérience, tu prendrais les préceptes de ton éducation pour des mensonges, et l'intérêt personnel ferait de toi un hypocrite ou un révolté. Ne sois ni l'un ni l'autre, et regarde bravement la vérité telle qu'elle est. L'homme est un animal par nature et par structure, et jamais la nature ni la structure ne laissent effacer leur premier pli. Il a des canines, comme le chien et le renard, et, comme le chien et le renard, il les a enfoncées dès l'origine dans la chair d'autrui. Ses descendants se sont égorgés avec des couteaux de pierre pour un morceau de poisson cru. A présent encore, il n'est point transformé, il n'est qu'adouci. La

guerre règne comme autrefois, seulement elle est limitée et partielle ; chacun combat encore pour son morceau de poisson cru, mais c'est sous l'œil du gendarme, et ce n'est pas avec un couteau de pierre. Il n'y a qu'une provision bornée de bonnes choses, et, de toutes parts, les convoitises déchaînées s'élancent à l'envi, pour s'en emparer. Regarde une grande ville et la fourmilière de gens affairés qui s'y heurtent. Chaque homme part en chasse le matin, avec sa famille et ses serviteurs, ses amis et ses protecteurs, les uns autour de lui, les autres à sa portée ; sitôt qu'un gibier paraît à l'horizon, famille et serviteurs, amis et protecteurs, tous se préparent et s'échelonnent ; engins, appeaux, filets, armes permises et parfois armes défendues, chiens courants et chiens d'arrêt, toute la maison et tout l'arsenal de la maison travaillent, le chef en tête ; c'est qu'il faut dîner. Songe à dîner et sache que tu ne dîneras que de ta chasse. Le gibier est rare et les chasseurs sont nombreux. Lève-toi plus matin que les autres, couche-toi plus tard, marche plus vite, aie plus de flair, assemble plus de chiens, de filets, d'amis et d'armes, ferme soigneusement ta carnassière au retour, garde ton arme chargée, de peur qu'au coin d'un bois quelque chasseur au carnier vide ne t'allége de ton butin ; qu'on te sache brave et capable de te défendre ; même, à la première attaque, défends-toi trop fort ; qu'on te respecte ; à ce prix et à ce prix seulement, tu dîneras. — Ceci est un conseil pour tout le monde. En voici un second qui n'est fait que pour quelques-uns. Ne demande rien ; un mendiant

est un voleur timide. Accepte rarement ; un obligé est un demi-serf. Es-tu si mou de corps et de cœur qu'il te faille vivre du labeur d'autrui? Estime-toi beaucoup, et, à cause de cela, ne sois pas un simple goinfre. Quant tu auras fait ton coup de fusil et gagné ton repas du soir, laisse les mercenaires battre la plaine ; qu'ils se chargent et qu'au retour ils se gorgent. Quel besoin as-tu d'encombrer ton carnier et d'alourdir ta marche? Pourquoi amasserais-tu plus que tu ne peux manger ? Te convient-il d'accaparer, sans profit pour toi, du gibier dont tu priveras un pauvre diable ? Qui t'oblige à suer entre les guérets toute la longue journée, comme un homme de louage, quand, à dix heures du matin, tu as déjà tué ta provision du jour? — Regarde autour de toi, voici une occupation moins animale : la contemplation. Cette large plaine fume et luit sous le généreux soleil qui l'échauffe ; ces dentelures des bois reposent avec un bien-être délicieux sur l'azur lumineux qui les borde ; ces pins odorants montent comme des encensoirs sur le tapis des bruyères rousses. Tu as passé une heure, et, pendant cette heure, chose étrange, tu n'as pas été une brute ; je t'en félicite : tu peux presque te vanter d'avoir vécu.

CHAPITRE XXI

LA CONVERSATION

Jeudi dernier, au cercle, B... dit à trois ou quatre d'entre nous : « Je vais me marier : jolie personne, honnête, bien élevée, bonne famille, cela nous fait, à nous deux, quarante mille livres de rentes pour entrer en ménage. » Nous le félicitons.

Il sort, et rencontre un ancien camarade, Maxime A..., fort pressé, qui monte en voiture et lui crie au passage : « Bonjour, cher, bonjour ; je me marie, tu sais ? Quatre millions, cher, quatre millions ! »

Il revient à nous et nous conte l'affaire d'un visage morne : « Ma position vaut celle de Maxime. Morbleu ! je me suis trop pressé ! »

N... vient d'offrir le plus joli collier de perles à M[lle] Léontine, de l'Opéra, et nous le complimentons sur les mignonnes épaules qu'il a si bien décorées. — « Peuh ! autant celles-là que d'autres. — Alors ce sont les épaules en général que vous aimez ? — Non, je

suis bon père de famille ; que voulez-vous? j'ai déjà trois enfants ; un quatrième rognerait leur part d'un tiers ; les sottises au dehors empêchent les sottises à domicile. »

Émile S..., avocat, nous a fait aujourd'hui le résumé de sa profession. La loi est une statue majestueuse que l'on salue, et à côté de laquelle on passe ; la jurisprudence varie tous les vingt ans. Comme il y a toujours dix précédents dans un sens et dix dans un autre, le juge choisit à volonté, et, qu'il le sache ou non, son choix est toujours réglé par des raisons domestiques et personnelles. Ne plaidez jamais en pur esprit, comme si vous étiez devant la justice juste ; au contraire, faites saillir le motif ou l'argument spécial à l'homme qui va faire l'arrêt. Tel, ancien avoué, est sensible à des raisons de procédure ; tel, auteur de livres, se rend aux considérations générales ; tel autre est clérical ou libéral, bon vivant ou mari trompé. Touchez cette corde. Le procédé le plus universel est de fatiguer le juge, de le noyer sous un flot de raisonnements contraires, de lui faire perdre pied, de l'entraîner dans le déluge des interprétations, des citations, des autorités ; puis, à la fin, dans la dernière réplique, de lui tendre la perche, c'est-à-dire un gros argument bien clair, définitif, auquel il se raccroche. Sur dix juges, neuf sont grimés, ratatinés, enflés ; le visage est terreux ou enflammé. Aucune classe

d'hommes n'a le masque si déformé, si plissé, si creusé, si usé, si empreint d'angoisse; c'est qu'ils restent assis tout le jour, mâchonnant des plumes, silencieux, immobiles, sous la tarière de l'avocat qui, pendant deux heures, trois heures de suite, les perfore, de par la loi. Voilà le pal intérieur qui tord leur lèvre et pèle leur crâne. En revanche, ils font taire l'avocat comme un domestique.

Conversation sur les tours de passe-passe à la Bourse, et sur les friponneries des lorettes. Je laisse de côté ces manéges; ils sont trop connus. — Par exemple, dans un restaurant célèbre, les cabinets particuliers commencent au numéro 20. On additionne ce numéro 20 avec la carte. Le dîneur est ordinairement ému; il a bu du champagne; il regarde madame qui remet son chapeau; il oublie de vérifier ou vérifie mal; bref, il paie. S'il voit la fraude, le garçon s'exclame : « Ah! monsieur, c'est ce maudit numéro 20; une erreur de la caisse. » Le propriétaire gagne 25,000 francs par an à ces erreurs d'additions. — D'autres fois, la dîneuse s'arrange pour monter derrière le monsieur, et fait signe au garçon qu'elle veut dix francs. Le garçon crie: « Soignez le numéro tant! » On enfle les chiffres; ce qui ajoute dix francs à la carte, etc.

Tout ceci est vulgaire; voici qui est plus neuf. En Normandie, quand deux paysans se sont mis d'accord sur leurs limites, ils font un trou de six pieds, y dé-

posent une *marque*, par exemple, des bouteilles, recouvrent le tout avec de la terre et plantent une borne visible au dessus. Tous les deux sont voleurs, et voudraient bien reculer la borne; en ce cas, la *marque* sert de témoin. Mais souvent, dès la première nuit, le plus rusé se relève, déterre les bouteilles, va les enfouir dix mètres plus avant dans le champ du voisin, laisse soigneusement la borne en place. Un an après, il se plaint qu'on a déplacé la borne. Enquête, vérification; la marque fait foi, et c'est le volé qui passe pour le voleur. — Il paraît que le *Sabot rouge*, d'Henri Murger, et les *Paysans* de Balzac, sont des peintures vraies.

Les trois quarts des conversations à Paris ont ce tour sceptique. Quelles sont les diverses façons de gagner cinquante mille livres de rente en exploitant la bêtise humaine? Comment s'y prennent le financier, la lorette, le politique? Comment dois-je m'y prendre moi-même? Si je suis homme du monde, ma seule règle est de ne pas manquer à l'honneur du monde. Si je suis homme d'affaires, mon seul souci est de ne pas tomber sous la griffe de la loi. Si je suis homme politique, ma grande affaire est de retomber assis, en cas d'accident, dans une bonne place. Il y en a de plusieurs espèces, notamment dans les finances : celles de receveur, percepteur, etc. Je suis allé dernièrement aux bureaux du percepteur de mon arrondissement : « Il n'y est pas, monsieur. — J'aurais pourtant bien besoin de lui parler. — Cela est impossible, monsieur. — A quelle heure vient-il ici ? — Il n'y vient jamais,

monsieur. — Alors donnez-moi son adresse. — Nous ne la savons pas, monsieur ». — C'est un vieux commis qui fait la besogne; la place est de ving-cinq mille francs. J'ai appris depuis que mon percepteur est un homme du monde, et qu'il a des succès à Bade. Il tourne bien les vers; ses bottes sont fines, et il a plusieurs gilets remarquables.

La conversation déprave. D'homme à homme, elle rend cynique, parce qu'il faut paraître expert, capable d'aller au fond des choses, exempt d'illusion. De femme à homme, elle rend sceptique, parce qu'il faut s'amuser de tout, même des choses sérieuses. Le monde fait la femme du monde et l'homme du monde, deux enfants gâtés qui se gâtent l'un l'autre. La première joue avec les objets comme avec un colifichet; le second les casse pour voir ce qu'il y a dedans.

Cela vaut mieux que l'étiquette; tout vaut mieux que l'étiquette. Marchez sur les mains, si vous voulez, ôtez votre habit, vos bottes et tout ce qu'il vous plaira, pourvu que vous ne récitiez pas des phrases toutes faites. J'ai donné l'an dernier une soirée qui a réussi; l'appartement était garni de fleurs des tropiques, et il y avait un vin du Cap peu connu. Huit jours après, j'avais envie de quitter Paris; je ne pouvais pas entrer dans un salon sans recevoir un compliment, toujours le même, et je me sentais devenir furieux. Quand un homme ou une femme approchait, je prévoyais la

phrase, sa grimace particulière, l'espèce et le degré du sourire, le clignotement des yeux, la profondeur des plis autour de la bouche, la grandeur du déhanchement et du tortillement des reins, l'acuité et les *crescendo* de la voix. Je ne voyais plus une tête d'homme pensante, mais un museau de singe faisant des grâces, ou une momerie de pantin tiré par sa ficelle. J'avais fini par devenir aussi mécanique qu'eux ; j'avais fabriqué une phrase à variations qui partait en riposte à l'approche des phrases complimenteuses ; je la récitais en écoutant ma propre voix ou en comptant les breloques de l'interlocuteur. Un homme devrait avoir un secrétaire chargé de faire et recevoir les compliments à sa place, de dix heures à minuit, tous les soirs, dans le monde.

Faisons, s'il vous plaît, une petite statistique : des cinquante personnes qui sont ici devant vous dans un salon, combien y en a-t-il dont la conversation soit amusante et intéressante?

Vingt-cinq sont des gens convenables, simples serinettes à phrases. Rien de plus rare dans la nature que l'originalité, et l'éducation la diminue ; les bienséances emprisonnent l'esprit et l'âme ; on n'ose remuer, on a peur de se livrer et de se compromettre. On répète, quinze jours durant, l'idée à la mode, puis, encore quinze jours, l'idée qui suit. Il y a deux phrases possibles sur *l'Africaine*, deux sur le discours de

M. Thiers, deux sur le Mexique, deux sur l'Académie, deux sur toute chose humaine : selon le personnage, vous aurez l'une ou l'autre, parfois une anecdote; mais un jugement sincère et personnel, jamais. L'impression propre manque; les yeux ont vu, les oreilles ont entendu, la mémoire a retenu, les convenances dictent, la bouche prononce; rien au delà.

Cela est encore plus notable chez les femmes que chez les hommes. Vous êtes entré par un vestibule paré d'arbustes et de fleurs, où, parmi les blancheurs des marbres et les rosaces mates des tapis, des femmes montaient, les épaules nues, les cheveux constellés de diamants, traînant leur ample jupe de moire lustrée, parfumées, orgueilleuses, étalées de marche en marche comme des paons multicolores ou des oiseaux flamboyants des tropiques. Vous en avez remarqué deux ou trois qui, après s'être un peu promenées, ont fini par s'assembler en un bouquet. L'une, épanouie, en jupe blanche ouvragée, avec un corsage plissé, semblait une Vénitienne de la Renaissance; au-dessus de cette divine douceur du satin, on voyait une nuque courbée, nacrée, et sur la torsade blonde des opulents cheveux, pour tout ornement, une bandelette flottante de dentelles. La seconde, grande, élancée comme une Diane, arrivait dans les longs plis de sa robe mauve; son corsage, agrémenté de broderies d'argent, laissait entrevoir la vague idée d'un hussard héroïque; elle marchait vite, et sa jupe traînée frissonnait comme une stole de déesse, pendant que les pierreries blanches, en bouquet dans ses cheveux, dardaient des scintillements

d'épée. La dernière, frêle, maigre, le visage tout en avant, le nez effilé, les lèvres frémissantes, les yeux pâles et les cheveux pâles ébouriffés sous ses diamants, semble souffler par toute sa personne des pétillements d'étincelles et d'éclairs; assise ou debout, elle ne touche pas la terre; la fougue intérieure, les indomptables élancements et redressements de la vie nerveuse font à chaque instant tressaillir sa forme grêle. Autour de ce col mince, ruisselle un collier de diamants, comme un cercle d'yeux vivants, comme les pâles yeux flamboyants d'un cercle de serpents magiques. Elles causent et semblent ravies de leur entretien; que ne donnerait-on pas pour l'entendre? On approche et l'on découvre qu'elles discutent sur les manches d'ombrelle; l'une les aime mieux en ébène, l'autre en nacre de perle.

Trente personnes sont des gens officiels qui ont des ménagements à garder. — Ces trente personnes et une douzaine d'autres sont des ambitieux qui viennent ici pour garder leur place ou pour monter en grade. — Une dizaine d'hommes et autant de femmes veulent marier leurs filles. — Tous ces gens récitent une leçon; impossible d'en tirer une parole vraie; sur tous les sujets intéressants, ils sont comme un ecclésiastique à qui l'on a la maladresse de parler religion; ils ont une consigne; ils tâchent de plaire au maître et à la maîtresse de la maison, se font présenter aux gens importants, évitent les affirmations tranchées, glissent sur les points scabreux, atteignent à la correction parfaite. Nullité ou hypocrisie : comment voulez-vous qu'ils parlent avec

netteté ou abandon, quand leur marmite est en jeu? Du reste, après quelques années, ils n'ont plus besoin de se contraindre; sous la pression de la nécessité, leur initiative et leur invention ont péri; ils n'ont point d'opinion à cacher ou à exprimer; chez eux le dedans, peu à peu, s'est modelé sur le dehors; ce n'est plus l'homme qui parle, c'est sa place ou sa profession. Un journaliste vous répète sérieusement les premiers Paris de son journal; un enrichi se trouve clérical et surveille la littérature qui est dangereuse; un père de famille qui a des filles à marier déclare les jeunes gens immoraux. Je parie que, sur cent jugements énoncés en une demi-heure par ces cinquante personnes qui causent, il n'y en a pas six désintéressés; les quatre-vingt-quatorze autres fois, elles récitent sans rire la scène de M. Josse. Touchez le ressort de la mécanique, elle va chanter un air prévu. Prenez un peintre, même distingué, et mettez-le sur la peinture : il louera les autres peintres à proportion de leur ressemblance avec lui-même. Pareillement un musicien, un écrivain; au moment où ils jugent autrui, ils font par ricochet leur propre éloge. Cela va plus loin qu'on ne peut dire. Causez d'art dans un cercle de savants ou de politiques; à leurs yeux, c'est un amusement d'oisifs. Parlez de science dans un atelier d'artistes et dans une réunion de politiques; à leurs yeux, c'est un grattage de paperassiers ou une cuisine de culs-de-jatte. Raisonnez politique dans un dîner de savants ou d'artistes; à leurs yeux, c'est un bavardage d'intrigants graves. Chacun d'eux déprécie autrui par instinct : c'est pour se relever

d'autant. Quand la conversation en vient là, j'éprouve le besoin de prendre l'air, et je tourne sur mes talons. Dites ce que vous voudrez, pourvu que ce soit sans retour sur vous-même; mais pour l'amour de Dieu, laissez là vos réclames. Autrement, le salon n'est plus qu'une boutique de marchands qui mentent, saluent et accrochent des pratiques.

Je compte en outre cinq ou six débutants ou débutantes, qui se demandent tout bas si leurs cheveux sont bien lissés et si leur salut a été correct. Ils ne disent rien; avec eux, la conversation est bientôt finie. Si le salon est grave, il y a en outre une dizaine de figurants, suppléants de la Faculté et de l'École de droit, jeunes magistrats bien cravatés, maîtres des requêtes osseux, chefs de division mûrs, qui, de loin en loin, viennent rendre des devoirs. Ceux-ci gardent un silence circonspect ou modeste, restent debout en statues, se chauffent à la cheminée, étudient un portrait ou une corniche, manient une brochure; quelques-uns feuillettent l'album de photographies et jouent avec leur lorgnon; tous ont l'air morne. On aperçoit en outre contre les tentures une demi-douzaine de tonnes bureaucratiques ou commerciales femelles, cerclées de satin ou de moire, çà et là quelque hibou plumé, une carcasse pointue encadrée de fleurs; ce sont des dépôts et des débris. La maîtresse de la maison les a placées et leur a dit un mot, mais je ne suis pas maîtresse de la maison; tant mieux pour moi et tant pis pour elle.

Toutes ces défalcations faites, il reste trois ou quatre personnes qui causent pour causer, qui ont du plaisir à suivre les idées, qui se livrent à la discussion et à l'invention, imprudemment et librement. Elles sont perdues dans la foule, ce sont des coquelicots dans un blé. Autour d'elles, c'est un commerce de vanités et d'intérêts, partant des jouissances de cuistre et d'actrice. Les détours d'esprit et de style employés pour parler et faire parler de soi font mal au cœur. Mon voisin de table mange son poisson, mais il n'en sent pas le goût ; il combine intérieurement la phrase qui, lancée dans les interstices de la conversation, ramènera l'attention sur son tableau ou son livre.

Ma statistique prouve-t-elle que la conversation du monde est ennuyeuse ? Point du tout.

La politesse, même mensongère, est charmante; là-dessus Philinte a cent mille fois raison et Alceste n'est qu'un sot. Partout ailleurs nous vivons dans l'état de guerre : rivalités de profession, concurrences d'ambition, discordes de famille, antipathies de caractère. Heureusement, nous sommes convenus que, de sept heures du soir à minuit, les hommes ayant au cou une corde blanche, et les femmes n'ayant rien du tout sur leurs épaules, il y aurait trêve, bien mieux, que chacun serait empressé, souriant, inépuisable en démonstrations de respect, d'estime, d'admiration, de sympathie envers les autres, le tout aussi finement et aussi gaiement que possible. C'est une comédie, soit ; mais, cinq ou six fois par soirée, on a une minute d'illusion : trouvez mieux, si vous pouvez. Comme le

bonheur et la beauté n'existent pas, on a inventé les arts qui en fournissent l'image. Comme la bonté et l'abnégation n'existent pas, on a inventé le monde qui en donne l'apparence. Essayez de vous en passer, faites un tour aux États-Unis, regardez un yankee qui mange à table d'hôte son chapeau sur sa tête, et vous dit dogmatiquement en vous soufflant au nez la fumée de son cigare : « Un misérable vieux monde, votre Europe! Un ramas de laquais et de pourris! Mais la libre Amérique balayera toute cette vermine! » — Ma parole d'honneur, j'aime mieux un Chinois, mon ami le mandarin Tchang-li à Shangaï, qui me salue cérémonieusement jusqu'à terre, et, le vendredi, m'offre un dîner maigre en disant : « Nous suivrons aujourd'hui les ordonnances de votre excellente religion, qui est si supérieure à la mienne. »

En outre, quand on a des yeux, on peut observer. Les traits de vanité ou d'hypocrisie deviennent des traits de caractère, et les paroles qui vous impatientaient, quand vous les preniez comme des idées, vous intéressent, quand vous les considérez comme des symptômes. Tel, grotesque ou balourd, se trouve être une pièce rare et un spécimen curieux. A un certain âge, quand le cœur s'est dépris de beaucoup d'objets, et que l'esprit est plus attentif au fond qu'à la forme, la botanique morale et sociale est le premier des divertissements. On se soucie médiocrement d'entendre bien parler sur les choses, on veut soi-même toucher les choses; on prend moins de plaisir à la littérature qu'à la vie; on préfère une scène de mœurs à la pein-

ture d'une scène de mœurs. A présent j'aime autant une conversation en chemin de fer avec un bourgeois, un étudiant, un officier, qu'un roman même bon ou une soirée passée au théâtre. L'an dernier, aux environs de Fontainebleau, je me suis trouvé dans la forêt une après-midi, par un temps de pluie, et j'ai causé trois heures avec un garde-chasse qui se chauffait au pied d'un hêtre, son petit garçon assis entre ses jambes. La fumée montait toute bleue dans l'air grisâtre, et on n'entendait que le grésillement des gouttes de pluie sur les feuilles. Cet homme était content de son état, et voulait y faire entrer son garçon quand il serait d'âge. On leur donne une maisonnette, un jardin; ils peuvent tuer du lapin à leur usage, même en échanger chez le boucher contre une livre de vraie viande : ils ont tant par écureuil, fouine ou renard; en tout à peu près quinze cents francs par an. Le métier est sain, honoré; la chasse fait toujours plaisir; les petites filles vont ramasser des sacs de faînes, etc. J'écoutais tout cela, je regardais le petit bonhomme sauvage et dispos comme un poulain, et il me semblait lire un roman intime.

Enfin, de loin en loin, parmi la foule des êtres rétrécis ou étroits, on rencontre une créature sentante; ou du moins sur une attitude, sur un son de voix, surtout dans les figures très-jeunes, on se plaît à imaginer ce que les poètes appellent une âme, j'entends un être neuf et passionné, ayant sa façon propre et personnelle de sentir, s'y fiant, n'empruntant point, n'imitant point, enfermant en soi une grande vie solitaire

et multiple, difficile ou presque impossible à appareiller, sinon par un afflux soudain et extraordinaire de l'illusion et de l'enthousiasme, contenu et frémissant, à longue portée de regard, capable d'embrasser d'un coup d'œil une suite de situations et leurs conséquences. Quelquefois, sur la forme du visage et la profondeur des yeux, on croit entrevoir cette richesse et cette délicatesse de nature parmi les femmes ; là-dessus, un gourmet n'insiste pas ; il va se mettre dans un coin et suit son rêve. Les hommes supérieurs donnent parfois une sensation pareille, mais il faut les rencontrer un jour de verve, ou avoir rompu la glace des convenances. Cela m'est arrivé quelquefois, surtout à Paris, qui est une sorte d'exposition permanente ouverte à toute l'Europe. Le dernier que j'aie vu de cette espèce, c'est Eugène Delacroix. Personne n'a eu un sentiment plus intense et plus juste de la nature visible; il me disait, en me montrant une Résurrection de Rubens, copiée de sa main : « Voyez « ce mort, gras, blafard, flasque, la mâchoire tom-« bante comme à l'amphithéâtre; c'est un mort, et « un mort lymphatique; il n'y a que Rubens qui « sache à fond les tempéraments. Vous avez vu à « Munich son tableau de damnés, de géants, de dé-« mons qui ont des têtes de lions et de buffles, et « ne sont pas des lions et des buffles. Lui seul a su « les dégradations bestiales, les origines animales de « l'homme. Un des bourreaux de son crucifiement « d'Anvers est un gorille chauve. Voilà notre affaire, « montrer la vérité absolue et intime de chaque chose.

« Au sortir du collége, j'ai regardé les sciences, j'aspi-
« rais à tout, j'ai fait des herbiers, j'ai suivi des cours
« de langues orientales, mais j'aime mieux l'art; l'art
« est plus complet. Le savant sait que, dans cinquante
« ans, on ira plus loin que lui. Il est dans l'anticham-
« bre de la nature; quelquefois la porte s'entre-bâille,
« il voit une magnifique échappée, mais on referme
« la porte en lui disant : Assez pour vous, le reste est
« pour les autres. »

Moi-même, en regardant son génie si mal servi par sa main, je le comparais tout bas aux grands faiseurs de corps du XVI[e] siècle. Il est de la même famille, mais son malheur l'a fait naître dans un mauvais milieu, comme un mammouth demi-gelé, ankylosé par l'arrivée de la période glaciaire.

Deux ou trois conversations comme celle-ci, vivifiées par le geste et l'éclair des yeux, paient bien des bâillements intérieurs, bien des corvées de salon, et bien des saluts de commande.

CHAPITRE XXII

LA SOCIÉTÉ

Lorsque je passais la saison à Londres, il m'arrivait souvent, à une heure du matin, de prendre un cab. Le cocher est derrière, invisible, et les grandes jambes du cheval vous emmènent violemment, d'une course mécanique et rigide, sans qu'on sache où ni comment. L'homme avait ordre de ne point arrêter, de ne point parler; ordinairement je revenais par London-Bridge et le Strand. Probablement aucun spectacle au monde n'est si grandiose et si horrible.

La vie s'est éteinte; il reste un cimetière démesuré. Çà et là, dans une encoignure, un policeman se tient roide et muet comme un gardien des morts; de loin en loin, une misérable femme errante, quelques spectres en vieil habit noir, glissent vaguement dans l'ombre. Une lune sépulcrale luit toute troublée au-dessus de l'air chargé d'émanations humaines. Ce n'est pas le sommeil d'une cité méridionale voluptueuse-

ment reposée entre les bras de la pacifique nature : c'est l'odeur de la créature affaissée après l'angoisse et la fièvre, c'est la veillée malsaine prolongée aux flambeaux à côté de la pesante mort. Incessamment, éternellement, les rues monotones allongent leurs files de maisons monumentales ; rues après rues, encore d'autres, et toujours d'autres ; puis des squares, des places, des croissants, tous inconnus, tous silencieux sous la clarté blafarde, avec leurs péristyles, leurs pilastres, leurs frontons, leurs trottoirs, et le déroulement ou l'enchevêtrement de leurs formes inattendues. Il semble que l'abîme humain aille s'élargissant à mesure qu'on s'y enfonce. Et tout cela est vide. Jamais, à le voir plein et bruyant, on n'avait senti son immensité. En traversant les ponts colossaux, l'horreur redouble : le fleuve luisant et visqueux clapote indistinctement dans la brume, soulevant sur son dos fétide les amas de navires, qui se collent en froissant l'eau. Les jets de gaz tremblotent sur les remous, et leurs reflets, comme des colonnes torses qui s'écroulent, vont se perdant dans l'infini. A droite, à gauche, en haut, en bas, on devine, sous ce catafalque d'obscurité et de lumière, une gigantesque file bossuée d'entrepôts et de fabriques noircies. Tant de pierres et de briques, tant de bâtisses et d'inventions, un tel amoncellement de calculs et de labeurs heurtés les uns contre les autres, infatigablement exhaussés et surexhaussés, sans que jamais trêve ou détente puisse adoucir ou suspendre l'acharnement de leur conflit ! Demain les tanières, par centaines de milliers, vont lâcher leurs four-

milières, et le combat va recommencer plus âpre, pour s'exaspérer encore le jour d'après. Mais la plus noire pensée, c'est que ce combat va se livrer corps à corps, selon des routines fixes, sur un terrain mesuré, divisé et clos, chaque homme dans son compartiment, plié d'avance par le poids de la tradition et de l'apprentissage, aussi mécanique et aussi artificiel que sa monstrueuse prison de briques. Il y a trop d'hommes aujourd'hui dans le monde, trop de compression et trop d'efforts.

La même sensation me revient parfois la nuit à Paris, quoique moindre. Tel est l'aspect de ce monde moderne. Par l'étonnant agrandissement de l'édifice humain, les clôtures ont occupé les terrains jadis libres. Par l'étonnante multiplication des concurrents, la foule a comblé l'enceinte : l'individu fléchit sous le poids de la masse, et se trouve claquemuré dans un ordre établi. Autrefois, il n'y a pas bien longtemps encore, un homme de bonne volonté faisait aisément sa trouée et choisissait sa voie. Les rangs étaient lâches, et il y avait place hors des rangs. Mon père, en 1800, avec un bagage mathématique ordinaire, s'est trouvé un ingénieur renommé, et il eût fait une grande fortune, s'il n'eût mieux aimé se promener et danser. Trente ans plus tard, les places étaient prises; et il a fallu m'en aller en Amérique. Aujourd'hui, si mon neveu, M. Anatole Durand ou du Rand, ne m'avait pas derrière lui, il resterait toute sa vie surnuméraire. Le monde ressemble maintenant à cette cohue qui s'entasse sur la place de la Concorde le jour

des feux d'artifice. Un homme y est perdu et accablé; sa force est trop petite. Ses coups de coude, ses adresses ne lui servent de rien pour avancer; il faut qu'il suive la file pas à pas, en mouton, sous l'œil du sergent de ville. Cette prodigieuse multitude mouvante l'entraîne dans ses ondoiements, ou l'enchaîne de son inertie. D'un côté, elle le règlemente; de l'autre, elle l'étouffe. Après s'être débattu, il se résigne; désormais, il subit sa vie et ne la fait plus.

I

Ils ne se volent plus sur les grands chemins à coups d'épée. Ils ont trouvé que ce moyen de décider qui aurait l'argent et les bonnes choses, était trop simple; en échange, ils ont adopté les procédés suivants :

Premier moyen, qui est légal : *le concours.* — Mon ami Édouard S..., homme éminent, mais de médiocre fortune, a un fils laborieux et d'esprit ordinaire; ce fils, après dix ans d'études, bachelier ès-lettres et ès-sciences, se présente aux examens du surnumérariat dans le ministère des finances; deux cent quatorze candidats sont inscrits; il y a treize places. Les treize heureux toucheront chaque année, pendant deux ans, une gratification de cent cinquante francs, moyennant quoi, ils seront tenus de faire des copies huit heures par jour; au bout de deux ans, s'ils sont sages, ils atteindront à ce comble de gloire de mettre sur leur carte le titre d'employé, et dans leur poche

cent francs par mois. — J'ai retrouvé cette année un vieux camarade, le docteur N..., ancien interne, lauréat, auteur de plusieurs manuels, agrégé, chirurgien des hôpitaux, etc. Ce pauvre homme concourt depuis trente ans pour une chaire de la Faculté. Depuis dix ans, comme il est méthodique, il a tenu registre de ses visites auprès des juges et de leurs aboutissants; il en a fait trois mille sept cent vingt-cinq. En outre, depuis son internat, il compose, apprend, récite et repasse une quantité de petits cahiers munis de notes, tirets, accolades et signes mnémotechniques ; comme l'épreuve consiste en une leçon faite après quelques heures de préparation, en argumentations faites à brûle-pourpoint, etc., il faut avoir toujours en tête la plus grande masse possible de faits et de formules sur chaque petit district du domaine immense qu'embrassent les sciences médicales et naturelles. A cause de cela, les candidats découpent la matière d'avance en compartiments, la serrent de petits résumés compactes et s'en bourrent; cela fait comme un amas de pierres indigestes qu'ils entassent dans leur intelligence, et qui les inquiète en les alourdissant, parce qu'en vertu de son poids il tend sans cesse à s'échapper par tous les trous de la mémoire. A ce métier, mon ami a gagné tous les grades; maintenant il aspire au dernier, et l'obtiendra, si l'apoplexie ne le jette pas sur le carreau, comme un cheval de meule qu'il est. — Je passe cinquante autres traits pareils. Le concours fonctionne à l'entrée de toutes les carrières, dans l'armée, dans la marine, dans l'enseignement, dans les

eaux-et-forêts, dans le professorat, dans les ministères, dans les divers services de l'industrie privée ou publique; c'est un tourniquet, non pas double, mais triple, quadruple, ou même indéfiniment répété et continu, continu par les classements, par les notes et le tableau d'avancement, dans toutes les grandes écoles du gouvernement, dans toute l'administration, dans toute l'armée encore. Comptez qu'à chaque issue on en rencontre un spécial : un officier en trouve un pour être major ou entrer dans l'intendance ; un artiste, pour entrer et rester à l'École des beaux-arts, pour aller à Rome, pour entrer à l'Exposition, pour y être médaillé une première fois, une seconde, une troisième, pour avoir la croix. Voici enfin que, par les autres expositions, le concours pénètre jusque dans les professions indépendantes. M. le marquis de... veut être primé pour ses vaches : la duchesse, sa cousine, obtient une mention honorable pour un lot de dindons. Tel est le moule à présent ; la vie humaine y entre tout entière, comme un paquet de coton écru, qui, jeté dans la mécanique à l'entrée d'une grande manufacture, devient régulièrement, infailliblement, de peigne en rouleau et de dévidoir en broche, tour à tour fil, tissu, étoffe, serviette et mouchoir de poche, prêt à essuyer les meubles ou le nez du premier venu. Même les évolutions du tournebroche sont prévues : un officier sait, à deux ou trois chances près, s'il sera colonel ou général à cinquante ans. — Non pas que je blâme le procédé lui-même ; il en faut un, et celui-ci vaut les autres ; en toute asso-

ciation, il s'agit de trier, dans la masse, les possesseurs des gros lots, et, selon les pays, les moyens de triage sont différents. Mais selon qu'ils sont divers, ils développent une aptitude diverse. A Lilliput, où, pour monter haut, il fallait danser sur la corde, c'était sans doute la grosseur des mollets. En Chine, où il faut exceller dans la connaissance des vieux textes et les vers latins, c'est la pédanterie classique. En France, c'est l'affaissement cérébral et le flux de langue. Voyez le travail machinal et monstrueux des candidats qui aspirent aux grandes écoles, puis, au sortir de ces mêmes écoles, la fatigue profonde, l'alanguissement, la flânerie au café ou à domicile, l'inertie bureaucratique ou provinciale. Comparez l'élève de l'École polytechnique, cloué quatorze heures par jour devant des formules, et l'ingénieur qui va bâiller, sa femme au bras, pour voir si ses cailloux sont bien cassés. Avec cet encombrement des carrières et cette réglementation des étapes, nous parvenons d'abord à essouffler nos chevaux de course, ensuite à les changer en bidets de fiacre. Entre ici, mon ami, si tu es patient et que tu veuilles traîner un fiacre; cherche ailleurs, si tu es nerveux et si tu veux garder tes élans de course.

II

Reste le second moyen de parvenir, celui-ci extra-légal; *la réclame* ou l'art d'attirer l'attention sur soi. Rien de plus difficile. Sous Louis XV, Ginguené, je

crois, devint célèbre avec une pièce de vers, la *Confession de Zulmé.* Il n'y avait qu'une centaine de salons ; aujourd'hui il y en a trois mille. On ne s'adresse plus à une petite élite, mais à tout un peuple. Comment faire pour que cent mille personnes retiennent mon nom ? D'autant plus que leur mémoire est déjà surchargée ; il y a trop de noms qui prétendent à leur attention ; chaque été, trois ou quatre mille peintres à l'Exposition, pendant six mois, des centaines de musiciens qui bourdonnent le soir comme des insectes à la lumière des lustres ; tous les jours, au bas de vingt revues et de cinquante journaux, une population d'écrivains; tous travaillant à coups répétés d'articles, de concerts et de tableaux à s'approprier un c in dans cette mémoire pleine; elle déborde; au bout d'un temps, rien n'y entre plus. Avocat, médecin, architecte, négociant, tant que vous vous teniez, comme les gens d'autrefois, dans votre cercle natal, vous pouviez suffire ; bien ou mal, on vous évaluait ; bonne ou mauvaise, dans le monde et l'opinion, vous aviez votre place. A Paris, vous n'en avez point, on ne vous connaît pas : vous êtes, comme à l'hôtel garni, le numéro tant, c'est-à-dire un paletot et un chapeau qui sortent le matin et rentrent le soir. De ces chapeaux et paletots, il y en a vingt mille. Quelle marque ou cocarde trouver pour se faire reconnaître ? quelle couleur assez voyante, quel signe assez singulier vous distinguera entre les vingt mille signes et les vingt mille couleurs ? Il faut *tirer l'œil ;* hors de là, point de salut. Vous vous appelez Floridor Barbencroche ou Euphémius

Quatresous, un pareil nom ne s'oublie guère ; si vous étiez nègre ou seulement mulâtre, je vous féliciterais tout à fait : voyez les succès récents du docteur *noir*. Publiez un mémoire sur la maladie des vins de Bordeaux, fondez un banquet œnophile, prononcez un discours au dessert, imprimez-le aux frais de la société, joignez-y une dissertation sur l'hygiène des enfants avec des mots bien sentis à l'adresse des mères, envoyez le tout, sous couvert, à chaque membre marié de la société. Ceci est l'A, B, C du métier et de chaque métier. Il n'y a qu'à regarder et peser, non-seulement la quatrième page, mais encore tout éloge ou critique d'un journal ou d'une revue, pour voir les mille et cent mille mains de nageurs engloutis par l'indifférence publique, qui se battent, qui s'accrochent à la plus petite occasion de notoriété, pour arriver à l'air et respirer au jour. — Ce n'est pas vanité, c'est besoin; aujourd'hui la publicité, aussi bien que le temps, est de l'argent. Je suppose qu'à l'ordinaire vous vendiez un tableau quinze cents francs ; ayez trois pages bien signées dans trois journaux notables, joignez-y quelque petite manœuvre à l'hôtel des ventes, vous vendrez le tableau suivant, tout pareil, quatre mille francs. Un objet commercial quelconque, toiture en zinc ou clysopompe, cheminée fumivore ou râtelier en hippopotame, gagne tant d'acheteurs par tant de lignes d'annonce; la proportion est connue. Forcément, fatalement, telle denrée, tel remède, qu'on rencontre tous les jours, partout, en grosses lettres, en petites lettres, sur les murs, dans

20

les gazettes, dans les chemins de fer, aux cafés, chez soi, chez les autres, imprime son nom dans la mémoire. On n'a pas voulu le lire, et on l'a lu ; on a évité de le retenir, et on le sait par cœur ; on s'en est moqué tout haut, ce qui a accru sa publicité. Que le besoin de la chose en question survienne : on n'a pas de conseil sous la main, on n'a pas d'autre nom en tête, on est pressé, on se dit par lassitude que, puisque celui-là est public, il en vaut un autre ; on va à l'adresse connue, on avale et on recommence. L'an dernier, j'ai trouvé en province des gens qui traitaient leurs enfants par la médecine Leroy, comme en 1820 ; les noms s'encroûtent dans la mémoire humaine ; il est aussi difficile d'en sortir que d'y entrer.

A ce sujet, j'espère que mon expérience pourra être utile à mes contemporains. Quel que soit le talent des grandes maisons de vente qui jouent de la trompette tous les jours dans la quatrième page des journaux, j'ose croire que la pratique américaine leur fournira des enseignements, et, quoiqu'il en coûte à ma modestie, je vais exposer les procédés d'annonce par lesquels la Société d'exploitation des huiles et du porc salé de Frédéric-Thomas Graindorge and Co (New-York, Broad-Street, 121, et Cincinnati, National-Square, 397) a conquis la clientèle de l'univers civilisé. J'avais donné un intérêt dans mes affaires au célèbre Barnum, qui entreprit l'opération et la conduisit avec sa richesse d'imagination ordinaire. Je ne parle pas des procédés usités, l'achat de deux pages par semaine dans les grandes gazettes, la publication de dessins dans les

petits journaux, la distribution d'imprimés aux coins des rues, les médailles d'exposition, les hommes-affiches, etc. La première idée de Barnum fut un coup de maître. Il était l'impresario de Jenny Lind, et fit composer une chanson humoristique sur l'huile, le porc salé et l'Amérique, que le chanteur comique ne manquait jamais de dire à la fin du concert : c'était la petite pièce après la grande, et l'on juge du plaisir des assistants, excédés de musique sublime, qui s'intéressaient à la divine cantatrice juste autant qu'à un rhinocéros. Or, il était marqué sur le programme que cette bouffonnerie nationale avait été composée et chantée pour la première fois dans les ateliers de Frédéric-Thomas Graindorge and C°. — Par des encouragements convenables, nous fîmes composer plusieurs farces, et même deux drames, où cette chanson avait sa place : l'un d'eux tint le théâtre un mois. — M. Barnum exigea de plus que le photographe attitré de Jenny Lind enveloppât dans la chanson tous les portraits de l'héroïne, et fit un traité avec la principale entreprise d'orgues de Barbarie de New-York, pour que chaque orgue exécutât la chanson au moins deux fois par jour. — En même temps, plusieurs revues et journaux durent s'occuper de la chanson au point de vue esthétique, démontrer qu'elle était un produit du sol national, la comparer à ce titre aux chansons de Burns et de Béranger, rechercher, en considérant les pièces de théâtre qui lui avaient servi de cadre, si elle n'indiquait pas la naissance d'une littérature nouvelle, franchement industrielle, par laquelle l'Amérique allait

s'élever au-dessus de toutes les nations. Cependant un de ces restaurants, où l'on avale debout des sandwichs et des grogs, s'ouvrait tout flambant neuf avec ce titre : « Porc salé national varié et confortable de Frédéric-Thomas Graindorge and C°. » Vers la même époque, je lus avec surprise, dans tous les journaux, divers accidents épouvantables arrivés dans mes puits d'huile; plusieurs traits de courage héroïque de Frédéric-Thomas Graindorge, qui avait sauvé cinquante ouvriers que la flamme allait atteindre; d'autres traits de génie et de perspicacité du même Frédéric-Thomas Graindorge, qui songeait à acheter toutes les mines d'huile pour couvrir de ses produits le marché européen. Six mois plus tard, M. Barnum découvrit, parmi les balayeuses de ma fabrique, une vieille négresse idiote qui aimait le whisky, mais qui se trouva être la nourrice de Washington; il la montra dans tous les États-Unis, en indiquant sa provenance, et démontra, par un grand nombre d'attestations médicales, que l'usage journalier du porc avait pu seul, parmi des occupations si pénibles, la conduire à un âge si avancé. Enfin (je ne cite plus qu'une des inventions de notre cher Barnum entre vingt autres) on vit paraître, l'année d'après, un abécédaire comique (funny), à un penny la pièce, dans lequel les grosses lettres, peintes en couleurs voyantes, étaient figurées par des porcs debout, couchés, vivants, dépecés, groupés, dans les positions les plus grotesques, avec des vers naïfs ou risibles en guise d'épigraphes. Ces animaux ayant beaucoup de physionomie, le dessinateur avait

su tirer de leurs oreilles, de leur queue en tire-bouchon, de leur museau, des effets admirables; des allusions politiques perçaient à travers les épigraphes et piquaient l'attention des hommes faits. Je n'ai pas besoin de dire que le nom de Frédéric-Thomas Graindorge se trouvait sur la couverture, dans les entrefilets, dans les encadrements, dans les blancs, avec des vues de la fabrique, du paysage, des ouvriers, des outils, etc. On vendit deux cent mille exemplaires de l'ouvrage en cinq ans, et, comme ces sortes de livres se transmettent d'enfant en enfant, il est possible que, dans un demi-siècle, beaucoup de petits Américains apprennent encore à lire l'alphabet du Porc de M. Graindorge. — M. Barnum, remarquant que les belles reliures antiques sont en peau de truie, songeait à traiter avec un grand éditeur religieux de New-York, pour relier ainsi une énorme quantité de Bibles qui auraient porté le nom de Frédéric-Thomas Graindorge, au bas, en lettres repoussées; mais je le détournai de cette idée, parce que je ne voulais à aucun prix me brouiller avec les *saints*.

Au reste, il faut dans ces sortes d'opérations un Barnum, un acolyte qui fasse la grosse voix : il est trop désagréable de crier soi-même. D'ailleurs, en France, parmi des gens fins, surtout dans les professions libérales, le pouf est plus rebutant que de l'autre côté de l'eau. Je l'ai fait là-bas, je ne le ferais pas ici; il ne m'a dégoûté qu'à demi pour le porc salé et l'huile, j'en aurais la nausée, s'il fallait l'employer pour vendre un tableau ou acquérir des malades. Et

pourtant ici il faut l'employer. Quinze cents médecins à Paris ne gagnent pas douze cents francs par an, et sont tenus tous les jours à l'habit noir et à la cravate blanche. Deux mille peintres peignent des paravents, des enseignes, des tableaux à cinq francs pour l'exportation, des fonds de photographe, et aspirent à une copie du Louvre. Les deux moyens de parvenir, le concours et la réclame, aboutissent à des effets du même genre. Ils surmènent, étriquent, surexcitent et gâtent l'homme. Le concours fait des éreintés et des bêtes de somme, la réclame fait des charlatans et des intrigants. Si j'avais un jeune homme de médiocre fortune à élever et à conduire, je voudrais le soustraire à l'un et à l'autre. Je lui ferais apprendre, non les langues mortes, les lettres, les sciences pures, qui mettent une disproportion si dure entre nos désirs et nos ressources et qui font ressembler les six premières années de notre jeunesse à une chute du sixième étage, le long des escaliers, sur le nez et sur le dos ; mais la gymnastique, la boxe, la savate, la canne, la natation, le maniement du fusil et du revolver, deux ou trois langues vivantes de façon à les parler et à les écrire, la géographie détaillée et raisonnée, les principaux traits de la statistique industrielle et commerciale. S'il était laborieux, probe et brave, il ferait comme vingt jeunes gens de Rotterdam, de Hambourg, de Glasgow, de Genève, que j'ai connus et que j'aurais dû imiter : il reviendrait au bout de dix ans, avec une fortune honnête, pour épouser une petite amie d'enfance ; il aurait vu le monde, jeté son trop-plein dans la fatigue

corporelle, assaini son âme. Il n'aurait pas le spleen comme moi et ne serait pas un gamin usé, un viveur empâté comme mon neveu, M. Anatole Durand, qui est bon à mettre dans un étalage de coiffeur ou dans un habit noir de marié résigné et bête.

CHAPITRE XXIII

UNE SEMAINE

Lorsque vers trente-cinq ou quarante ans, après dix ans de stérilité, une femme, dans la classe moyenne ou supérieure, a un enfant, pariez pour quelque récente tragédie d'alcôve. Parfois l'adultère est intervenu ; plus souvent, le mari a voulu l'empêcher ; quelquefois il a fallu se pourvoir contre la folie qui était voisine. A travers la surface unie de la vie bourgeoise, le drame intérieur a crevé comme un abcès.

La folie n'est pas un empire distinct et séparé ; notre vie ordinaire y confine, et nous y entrons tous par quelque portion de nous-même. Il ne s'agit pas de la fuir, mais seulement de n'y tomber qu'à demi.

Aucune créature humaine n'est comprise par aucune créature humaine. Tout au plus, par habitude, patience, intérêt, amitié, elles s'acceptent ou se tolèrent.

Donner à une femme du raisonnement, des idées, de l'esprit, c'est mettre un couteau dans la main d'un enfant.

L'enfant est, pour la mère, un homme indéfini, maniable, sur qui l'imagination travaille sans limites, bref *une réduction de l'idéal*. C'est pourquoi, aux yeux de la mère, le mari tombe au second rôle, devient un fournisseur de l'enfant, un premier domestique.

L'autorité s'est renversée dans le mariage. Les caractères s'étant adoucis, l'homme n'est plus assez ferme pour supporter le chagrin de la femme ; il cède par pitié. Le travail s'étant accru, l'homme est trop las pour résister à la volonté obsédante de la femme : il cède par fatigue.

Des complaisances et des prévenances, la gaieté obligée du savoir-vivre, et la politesse continue du monde; point d'effusion, peu d'abandon, une demi-réserve; beaucoup d'égards et un assez grand nombre de services mutuels, mais au fond une indépendance entière; voilà le mariage au XVIII[e] siècle; figurez-vous deux partners à une table de whist; ils sont associés, s'aident l'un l'autre, sont aimables l'un avec l'autre, rien de plus. A mon sens, c'est là le vrai mariage français; plus lâche ou plus étroit, il répugne au caractère de la race. Mais alors, comme au XVIII[e] siècle, chacun doit avoir son appartement, ses domestiques, bref, cent mille livres de rentes.

Autant de pudeurs que de races; pour l'Anglaise, c'est un devoir; pour la Française, c'est une bienséance. Écoutez les demi-mots des femmes honnêtes; elles ne disent rien et insinuent tout : pourquoi madame B... a trop peu d'enfants, pourquoi madame A... en a trop. Une belle-mère, trop souvent grand'mère, donne des avertissements à son gendre. Une femme du monde se renseigne sur les talents des lorettes, Mon jeune ami Maurice S..., pour hâter ses succès, faisait toujours entendre qu'il avait de l'empire sur lui-même. Ici la décence est un peignoir de mousseline, coquet, brodé, complet; mais le vent passe ou quelqu'un passe. On l'entr'ouvre, on le laisse s'entr'ouvrir, ou il s'entr'ouvre.

Autant d'amours que de races. Un grand long Allemand, savant, vertueux, flegmatique, disait un jour : « Les âmes sont des sœurs tombées du ciel, qui tout d'un coup se reconnaissent et courent l'une à l'autre. » Un petit Français sec, sanguin, spirituel, agile, lui répondait : « Vous avez raison, on trouve toujours chaussure à son pied. »

Autant d'imaginations que de races ; voyez la définition de l'homme heureux dans les proverbes :

Le Français dit : « Il est né coiffé. » — La frisure, l'élégance, le monde, et les agréments du monde.

L'Anglais dit : « Il est né avec une cuiller d'argent dans sa bouche. » — Positiviste et vorace, la mangeaille, la bonne digestion, le confortable, l'apparence respectable et les écus.

L'Allemand dit : « Il est né dans une peau de bonheur. » -- Vague, sentimental et terre à terre dans la vulgarité et la cuisine ; le marchand de saucisses idéaliste.

La lorette proprement dite, la petite femme élégante des Bouffes, est rare à Berlin. Quelques coups de canif dans les mariages, et un assez grand nombre de grisettes ; rien d'autre. Encore la grisette doit rester ouvrière ; une femme ou une fille qui loue un

logement est obligée de prouver qu'elle a un métier ou une fortune. Un jeune homme qui veut avoir chez lui sa maîtresse doit l'inscrire comme sa servante.

A Vienne, quantité de petits employés à peine payés. Il y en a cinquante au quatrième étage, chez le prince Esterhazy, occupés aux écritures pour l'administration de ses terres ; leurs filles veulent avoir un chapeau, aller danser, voir les lanternes roses, écouter la musique dans les *jardins de plaisir*. Tolérance, bonhomie, belle humeur, sensualité doucement tendre et un peu sentimentale. On parle à une vieille, et le lendemain on voit entrer dans sa chambre une petite bourgeoise, l'air modeste, un livre d'heures à la main ; si vous la gardez un mois, elle vous aime.

Très-peu de lorettes en Angleterre ; cependant l'espèce prend racine. Londres se francise ; mais ce n'est qu'imperceptiblement. Sauf l'horrible étalage de Haymarket le soir, et deux ou trois scandales luxueux et audacieux à Hyde-Park, le monde interlope manque. Quelques jeunes gens ont une liaison dans un quartier écarté ; si vous devenez leur ami, après beaucoup de temps et d'hésitation, ils vous disent un soir :

« Venez voir my little girl, elle est tout à fait une lady. » Vous trouvez une jeune femme décente, fille de fermier ou gouvernante, qui vous accueille avec sérieux, vous fait les honneurs du thé et rougirait d'un mot équivoque.

En Italie, en Espagne, les mœurs de la décadence

ont subsisté. Le vetturino d'un jeune architecte lui disait au débarqué, avec un sourire significatif : « Vous êtes jeune, je sais une bonne famille bien honnête, venez avec moi. » Il trouve le père, la mère, un ou deux enfants, une jeune fille, à table. Il salue, on le salue ; la jeune fille passe avec lui dans la chambre voisine, et le père se rasseoit gravement. C'est pour amasser une dot, ou aider le ménage.

En somme, la lorette est une espèce française qui ne fleurit grandement et ne se propage abondamment qu'à Paris. Nous cuisinons l'amour comme le reste ; voilà pourquoi les étrangers riches viennent si volontiers dépenser leur argent ici. Plusieurs de ces filles deviennent riches, se marient en province, font figure, rendent le pain bénit. Sans doute on en rencontre balayeuses dans les rues ou sujets sur les tables de dissection. Mais la plupart se rattrapent à quelque métier douteux : marchandes de gants, maîtresses d'hôtel, dames de comptoir, ouvreuses. En Angleterre, une femme tombée est semblable à la boue des rues, on marche dessus, puis on la balaye ; ici elle se redresse, se dégage, s'accroche, s'installe et parfois grimpe.

Deux signes du temps, le mépris des femmes et le goût du bric-à-brac.

Dans un salon, après dîner, on plante là les femmes, et on va fumer. — Deux jeunes gens, dans un compar-

timent de chemin de fer, allument leur cigare pour empêcher les femmes d'entrer et de les déranger. — On ne dit plus une dame, mais une femme. — On ne dit plus une passion, mais une toquade. — Un jeune homme, qui fait une sottise, accepte trois ou quatre collaborateurs; cela allége la dépense. Ce qu'il demande à sa maîtresse, c'est le bavardage écervelé, le rire bruyant, les plaisanteries crues, les mots de poissarde. Elle-même tombe au-dessous de son métier, devient grossière, paie les garçons d'hôtel pour lui amener des chalands, ne fait plus de différence entre un vieillard et un adolescent, donne le lampiste du théâtre pour rival au plus élégant jeune homme, aime les bons dîners, et se fait des rentes. L'amour prend le ton effronté, positif, l'allure violente et froide, la saveur épicée et crue que lui donnerait un caporal réengagé, décidé à manger tout d'un coup toute sa paie, ou un négociant en cuirs de Rio-Janeiro arrivant la sacoche pleine, affriandé par les récits des voyageurs de commerce.

Faïences, émaux, estampes, peintures, statuettes, chinoiseries, armes, on collectionne tout; ce n'est plus une manie de vieillard; des jeunes gens, des femmes s'y livrent. Si je vois un goût surnager, c'est pour les formes tortillées, les élégances et les polissonneries du dernier siècle. Plus de goût personnel; nous prenons ceux de nos grands-pères; plus d'inventions personnelles, nous ramassons celles de nos grands-pères. Ce n'est plus même un goût, mais une façon de se distinguer, un moyen de tuer le temps et l'argent, un be-

soin de remplir ses casiers, de boucher un trou dans sa série.

La femme et l'œuvre d'art sont des créatures parentes; même chute à propos de l'une et à propos de l'autre; même impuissance pour adorer et pour produire. Plus de rêves auxquels l'illusion ou l'imagination puisse donner un corps. Ce qu'on souhaite, c'est la possession et l'étalage.

Un homme de quarante ans disait : « J'ai réduit l'amour à une fonction, et cette fonction à un minimum. » Un jeune homme de vingt-cinq ans reprenait : « Au lieu de minimum, mettez maximum, voilà mon affaire. » Un homme de trente-cinq ans a conclu : « Maximum ou minimum, il reste une pierre sur le cœur, et l'on étouffe. »

De vingt à trente ans, l'homme, avec beaucoup de peine, étrangle son idéal; puis il vit ou croit vivre tranquille; mais c'est la tranquillité d'une fille-mère qui a assassiné son premier enfant.

Pour avoir une idée de l'homme et de la vie, il faut être allé soi-même jusqu'au bord du suicide, ou jusqu'au seuil de la folie, au moins une fois.

Je suis trop vieux, et tout est fini pour moi, il ne me reste plus qu'à regarder, et, à cinquante-cinq ans, c'est une occupation convenable. D'ailleurs, j'ai vécu hors du monde, en excentrique ; et, après tout, en dehors de mon intérêt positif et de mon plaisir sensible, il y a encore deux ou trois choses que j'aime. Mais Anatole Durand, mon neveu, qu'est-ce qu'il aime? Un bon dîner, une place commode, son loisir, et son cigare. Et mademoiselle Trois-Étoiles, à laquelle on songe pour lui, qu'est-ce qu'elle aime?

Joli ménage et joli monde ; en 1880 on verra.

La musique est maintenant pour les femmes ce que les mathématiques, le latin, etc., sont pour les hommes, un domaine à part et indéfini. Il faut la savoir pour les comprendre. Beaucoup d'entre elles la poussent à fond, du côté dramatique ou du côté mécanique. Débouché d'actrice : chaque soir, il lui faut sa ration de sensations intenses et d'applaudissements bruyants.

Quand on a passé un an loin du monde, en tête-à-tête avec une science, l'astronomie ou la botanique, on se trouve gêné pour parler dans un salon. On est comme un danseur qui, ayant discontinué ses battements quotidiens, fait des entrechats gauches. En effet, la vie mondaine est une entorse donnée à toute vérité. Je mens, quand je m'informe avec intérêt de votre santé ou de vos affaires. Vous mentez, quand vous me faites entendre que vous avez du plaisir à me visiter ou à me voir. Je plie et je déforme les choses, si je veux que mon récit soit piquant ou décent. J'enjolive, ou j'atténue, ou j'exagère mon opinion, pour la rendre tolérable. J'emploie les grands adjectifs pour décrire votre talent, et les petits pour désigner le mien. J'insinue ou j'appesantis, je charge ou je diminue, je gauchis ou je fausse. La vérité ne peut sortir de mes mains que comme une femme de sa toilette, peinte, fardée, rembourrée, rétrécie d'un côté, élargie d'un autre. Au bout d'un temps, je ne m'aperçois plus de mes mensonges, ni vous des vôtres, et, si nous devinons l'un l'autre notre pensée intime, c'est à travers et en dépit des phrases dont nous l'attifons.

On mène maintenant les jeunes filles, toutes jeunes, dans le monde

On les élève dans le monde et pour le monde, dans les arts et pour les arts, en telle façon que le mensonge leur devienne une habitude et l'excitation un besoin.

Et cependant, quiconque a vécu ou pensé sait que la capacité de s'astreindre au travail ennuyeux et journalier, la véracité envers soi-même et autrui, sont seules capables de rendre une créature humaine honorable à ses propres yeux et tolérable dans la vie commune.

Le père est debout contre un chambranle de porte, et attend en sentinelle; la fille danse, reçoit des compliments, étale sa jupe. — Le père griffonne dans son cabinet et court en fiacre à ses affaires; la fille se fait coiffer, joue du piano, sert d'ornement à la maison. — Le mari s'use à travailler, la femme s'ennuie de ne rien faire. — Le mari veut dormir, la femme veut sortir.

Voici un cas circonstancié, et de plus, terne, ordinaire; c'est d'après ces spécimens qu'il faut juger.

Mon neveu, Anatole Durand, a pour camarade Henri S..., et je l'encourage dans cette liaison; il n'a pas trop d'amis intelligents. Celui-ci est un homme jeune encore, professeur dans une grande école, un peu artiste, et qui a bien pris la vie, laborieux, gai, marié depuis un an; j'ai vu sa femme. Il était fort épris, le jour du contrat; sa verve, son entrain, sa joie visible remuaient mes vieilles fibres.

Il a été heureux pendant les premiers mois, par l'attrait de la *nouveauté*, n'ayant jamais connu que les grisettes ou les lorettes, ou vivant chez lui avec de vieux parents engourdis. Sa jeune femme de vingt ans l'a ravi : si gracieuse, si vive, si neuve, et plus jeune que lui de douze ans, c'était tout un monde à découvrir.

A présent elle l'amuse encore quelquefois par ses naïvetés. « C'est un oiseau qui chante, m'a-t-il dit ; « vous savez, on aime un oiseau, un enfant qui joue ; « par exemple, le matin, elle m'annonce qu'elle va « mettre sa robe bleue, ou commander une tarte. »

Mais, dans ces enfances, il y a bien des inconvénients ; elle l'empêche de travailler, l'interrompt, ne comprend pas qu'il faut du recueillement, du silence, pour inventer ou rédiger. Il n'a plus que deux heures à lui, de cinq heures du matin à sept heures, pendant qu'elle dort.

Elle est un peu bornée, comme toutes les jeunes filles, et un peu volontaire, comme toutes les jeunes femmes ; elle va à ses plaisirs, n'imagine pas qu'il y ait des affaires plus sérieuses, visite ses bonnes amies, traîne son mari avec elle ; jusqu'ici, il a subi cette contrainte par convenance : « Mais s'il fallait continuer, j'aimerais mieux me noyer ou m'engager pour le Mexique. » Quand elle était jeune fille, la vie se réduisait pour elle à ceci : voir ses amies, faire des visites à cinq ou six personnages graves, se bien tenir dans un salon, jouer du piano, etc. Elle continue cette vie, et trouverait étrange d'en changer.

Il ne la connaissait pas, et n'avait pu la connaître. « Quand je faisais la cour à ma femme, c'était chaque « fois une inspection ; cousins, cousines, oncles, tantes « me faisaient passer un examen ; rien que de la céré- « monie, pas d'entretiens intimes. Pour nos projets « d'avenir, aucun moyen d'en causer. Il faut être ga- « lant, je devais suivre les goûts de ma future ; aussi « notre mobilier est manqué. »

Le vide se fait, à présent ; la conversation meurt entre eux. Elle attend la visite d'une amie, afin de savoir si elle mettra un point vert dans la tapisserie au lieu d'un point jaune. Là-dessus, il profite de la diversion, tire son chapeau et s'esquive. Impossible de l'intéresser à ses préoccupations, à ses idées, aux difficultés qu'il doit surmonter et qui sont trop spéciales. Parfois il les abaisse jusqu'à sa portée ; mais elles n'ont point de prise sur elle ; son intelligence et son éducation ne leur offrent pas d'attache ; elle en écoute le récit comme un morceau de conversation et n'y pense plus.

Ils sont en désaccord sur le fond des choses, sur la religion, sur le monde. Il disait tout haut, un peu imprudemment, que beaucoup de prêtres se font prêtres pour éviter d'être soldats, qu'avant cinquante ans une femme n'a que des idées apprises, etc. Elle le contredit ; nulle déférence ou soumission, même dans les choses d'esprit. Il essaie de l'instruire, et trouve un terrain résistant, qui est durci parce qu'il est inculte. En effet, on l'a tenue sans idées ni lectures solides, comme toutes les jeunes filles, avec de petits manuels

de faits secs comme des cailloux, et le catéchisme de persévérance comme enduit et vernis. Toute la grosse assise intellectuelle de la France, toute la couche nationale au-dessus de laquelle poussent les spécialités et les supériorités parisiennes, est la même qu'au moyen âge. Les petits livres dévots du libraire Mame font l'éducation des Français.

Les deux vies sont restées divergentes, et il le sent. Elles resteront toujours ainsi, et il le sent encore. Il ne l'initiera pas, il ne fera pas d'elle le second de sa vie et s'y résigne. Les soirées lui semblent déjà bien longues et bien vides. Comment faire pour amuser une femme et l'occuper toujours? Elle se met au piano et joue; passablement ou médiocrement, c'est tout un. Un chardonneret en cage; on ne peut pas toujours lui dire de chanter, et comment lui mettre un seau à la patte?

Il aperçoit heureusement en elle une aptitude qui se développe, le talent du ménage. Elle n'avait jamais su ce qu'était un louis; elle l'apprend, et entre dans l'économie. Nul autre débouché; celui-là est le seul proportionné à son éducation et à son intelligence. L'aurait-on cru, en voyant cette figure si jolie, si expressive, avec une pointe de mutinerie et de grâce originale? De cette façon, du moins, elle sera utile et se sentira utile.

C'est un bon ménage, et ils sont tous deux de cette bourgeoisie moyenne où les bons ménages sont plus nombreux qu'ailleurs.

Dans les ménages bourgeois, la tracasserie; chez les gens du monde, l'adultère. Dans les ménages bourgeois qui sont du monde, l'un ou l'autre, et parfois l'un et l'autre.

Comme mère ou enfant, comme statue sur un socle ou comme dessus de fauteuil dans un salon, la femme est l'idéal; comme épouse ou maîtresse, elle est souvent l'allié, souvent l'adversaire, quelquefois l'ennemi.

Proverbe de paysans : un père peut nourrir douze enfants, et douze enfants ne peuvent pas nourrir un père.

L'enfant mène la femme, qui mène l'homme, qui mène les affaires.

Mon point de vue est faux, les choses vont plus doucement; il y a dans la machine un tampon qui diminue la rudesse des chocs.

Ce tampon est la gaieté, l'insouciance, l'habitude de sortir de soi par l'entrain de la conversation, par le désir de garder les apparences. L'âme du Français est

élastique; il ne reste pas longuement courbé sous les idées douloureuses. Il n'aiguise pas ses pensées blessantes, en se les commentant tout bas. Il s'habille, va voir des amis, cause du tiers et du quart, éprouve le besoin de parler vivement et finement, de donner un tour piquant ou amusant à sa propre histoire. Il s'égaie en s'écoutant. Ses chagrins, transformés par la parole, deviennent un objet d'art; il les arrange, et désormais les voit à distance. Le voilà redressé, ranimé, relancé par sa propre action. Lord B... venait se loger chaque année deux mois rue de Rivoli. Il disait que le seul spectacle de nos gestes et de nos physionomies lui faisait voir la vie en rose.

Il faut sortir de soi, et les issues varient avec les caractères. Le Français a la conversation, l'Allemand la musique, l'Anglais les affaires.

Ce qu'on appelle philosophie sert à quelques tempéraments; pour la plupart, autant vaudrait manger de la panade. N... nous disait : « Un jour, j'étais triste, je me suis plaqué sur la cervelle une demi-douzaine de bouquins graves. Au bout d'une semaine, j'étais plus triste; je suis revenu à mon ordinaire : un grand bifteck le matin, un temps de galop l'après-midi et une maîtresse le soir. »

Avoir un *alibi*. Les gens de nos climats ont le travail, la littérature et le monde; ajoutez, dans les basses classes, l'eau-de-vie, qui est la littérature du peuple. En Orient, c'est l'opium et le rêve.

L'homme le plus heureux que j'aie connu est certainement un brahmane de Calcutta. Tête longue,

étroite aux tempes, et le crâne d'une hauteur énorme; des membres maigres, un teint de statue d'argile cuite au soleil; toute la substance semblait s'être retirée dans la cervelle, et le reste du corps sommeillait, réduit à une vie latente comme celle des animaux hibernants. Ses besoins étaient presque nuls, il n'avait pas même celui des parfums. Cinq ou six onces de riz par jour, de l'eau, un toit avec quelques vêtements de cotonnade blanche; deux serviteurs. Ni plaisirs, ni curiosités, ni vices. Il passait le jour, silencieux, assis sur ses jambes croisées, au seuil de sa porte. Dans ce masque immobile, les yeux seuls vivaient, fixes comme des flammes. Comme plusieurs pundits contemporains, il avait dépouillé la plupart de ses superstitions et l'avouait. Pendant dix ans, les savants anglais l'avaient consulté pour leurs éditions sanscrites; il avait compris les idées et les philosophies de l'Europe. Seulement, un docteur, croyant l'avoir converti, voulut un jour lui faire goûter du bouillon; il s'évanouit d'horreur, puis s'enfuit et ne reparut plus dans le monde des indianistes. Depuis, les nerfs s'étaient remis. A titre de Français demi-Allemand, j'obtins de lui faire visite, et, pendant plusieurs semaines, je pus voir son étrange sourire. Il approuvait nos sciences; mais, au fond, nos recherches et nos voyages lui semblaient des agitations d'insectes, des empilements et des grattages de pauvres fourmis réduites, faute d'ailes, à tracasser misérablement avec leurs pattes, incapables de monter dans l'air pour contempler l'espace. Il fermait les yeux et voyait distinctement le sanglier

Vichnou enlevant par mégarde la terre au bout d'une de ses défenses, l'énorme Gange laiteux, fils nocturne d'un dieu qui croyait étreindre une déesse, les figures flottantes et colossales des dieux innombrables, et les millions de mondes qui sortent, comme une vapeur, de l'Être immobile pour y retomber.

— Je suppose qu'il a fini par l'idiotisme ou l'apoplexie : en Europe, nous avons la science. C'est aussi un suicide lent et intelligent.

CHAPITRE XXIV

UN TÊTE-A-TÊTE

Au Jardin des Plantes, les servantes, les soldats, les petits rentiers de la rue Copeau s'attroupent d'ordinaire devant une grande cage où sont les singes. Ces animaux sont devenus méchants, et, qui pis est, malades; la vie contrainte et contre nature a délabré leur poil; on voit çà et là, sous la pelure grise ou jaune, percer des plaques de chair rougeâtre. C'est un piteux spectacle que celui de leurs museaux grimaçants et aigres; ils s'agitent en gestes discordants, criaillent et jurent, se houspillent pour une pomme ou pour un biscuit, grimpent aux poteaux et polissonnent à la face de l'assistance. Par ses rires et ses excitations, le public les a dépravés; ils le payent, en lui salissant les yeux par l'étalage effronté de leurs difformités et de leurs vices. Ce sont ses farceurs préférés, ils chatouillent en lui la fibre malsaine; c'est pourquoi ils attrapent leur pitance.

Telle est l'impression que laissent en moi les petits théâtres. Les acteurs sont des singes affinés et gâtés, et la cage peinte, où tous les soirs ils se griment et se démènent, est pire à la santé corporelle ou morale que la rotonde grillée où gambadent leurs confrères du Muséum. Comme leurs confrères, ils sont dépenaillés de corps et d'âme. Comme leurs confrères, ils amusent le public de leurs misères physiques, l'un de son nez, l'autre de son air ahuri, l'autre de sa voix éraillée, l'autre de sa graisse débordante. Comme leurs confrères, ils remuent les parties basses de la luxure et de la méchanceté humaines. Comme leurs confrères, ils s'élèvent jusqu'à une sorte de talent animal, composé d'imitation et d'indécence, parodie crue et saugrenue, dans laquelle le spectateur ne vaut pas mieux que le bouffon. Une de ces actrices, hier, finissait chaque couplet grivois par un éclat de gosier et un déhanchement de poissarde; au troisième couplet, elle s'est arrêtée, n'en pouvant plus; et, avec le débris de sa voix, elle a demandé excuse. Je m'en suis allé, je voulais me nettoyer l'âme; j'ai fait une lieue à pied, dans l'air frais, sous la lune, jusqu'au bout de la rue de l'Ouest, et je suis monté chez mon ami Wilhelm Kittel, un vrai musicien, qui vit seul.

Nous étions ensemble, il y a trente ans, à l'université d'Iéna, et, bien des fois, nous avons philosophé l'un contre l'autre ou l'un avec l'autre, dans ces petits jardins des faubourgs où l'on boit de la bière sous des treillages de houblons semés de roses. Depuis, nos chemins ont divergé; j'ai gagné une fortune en Amé-

rique; il a vécu de leçons à Berlin, puis à Paris; à la fin, un oncle, mort à propos, a eu l'esprit de lui laisser mille écus de rente; maintenant il se trouve riche. Mais, pauvre ou riche, il n'a jamais songé à l'argent. Si ces mille écus lui ont fait plaisir, c'est qu'il n'était plus obligé de perdre en leçons trois ou quatre heures par jour, pour payer son dîner, ses paletots et son terme. Il n'a pas songé davantage à la gloire : son caractère était concentré et son tempérament timide; l'intrigue de Paris lui a fait peur. Il a préféré ne pas *étaler;* il est resté chez lui, lisant les partitions, allant étudier les oratorios aux bibliothèques. Il a même fini par ne plus venir aux concerts ni aux théâtres; une exécution de parade, des gargouillements de chanteuse, la niaiserie des applaudissements lui dérangeaient ses rêves; il prétend qu'on n'entend bien un opéra qu'au piano. Cinq ou six compositeurs célèbres le connaissent, et, de temps en temps, montent ses quatre étages; les connaisseurs, Reber et Gounod, le respectent et sont contents quand il dit : c'est bien. Comme il est raide et figé, on ne lui en demande pas davantage. D'ailleurs il a la fierté froide des flegmatiques; jamais il n'a accepté un dîner en ville; c'est une règle qu'il s'est faite, on le sait, et on n'insiste plus; plusieurs fois il a répondu qu'il n'acceptait pas, ne pouvant rendre, et qu'en tout cas il ne payait pas en sonates. Selon lui, la musique est une conversation intime; on ne s'épanche pas pour une tasse de thé ou pour une poularde, et surtout on ne fait pas ses confidences à des inconnus. Je vais chez lui à pied comme

lui chez moi; chez moi et chez lui, nous dînons avec un plat et une bouteille; une plus grande chère alourdit la tête, et, de cette façon, l'égalité est complète; même je me sens l'obligé, il apporte à la conversation plus que moi. Je suis presque son dernier camarade; la mort, le mariage, l'éloignement, la diversité d'humeur ont fait le vide autour de nous, et, quand nous sommes ensemble, nous revoyons dans un lointain charmant, dans une vague vapeur dorée, notre premier éveil d'esprit sous Beethoven, Schelling et Goëthe.

— « Frédéric, me dit-il en me voyant entrer, voilà « ton fauteuil, allume ton cigare; j'avais envie de « t'avoir là, pour rejouer nos vieilles sonates ; c'est toi « qui surveilleras la bouilloire. » Je lui donnai une poignée de main, et il se mit au piano.

Comme on est bien dans cette vieille chambre! Elle est à moi aussi bien qu'à lui, et j'y suis mieux que dans la mienne. La poussière même m'en fait plaisir. Le tapis râpé, les fauteuils sur lesquels on s'est tant assis, la bibliothèque pleine de livres qui ont été vraiment lus, tous ces honnêtes meubles mettent l'esprit à l'aise. On n'a pas besoin de les admirer, ils ne sont pas là pour représenter ; ils ne vous parlent point de vanité, comme les étagères et les brimborions d'une femme à la mode; leurs couleurs passées n'attirent point l'œil; ils s'effacent et servent, en bons domes-

tiques. Je suis dans le grand fauteuil vert à dossier et à rebords, et je n'ai pas besoin d'applaudir, de chercher un compliment neuf ; je puis me laisser aller, ouvrir la porte à l'être intime, délicat, que chacun cache en soi-même, permettre qu'il s'échappe et s'envole sans crainte d'être rabattu et froissé par terre. La bouilloire chante ; les pieds sur les chenets, on regarde les petites flammes orangées ou bleues qui lèchent l'écorce fendillée des bûches. Le brouhaha des idées parisiennes s'efface, et on voit s'élever en soi, comme autant de nuées matinales, les légères apparitions du rêve.

« Wilhelm, il faut me jouer maintenant la sonate « en *sol mineur,* tu sais, l'œuvre 90. »

La musique a cela d'exquis qu'elle n'éveille pas en nous des *formes*, tel paysage, telle physionomie d'homme, tel événement ou situation distincte, mais les *états* de l'âme, telle nuance d'allégresse ou de mélancolie, tel degré de tension ou d'abandon, la plus riche plénitude de sérénité ou une mortelle défaillance de tristesse. Toute la population ordinaire d'idées a été balayée ; il ne reste que le fonds humain, la puissance infinie de jouir et de souffrir, les soulèvements et les apaisements de la créature nerveuse et sentante, les variations et les harmonies innombrables de son agitation et de son calme. C'est comme si l'on ôtait d'un pays les habitants et qu'on effaçât les démarcations, les cultures ; il resterait le sol, sa structure, avec les creux, les hauteurs, le bruissement du vent

et des fleuves, et l'éternelle poésie changeante du jour et de l'ombre.

« Wilhelm, je n'étais pas encore à l'unisson, j'ai dis-
« serté tout bas; je t'en prie, recommence, surtout le
« second morceau, en majeur. »

Il reprit ce second morceau, qui est si mélodieux et si tendre. Un chant de notes cristallines serpente au-dessus des accords, disparaît, revient, et développe ses enroulements onduleux, comme un ruisseau dans une prairie. Quelquefois on dirait des soupirs de flûte; souvent c'est la suavité profonde d'une voix de femme aimante et triste. Parfois ces douceurs s'arrêtent; l'âme impétueuse reparaît et s'élance en cascades de notes précipitées, en fins caprices délicats, en brusques sonneries d'accords bizarres : puis tout retombe; un essaim de petites voix agiles montent, descendent et se poursuivent, comme un frémissement, une agitation, une charmante folie d'eaux mumurantes, pour ramener l'air dans son premier canal : la mélodie reprend alors son cours mesuré, et son flot clair coule une dernière fois, plus sinueux, plus ample que jamais, dans un cortége de sonorités argentines.

« Toujours du Beethoven, Wilhelm; mais longue-
« ment cette fois, et tout ce qui te viendra. »

Il joua plus d'une heure, mais certainement je ne regardais pas la pendule. Ce jour-là il était *roused* (le mot français manque), et je l'étais autant que lui. Il joua d'abord deux ou trois sonates complètes, puis des morceaux de symphonie, des fragments de sonates pour piano et violon, un air de *Fidelio*, d'autres mor-

ceaux encore dont je n'ai point reconnu le nom. Avec quelques accords et quelques silences, il les rejoignait, comme un homme qui, ayant ouvert son poète favori, lit tantôt au milieu, tantôt à la fin du volume, choisissant une strophe, puis une autre, selon l'émotion du moment. J'écoutais, immobile, les yeux fixés sur l'âtre, et je suivais, comme sur une physionomie vivante, les mouvements de cette grande âme éteinte ; elle n'est éteinte que pour elle-même ; pour nous, elle subsiste, et nous l'avons tout entière dans cette pile de papier noirci. Comme, à son endroit, la renommée publique est injuste! On le reconnaît comme souverain dans le gigantesque et le douloureux; on borne là son royaume; on ne lui accorde pour domaine qu'une lande déserte, battue d'ouragans, désolée et grandiose, pareille à celle où vit Dante. Il la possède, cette solitude, et nul autre musicien que lui n'y entre; mais il habite encore ailleurs. Ce qu'il y a de plus riche et de plus magnifiquement épanoui dans la campagne regorgeante, ce qu'il y a de plus suave et de plus souriant dans les vallées ombreuses et fleuries, ce qu'il y a de plus frais et de plus virginal dans la timidité de la première aube, lui appartient, comme le reste. Seulement, il n'y porte point une âme tranquille; la joie l'ébranle tout entier, comme la douleur ; ses sensations délicieuses sont trop fortes; il n'est point heureux, il est ravi ; il ressemble à un homme qui, après une nuit d'angoisses, haletant, endolori, appréhendant une journée pire, aperçoit tout d'un coup un paysage reposé et matinal; ses mains tremblent, un profond

soupir de délivrance sort de sa poitrine; toutes ses puissances courbées et opprimées se redressent, et l'essor de sa félicité est aussi indomptable que les soubresauts de son désespoir. Dans chaque plaisir, il y a pour lui un élancement; son bonheur est poignant, il n'est pas doux. Ses *allegro* bondissent comme des poulains en liberté, foulant et froissant la belle prairie où ils s'emportent. Plus véhéments encore, plus effrénés, ses *presto* ont des folies, de brusques arrêts frémissants, des galopades désordonnées qui martellent le clavier de leurs fougues retentissantes. Parfois, au milieu de son allégresse insensée, le sérieux et le tragique font invasion, et, sans changer d'allure, avec la même fureur, son esprit fonce en avant comme pour un combat, toujours enivré par l'impétuosité de sa vitesse, mais avec de si étranges sauts et une fantaisie si multiple, que le spectateur s'arrête presque épouvanté par la séve de cette vie sauvage, par la fécondité vertigineuse de ses redressements, de ses saccades, par la fougue des déploiements inattendus, rompus, redoublés au-delà de toute imagination et de toute attente, qui l'expriment sans pouvoir jamais l'épuiser.

Il vint s'asseoir près de moi et me dit : « Tu connais sa vie?

— Pas trop bien; seulement ce que les feuilletons en disent.

— Voici sa biographie par Schindler, un brave

homme qui a passé avec lui les dernières années. Lis-la, pendant que je fais le thé. »

Je me mis à feuilleter le pauvre volume allemand, relié en basane blanche, où le fidèle compagnon du maître, un vrai *famulus* allemand, une sorte de Wagner, disciple d'un autre Faust, a consigné tous les détails qu'on lui avait racontés ou qu'il avait vus. Ces détails si positifs ne me paraissaient plus vulgaires. L'âme que je venais de voir ennoblissait tous les dehors. Je revoyais l'homme dans sa vieille houppelande, sous son chapeau bossué, avec ses grosses épaules, sa barbe inculte, sa grande chevelure hérissée, marchant pieds nus dans la rosée du matin, écrivant *Fidelio* et *le Christ aux Oliviers* sur une souche d'où sortaient deux troncs de chêne, allant droit devant lui sans voir les obstacles ou sentir la mauvaise saison, revenant le soir dans une chambre en désordre, les livres et la musique gisant pêle-mêle à terre, les bouteilles vides, les restes du déjeûner et les épreuves d'imprimerie en un tas dans un coin, la messe en *ré* servant d'enveloppe dans la cuisine; sombre d'ordinaire, hypocondriaque, et tout d'un coup traversé par des accès de gaieté étrange, parcourant le clavier avec une grimace formidable; silencieux, concentré, écoutant les opéras avec l'immobilité d'une pagode; en tout, disproportionné et incapable de s'accommoder à la vie. Mais je sentais aussi que ces bizarreries avaient pour unique source une surabondance de générosité et de grandeur. Ses lettres d'amour, parmi des phrases du temps, ont des mots sublimes : « Mon immortelle bien-aimée! »

Il a vécu dans le monde idéal qu'ont décrit Pétrarque et Dante, et sa passion n'a rien ôté à son austérité. Ne pouvant se marier, il est demeuré chaste, et il a aimé aussi purement qu'il a écrit. Il avait horreur des discours licencieux, et blâmait le *Don Juan* de Mozart, non-seulement parce qu'il y retrouvait la forme italienne, mais encore « parce que l'art saint ne doit pas se prostituer jusqu'à servir de paillon à une si scandaleuse histoire. » Il a porté la même hauteur d'âme dans les autres grands intérêts de la vie, toujours fier devant les princes, attendant qu'ils l'eussent salué les premiers, gardant le même ton devant les plus grands, traitant de trahison et de mensonge les politesses et les complaisances du monde, et, comme un Rousseau ou un Platon, poursuivant de ses espérances l'établissement d'une république qui ferait de tous les hommes des citoyens et des héros. Au plus profond de son cœur, vivait, comme dans un sanctuaire, un instinct plus sublime encore, celui du divin. A ses yeux, les divers arts et langages des hommes ne l'exprimaient pas ; seule, la musique par son essence intime y correspondait, et, sur l'un comme sur l'autre, il refusait de répondre. A ce moment, je lus cette inscription qu'il avait copiée sur une statue d'Isis : « Je suis tout ce qui est, tout ce qui a été, et tout ce qui sera. Nul homme mortel n'a levé mon voile. » La vieille sagesse des Pharaons a seule trouvé une parole aussi auguste que sa pensée.

Je posai le livre, Wilhelm le reprit et chercha une page : « Lis encore ceci, me dit-il, il faut que tu aies

« de lui une idée complète. » C'était son testament ; en voici la première page :

« O vous, hommes qui me regardez comme hai-
« neux, intraitable ou misanthrope, comme vous me
« faites tort! Vous ne savez pas la cause secrète de ce
« qui paraît tel. Mon cœur et mon humeur étaient, dès
« mon enfance, tournés vers le sentiment tendre de la
« bienveillance : accomplir par moi-même de grandes
« choses, voilà à quoi j'étais toujours enclin. Mais
« pensez seulement que depuis six ans je suis atteint
« d'un mal incurable, que des médecins ignorants
« l'ont empiré, que, d'année en année, déçu dans l'es-
« pérance de le voir s'alléger, je suis enfin forcé de le
« considérer comme devant durer toujours... Né avec
« un tempérament actif et ardent, passionné même
« pour les diversions de la société, j'ai été contraint de
« m'en retirer jeune encore et de mener une vie soli-
« taire... Il m'était impossible de dire aux hommes :
« Parlez plus haut, criez, car je suis sourd. Ah! com-
« ment m'aurait-il été possible de confesser la faiblesse
« d'un sens qui devait être aussi parfait en moi que
« dans les autres, que j'avais possédé autrefois dans la
« plus grande perfection, avec une perfection que peu
« d'hommes de ma profession ont maintenant ou ont
« jamais eue! Oh! cela je ne le peux pas! Presque
« toujours seul, excepté quand l'extrême nécessité
« m'y contraint, j'ose à peine m'introduire dans une
« compagnie. Je dois vivre comme un exilé ; si je
« m'approche d'une compagnie, c'est avec une sueur
« d'angoisse, je crains de courir le danger qu'on ne

« s'aperçoive de mon état. Mais quelle humiliation,
« quand quelqu'un entend une flûte dans le lointain
« et que je n'entends rien, quand quelqu'un entend
« les pâtres chanter et que je n'entends rien? De
« tels événements m'ont conduit presque au déses-
« poir; il s'en est peu fallu que je ne misse fin à ma
« vie. L'art seul, l'art m'a retenu. Ah! il me sem-
« blait impossible d'abandonner le monde, avant d'a-
« voir produit au jour tout ce que j'avais mission
« d'accomplir! »

« A présent, me dit Wilhelm, écoute. » Et il commença le dernier morceau de la dernière sonate.

C'est une phrase d'une ligne, lente et d'une tristesse infinie, qui vient et revient incessamment comme un unique et long sanglot. Au-dessous d'elle, des sons étouffés se traînent; chaque accent se prolonge sous ceux qui suivent, et meurt sourdement, pareil à un cri qui s'achève par un soupir; en sorte que chaque nouvel élancement de souffrance a pour cortége les anciennes plaintes et que, sous la lamentation suprême, on démêle toujours l'écho affaibli des premières douleurs. Il n'y a rien d'âpre dans cette plainte, aucune indignation, aucune révolte. Le cœur qui la fait ne dit pas qu'il est malheureux, mais que le bonheur est impossible; et, dans cette résignation, il trouve le calme. Comme un malheureux brisé par une grande chute et qui, gisant dans le désert, voit les pierreries étincelantes du ciel incruster le dôme de sa dernière nuit, il se déprend de lui-même, il s'oublie, il ne songe plus à réparer l'irréparable; la divine sérénité des

choses verse en lui une douceur secrète, et ses bras, qui ne peuvent plus soulever son corps meurtri, s'ouvrent encore et se tendent vers la beauté ineffable qui luit à travers ce mystique univers. Insensiblement, les larmes de la souffrance tarissent pour laisser couler celles de l'extase, ou plutôt les deux se confondent dans une angoisse mêlée de délices. Parfois le désespoir éclate, mais la poésie aussitôt surabonde, et les modulations les plus désolées s'exhalent enveloppées dans une magnificence si extraordinaire d'accords, que le sublime surnage et couvre tout de sa poignante harmonie. A la fin, après un grand tumulte et un grand combat, c'est le sublime seul qui subsiste; la plainte transformée devient un hymne qui roule et résonne, emporté dans un concert de notes triomphantes. Autour du chant, en haut, en bas, en multitudes pressées, entrelacées, déployées, ruisselle un chœur d'acclamations qui va croissant, qui s'enfle, qui double incessamment son élan et son allégresse. Le clavier n'y suffit plus, il n'y a point de voix qui ne prenne sa part dans cette fête, les plus graves avec leurs tonnerres, les plus hautes avec leurs gazouillements, toutes ensemble assemblées en une seule voix, une et multiple comme cette rose rayonnante que vit Dante, et dont chaque âme bienheureuse était une feuille. Un chant de vingt notes a fourni à des émotions si contraires : telle, dans une cathédrale gothique, l'ogive écrasée de la crypte se courbe en arceaux sous la clarté funéraire des lampes, parmi des murs suintants, dans la lugubre obscurité qui enveloppe la tombe d'un mort; puis, dans l'église

supérieure, dégagée tout d'un coup du poids de la matière, se redresse, monte jusqu'au ciel en colonnettes, festonne les vitraux de ses dentelures, épanouit ses trèfles dans les rosaces illuminées, et fait du temple un tabernacle.

Puissances invincibles du désir et du rêve! on a beau les refouler, elles ne tarissent pas. Trente ans d'affaires, de chiffres et d'expérience se sont entassés sur la source; on la croit étouffée, et tout d'un coup, au contact d'une grande âme, elle jaillit aussi vive qu'au premier jour ; la digue a crevé, et les matériaux pesants, tenaces, par lesquels on a bouché l'issue, emportés par l'irruption, ne font qu'accroître la force du courant. Par une singulière rencontre, je revoyais en ce moment les paysages de l'Inde, seuls dignes, par leur violence et leurs contrastes, de fournir les images à une telle musique. Au moment de la mousson, les nuages accumulés forment une muraille de suie monstrueuse, qui envahit tout le ciel et toute la mer; sur cette masse charbonneuse, les mouettes courent par milliers, et la formidable noirceur, tachée par les ailes blanches, avance vers la terre, engloutissant l'espace et noyant les caps sous sa vapeur. Les navires alors prennent la mer. Par un dernier beau jour, je vis de loin les Maldives, douze mille petites îles de corail dans une mer de diamant; presque toutes sont désertes; l'eau dort dans leurs criques, ou met une

frange d'argent sur leurs récifs. Le soleil y jette à poignée ses flèches de feu; aux tournants des canaux, des ruissellements d'or fondu jaillissent des vagues obliques. La grande nappe, sillonnée de remous, semble un métal qui sort de la forge, tout damasquiné d'arabesques; des millions d'éclairs pétillent sur son dos, comme sur les incrustations d'une cuirasse; on dirait le trésor d'un rajah, armes et joyaux, poignards à manches de nacre, vêtements couturés de saphirs, aigrettes d'émeraude sur les casques, ceintures de turquoises, soies d'azur tendre pailletées d'or et constellées de perles. Ce ciel lui-même avec sa blancheur ardente, à quoi le comparer? Quand une belle jeune femme florissante de santé et frémissante de plaisir, toute parée pour son mariage, a mis son peigne d'or dans ses cheveux, ses colliers de perles à son cou, ses pendeloques de rubis à ses oreilles, quand tous les joyaux de son écrin éclairent de leurs flammes le rose vivant de sa chair, souvent elle attache sur son front un voile blanc qui flotte; mais son visage le remplit de lumière, et la gaze dont elle semble se cacher lui fait une gloire qui l'illumine. Telle cette mer sous son ciel, dans sa prodigalité de clarté ruisselante, après le contraste des nuées livides, délicieuse et sublime comme l'hymne divin du grand homme après la longue nuit de son désespoir. Elle aussi, elle trouble trop, elle est trop belle, elle éveille tròp par sympathie ce qu'il éveille en nous lui-même. Devant lui comme devant elle, on cesse d'entendre ou de voir une chose isolée, un être borné, un fragment de la vie; c'est le

chœur universel des vivants qu'on sent se réjouir ou se plaindre, c'est la grande âme dont nous sommes les pensées, c'est la nature entière incessamment blessée par les nécessités qui la mutilent ou qui l'écrasent, mais palpitante au sein de ses funérailles, et, parmi les myriades de morts qui la jonchent, redressant toujours vers le ciel ses mains chargées de générations nouvelles, avec le cri sourd, inexprimable, toujours étouffé, toujours renaissant, du désir inassouvi.

Je regardais Wilhelm; nous étions à peu près dans le même état, et nous nous sommes avancés l'un vers l'autre. Dieu me pardonne, nous avons manqué de mettre l'une contre l'autre nos vieilles figures; mais nous avons deviné notre idée, moi dans ses yeux, lui dans les miens, et nous avons souri; c'est bien assez de se donner la main, à notre âge. Là-dessus je m'en suis allé sans rien dire. Il me semble que ce soir-là nous avons fait le thé, mais que nous ne l'avons pas pris..

CHAPITRE XXV

M. GRAINDORGE

A monsieur Marcelin, directeur de *la Vie Parisienne.*

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous faire part de la perte douloureuse que les lettres, le porc salé et les huiles viennent de faire dans la personne de M. Frédéric - Thomas Graindorge, docteur en philosophie de l'Université d'Iéna, principal associé de la maison Graindorge and C°, de New-York et de Cincinnati, décédé des suites d'une maladie de foie, en son domicile, rue des Champs-Élysées, 14, le 15 juillet 1865, en la cinquante-cinquième année de son âge.

Ancien professeur de rhétorique, secrétaire intime et pédicure de M. Graindorge, je suis plus à même que personne de vous donner tous les détails nécessaires sur la vie, les habitudes et le caractère de mon

généreux et infortuné patron. Vos lecteurs, qui connaissent ses idées, seront bien aises de connaître sa personne, et, puisque vous me proposez de rétribuer cette lettre, je suis heureux d'accomplir un devoir qui, sans nuire à mes intérêts légitimes, me permet d'épancher les plus doux sentiments de mon cœur.

Il y a neuf ans, quand M. Graindorge me prit à son service, j'avais l'honneur d'appartenir à l'Université de France, et, depuis longtemps, je portais avec un zèle exemplaire la robe et la toque que j'avais été appelé à remplir. Vers cette époque, parut une circulaire du recteur qui obligeait tous les professeurs à se couper la barbe; je tenais à la mienne, qui était noire et fort belle, ayant remarqué la gravité qu'elle donnait à mes paroles et l'ascendant qu'elle avait sur l'esprit des jeunes gens. Fort de ma conscience, et invoquant le principe d'autorité, je réclamai auprès de mes supérieurs, qui prirent ma lettre pour une raillerie, et me mirent en disponibilité, à la fleur de l'âge et du talent. J'arrivai à Paris, qui est le refuge de tous les gens d'esprit maltraités par la fortune; mais, après divers essais inutiles, je fus réduit à faire des copies pour diverses personnes, entre autres pour M. Graindorge. Un jour que je lui portais mes écritures, il se plaignit d'un ognon rebelle situé sur le côté droit de son orteil gauche. Comme j'avais toujours eu la passion des sciences naturelles, je m'étais attaché à cette branche de la physiologie qui traite des excroissances du corps humain, la seule qui, protégée par son utilité pratique et par ses théories restreintes, puisse être cultivée en

province, sans attirer sur ses adeptes les censures ecclésiastiques et le dangereux renom d'esprit fort. J'offris mes services à M. Graindorge; il me fit l'honneur de se déchausser à l'instant devant moi. Au bout de trois minutes, l'ognon était extirpé, et M. Graindorge jouissait d'un soulagement inexprimable. Dès ce moment, je fus attaché à sa personne. Je faisais ses courses non commerciales, je rangeais ses livres, j'apprêtais ses habits le soir, et chaque matin je visitais ses ongles. C'est ainsi, Monsieur, que, pendant neuf ans, j'ai pu étudier à fond l'homme remarquable que nous pleurons tous aujourd'hui.

Afin de procéder par ordre et d'observer la règle des transitions, à laquelle M. Graindorge manquait trop souvent, je remarquerai d'abord qu'il portait des bottes trop étroites. M. Graindorge, quoique ayant passé l'âge de la coquetterie, conservait des prétentions, et s'habillait avec un soin peut-être excessif. Loin de moi l'idée de blâmer mon illustre et malheureux ami; mais la sincérité dont je fais profession me force à dire qu'il employait une heure le matin et une heure le soir à se peigner, se brosser, se parfumer, se frotter d'une infinité de pâtes. N'êtes-vous pas d'avis, Monsieur, que cette recherche extrême est peu digne d'un homme, et que, pour réussir dans le monde, nous devons compter uniquement sur notre mérite et notre esprit? Je puis vous assurer que, pour moi, je n'emploie pas d'autres ressources, et que, Dieu merci, celles que j'ai de ce côté me suffisent. M. Graindorge, au contraire, tenait infiniment aux dehors, et ne trouvait

jamais ses habits assez bien faits, ni sa chaussure assez fine. Il redressait sa grande taille mince, posait son lorgnon d'or sur son nez busqué comme un bec d'aigle, et je voyais bien le soir, quand je lui tendais son habit, qu'il se regardait avec assez de plaisir dans la glace. Il ne m'a jamais donné qu'un coup de pied, et ce fut un jour où, préoccupé d'idées littéraires, je versai sur ses mains, au lieu d'un flacon d'eau de Cologne, une petite bouteille d'encre. J'allai tomber sur le divan, car il avait le jarret vigoureux; mais, en manière d'excuse, il me tendit un billet de cinq cents francs, et j'avoue que cette réparation m'a suggéré plusieurs fois l'idée de renouveler ma méprise. Néanmoins je me suis contenté depuis du sourire grave avec lequel je proteste ordinairement contre les faiblesses humaines, et chaque soir j'ai goûté le plaisir silencieux de me sentir supérieur, au moins par le mépris des vanités mondaines, à l'homme dont le hasard et la destinée injuste m'avaient fait le subordonné.

M. Graindorge, après s'être levé et m'avoir imposé pour ses pieds et sa toilette des services peut-être exagérés, passait ordinairement la matinée à lire. J'approuve cette occupation : elle ennoblit l'âme, et M. Graindorge avait grand besoin de s'y livrer pour effacer les traces fâcheuses qu'une vie grossièrement commerciale avait laissées dans son esprit. Mais il avait beau faire : le souvenir du porc salé et de l'huile revenait trop souvent dans ses discours et dans ses écrits ; moi-même, au commencement de cette lettre, je n'ai pu m'empêcher de faire allusion à ce travers par

une ironie aussi mesurée qu'innocente. Le fait est qu'il manquait de goût, et on s'en apercevait à ses lectures : nos classiques le touchaient peu ; en revanche, c'étaient de pesants livres allemands, d'interminables revues anglaises, qui, le plus souvent, se trouvaient entre ses mains. Un jour, je me hasardai à lui en faire l'observation ; il me répondit d'un ton sec que j'eusse à brosser son pantalon. Les plus sages conseils n'avaient point de prise sur cette âme inculte ; je souris encore, et je mesurai, à part moi, la distance infranchissable qui sépare toujours un homme d'éducation et un homme d'argent.

A onze heures, M. Graindorge déjeûnait ordinairement d'un poulet ou d'un perdreau froid et d'une bouteille de vin de Bordeaux. Je me tenais à côté de lui pour le servir, et j'avais pour moi ce qui restait dans la bouteille. Pendant les cinq premières années, il en laissa toujours la moitié ; peu à peu il vint à en boire les trois quarts, avec un accroissement de gourmandise et un égoïsme naïf qui finirent par me blesser. Même il avait la dureté de louer son bordeaux en ma présence, et de dire, sans aucun égard, que ce vin était excellent pour l'estomac. De quel droit usurpait-il ainsi ma demi-bouteille? Qui l'autorisait à rester dix minutes de plus à table, allongeant mon service, retardant mon dîner, faisant souffrir mon estomac, et recevant de mes propres mains, oui, de mes propres mains, Monsieur, deux verres de vin de supplément qui, légitimement et depuis cinq ans, étaient à moi? Il paraît que, lorsque j'étais plongé dans ces pensées,

mes yeux prenaient une expression particulière. Une fois, M. Graindorge me dit : « Célestin (c'est mon nom, Monsieur; un nom honorablement porté par mon père et, j'ose dire, aussi par moi-même), mon pauvre Célestin, qu'est-ce qui vous tracasse? » Je retombai à l'instant dans mon sourire discret, et je m'excusai sur des préoccupations littéraires. « Ah! ah! dit M. Graindorge, c'est la muse qui fait des siennes. Cela est très-mauvais pour la digestion, Célestin.. , allez me chercher le rhum de la Jamaïque. » Et il m'en versa un grand petit verre. Je bus à sa santé avec un salut respectueux. Mais voyez le guignon : lui-même, par occasion, acheva le vin de Bordeaux, mon vin de Bordeaux, le seul qui soit sous clef, le seul qui convienne à mes nerfs! En de pareilles occasions, un homme a besoin d'un grand empire sur lui-même; les anciens philosophes nous disent que la vraie marque de la noblesse d'âme est le courage par lequel on supporte silencieusement l'injustice, et je me flatte d'avoir été leur digne élève en ce moment-là.

Vers une heure, M. Graindorge allait au cercle, et de là, je ne sais où. Je n'ai pas voulu voir où; un homme comme moi est tenu de se respecter lui-même, et, quand ses patrons se permettent des amusements que la décence réprouve, il doit passer, les yeux fermés, comme devant une galerie de sculptures, ou comme devant ces nudités que les coiffeurs ont l'impudence d'étaler derrière leurs vitres. Si j'avais voulu causer avec le cocher ou le valet de pied, j'aurais pu savoir bien des choses : ces deux subalternes ont maintes fois

fait effort pour arriver jusqu'à ma familiarité : mais je les éconduisais poliment, en homme qui sait garder sa place. Il ne tenait pourtant qu'à moi d'être au courant de toutes les nouvelles; je les entendais faire leurs commentaires à l'office, ou sur le siége, lorsque M. Graindorge, m'ayant emmené avec lui, me laissait dans sa voiture. Le croiriez-vous, monsieur? M. Graindorge, qui ne rougissait pas de laisser savoir ses fredaines à son neveu, n'avait pas même l'excuse d'une passion ; il songeait seulement à occuper deux heures; c'est à cela qu'il dépensait par an vingt mille francs et davantage Mademoiselle Concepcion Nunez, la dernière favorite, était une simple danseuse de cette troupe espagnole qui dernièrement vint à Paris étaler ses pirouettes extravagantes. M. Graindorge avait fait abattre pour elle les cloisons intérieures de trois pièces ; cela faisait un vaste salon, où, trois ou quatre fois par semaine, couché sur un divan, une pipe turque à la bouche, il passait l'après-midi à regarder les ébats de cette sauteuse. L'appartement était rempli de fleurs, et les persiennes fermées ne laissaient entrer qu'un demi-jour. Les musiciens se trouvaient dans une autre pièce, et, dans les intervalles de la danse, ils jouaient des airs lents, très-doux, et très-tristes. M. Graindorge regardait en silence, ou fermait les yeux, et, quand un air lui plaisait, il poussait un bouton qui, dans l'autre pièce, faisait signe de recommencer. Ce qu'il aimait le plus, c'étaient, à ce que m'ont dit les musiciens, des airs de Chopin, tous mélancoliques et lugubres à donner la fièvre, et surtout une marche funèbre qui sem-

ble le gémissement d'un poitrinaire prêt à se coucher dans son cercueil. Je me sauvais au bas de l'escalier dès les premières mesures. Mais M. Graindorge semblait prendre un singulier plaisir au contraste de la musique et de la danse ; car j'ai oublié de vous dire que Concepcion, avec ses cheveux noirs entrelacés d'œillets rouges, avec ses yeux noirs luisants comme des flammes, avec la pourpre intense qui, au bout d'un instant, venait colorer ses joues, semblait une fleur vivante, mais d'une vie plus éclatante et plus forte que tout ce que nous pouvons rencontrer sous notre soleil. Quand elle tourbillonnait dans sa jupe rose pailletée d'or, ou quand, un instant après, immobile, se retenant, elle frissonnait de tout son buste et de toutes ses épaules, la flamme lui sortait par les yeux comme d'un brasier inextinguible, et moi, homme affermi contre les folies du jeune âge, je quittais le trou de la serrure et j'allais me distraire à l'office, où elle faisait toujours garder pour moi une bouteille de ce célèbre vin de Bordeaux, si salutaire à mon estomac. Pour M. Graindorge, il demeurait aussi immobile qu'un de ses barils de pétrole (excusez cette comparaison triviale, mais frappante) ; seulement, dans sa voiture, il avait parfois les larmes aux yeux. Jamais il n'applaudissait ni ne parlait ; en s'en allant, il baisait la main de Concepcion avec un sérieux tout particulier. C'est peut-être pour cela qu'elle l'avait pris en amitié ; elle se sentait vraiment admirée, et avait pris en haine les Parisiens qui ne comprennent pas la danse. Mais, moi aussi, je la comprenais, la

danse ! Et la preuve, c'est que je ne pouvais pas rester au trou de la serrure ! C'est que j'étais obligé de boire une bouteille de Bordeaux pour me raffermir la tête ! C'est que je devenais furieux quand, à onze heures du soir, M. Graindorge me disait de faire atteler ! Pourquoi était-il sur le divan, quand je restais à la porte ? Pourquoi était-ce lui qui fournissait les bouteilles, et pourquoi était-ce moi qui étais réduit à les boire ? Il n'était pas plus jeune que moi, il n'avait pas des façons plus aimables ; quant au fond de l'esprit et au mérite solide, ce n'est pas la peine de faire la comparaison. J'avais vécu avec les bons auteurs, lui avec le porc salé et l'huile : de là tous ses priviléges. Étrange ironie des conventions sociales ! Moins on mérite, plus on a.

Il ne me reste plus, monsieur, qu'à noter quelques particularités de la personne et des goûts de M. Graindorge. Son obstination à porter des bottes étroites lui avait fait venir deux cors au pied gauche et trois au pied droit. A force de temps et de soins, par un usage quotidien des lotions tièdes et de la lime, j'étais parvenu à le délivrer de cette incommodité ; tous les pas agréables qu'il a faits pendant les trois dernières années de sa vie, c'est à moi qu'il les doit ; et, s'il avait eu le cœur vraiment reconnaissant, il n'aurait jamais posé un pied devant l'autre sans songer à mes services. Mais, quand son esprit n'était pas distrait par les frivolités, il était rempli par l'égoïsme. Je n'en veux d'autres preuves que les notes sur Paris que vous lui avez fait l'honneur d'imprimer. Non-seulement je les

écrivais sous sa dictée ou je recopiais ses griffonnages, mais encore c'est moi qui corrigeais les épreuves, rectifiais la ponctuation et les accents, redressais les phrases boiteuses, et parfois répandais sur le style inculte et américain de M. Graindorge le lustre auquel ses essais demi-barbares doivent votre indulgente approbation. Je puis dire que, pendant trois ans, j'ai été non-seulement son secrétaire, mais encore son collaborateur, et ma discrétion a égalé mon zèle. Quel gré M. Graindorge m'a-t-il su ? où a-t-il cité mon nom ? Y a-t-il une seule phrase dans laquelle il fasse allusion à mes services ? Dans ses vingt-quatre lettres, il parle de tout, de son neveu, de ses amis, de son père, de lui-même, de ses goûts, de ses voyages, de son intérieur ; et, de moi, pas un mot. Est-ce envie ? A-t-il voulu m'étouffer ? Croyait-il qu'il m'empêcherait d'arriver jusqu'au public ? A-t-il craint qu'on ne m'attribuât son œuvre ? Grâce au ciel, je suis au-dessus des petitesses qu'on rencontre dans le peuple des auteurs ; je ne souhaite pas le bien d'autrui, je suis assez riche du mien ; si j'ai une part dans l'œuvre de M. Graindorge, je l'abandonne. Loin de moi la pensée d'imiter l'indélicatesse de son procédé : que M. Graindorge garde pour lui ses phrases incorrectes, ses tournures vulgaires, son style haché et bizarre ; je me ferais tort de les revendiquer, et vous avez pu apercevoir aujourd'hui, monsieur, que sa plume a changé de main.

Son testament a été ouvert la semaine dernière, et l'on a trouvé qu'il divisait sa fortune en trois parts. Il lègue dès à présent à son neveu, M. Anatole Durand,

vingt mille livres de rente et, en outre, vingt autres mille livres de rente à prendre le lendemain du jour où M. Anatole Durand contractera mariage. J'approuve cette dernière disposition, il est bon de contenir la jeunesse; mais quarante mille livres de rente sont beaucoup pour un seul ménage, et vingt mille livres de rente sont beaucoup trop pour un jeune homme seul. Quel besoin M. Graindorge avait-il de laisser une fortune si grosse entre les mains d'un élégant vulgaire, dont il raillait les prétentions et blâmait les dépenses? Et n'avait-il pas auprès de lui des caractères éprouvés, qui méritaient mieux sa reconnaissance et pouvaient faire plus d'honneur à son argent? — M. Graindorge fonde, en outre, sept pensions annuelles de trois mille francs, payables au titulaire pendant quinze ans, pour être distribuées à des jeunes gens de dix-huit à vingt-trois ans dépourvus de toute fortune, ayant fait preuve de mérite et donnant des espérances notables dans les sciences, les lettres, les arts, le droit et la médecine, au choix et à la désignation de commissions nommées par l'Académie de médecine, la Faculté de droit, et les cinq Académies. Sans doute, on ne peut méconnaître dans ce legs une pensée raisonnable, si c'est une pensée raisonnable que d'ôter à la jeunesse l'aiguillon de la nécessité et la gloire de l'effort. Pour moi, j'ai toujours jugé que le bien-être est fait pour l'âge mûr, non pour l'adolescence, et que la libéralité des particuliers, comme celle du public, s'emploie mieux à récompenser les services passés que les services futurs. — Enfin M. Graindorge, oubliant

toute pudeur, laisse six mille livres de rente à Mlle Concepcion Nunez; diverses sommes de vingt à cinquante mille francs à des amis aisés qui n'en ont pas besoin; six cents francs de rente à ses trois domestiques, qui ont tous les trois de bons bras et sont encore en âge de servir, et à moi, le croiriez-vous, monsieur? une simple rente de dix-huit cents francs, outre un capital de deux mille francs pour me mettre dans mes meubles, et tout ce qui se trouvera dans sa garde-robe de cravates blanches et d'habits noirs! Dix-huit cents francs de rente, cent cinquante francs par mois, cinq francs par jour, voilà la récompense de neuf ans de services! C'est pour une si mesquine libéralité que, pendant cent huit mois, je me suis levé avant lui, couché après lui, brossant ses habits, apprêtant son linge, soignant ses pieds, écrivant ses manuscrits, et ne buvant plus, depuis quatre ans, qu'un quart de sa bouteille! Pouvait-il croire qu'avec un capital de deux mille francs, je retrouverais un appartement comme le nôtre, des meubles comme ceux auxquels j'étais habitué, un bureau d'ébène incrusté de cuivre comme celui sur lequel j'ai tant écrit, des fauteuils, des tapis, des glaces, un confortable et une élégance qui, par sa faute, me sont indispensables, et dont la privation quotidienne me fera désormais maudire le jour où je l'ai connu? Combien me dureront ses habits noirs et ses cravates blanches? Sera-t-il là dans trois ans pour les renouveler, quand la provision en sera usée? Il savait pourtant que j'aime le linge blanc et que je ne puis me passer d'une tenue décente. Mais les sentiments

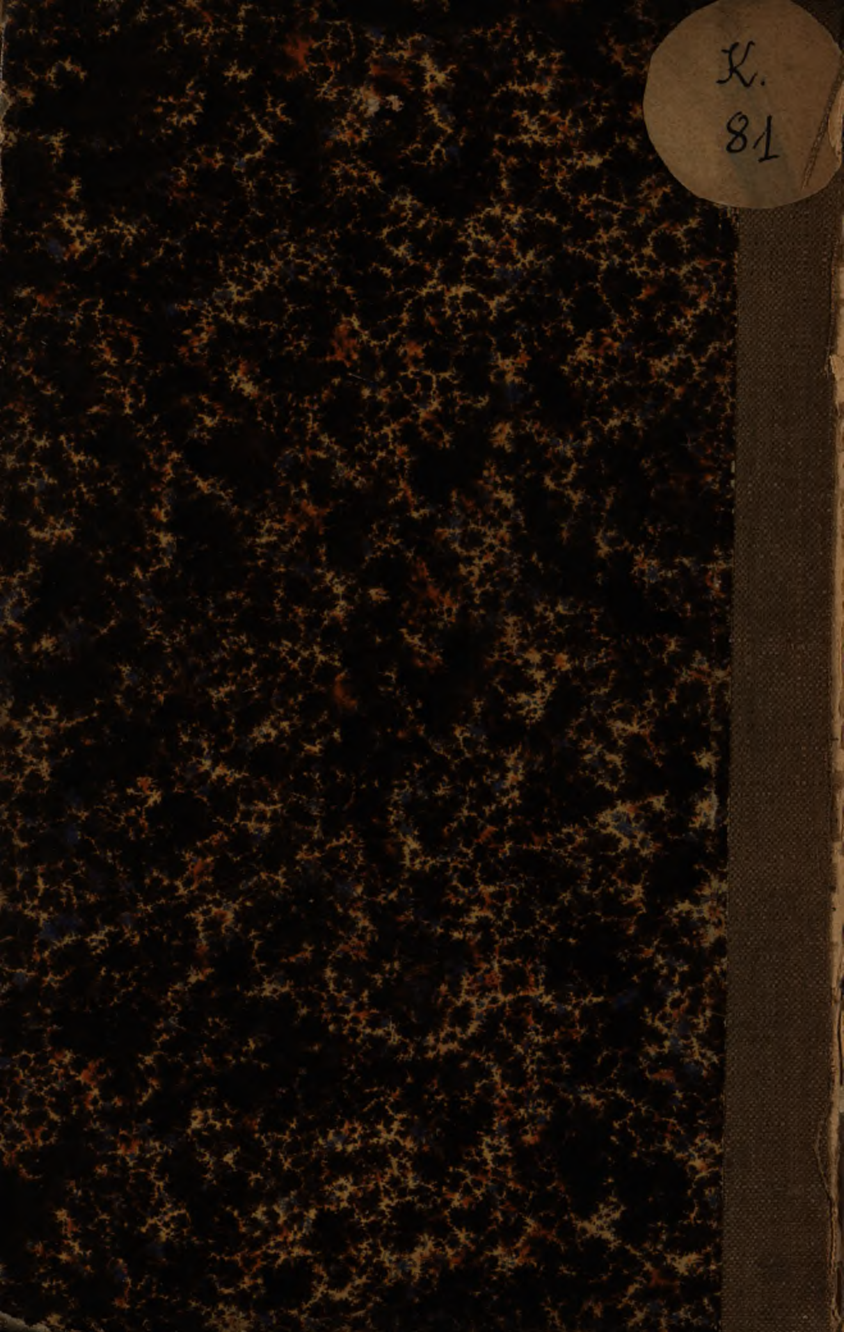
fins et nobles n'étaient point à son usage, et il avait rapporté d'Amérique moins de délicatesse que d'écus.

Nous avons conduit, samedi dernier, notre malheureux ami au cimetière, et j'ai prononcé sur sa tombe un discours souvent interrompu par les marques d'approbation de l'assistance; deux ou trois amis du défunt ont daigné m'en faire compliment. Pour moi, monsieur, qui suis au-dessus de la vanité littéraire, je ne songeais qu'à remplir un devoir auguste, et, si aujourd'hui, cédant à vos instances, j'ai rendu le dernier hommage à l'homme éminent que nous pleurons, c'est avec la persuasion que vos lecteurs, en parcourant ce récit sincère, y reconnaîtront les sentiments d'un cœur aussi fidèle à l'amitié qu'à la vérité. Si pourtant il me restait un souhait à former, ce serait de trouver, grâce à la publicité de votre excellent recueil, une place semblable à celle que je viens de perdre, persuadé comme je le suis que mon nouveau patron, appréciant à leur taux mes qualités morales autant que mes capacités littéraires, me rendrait les avantages que j'avais chez M. Graindorge, en y ajoutant les compensations que je n'ai point toujours trouvées dans mon premier poste et les égards qui me sont dus.

FIN DES NOTES

TABLE DES MATIÈRES

Coulommiers. — Typ. P. BRODARD et GALLOIS.


K.
81